

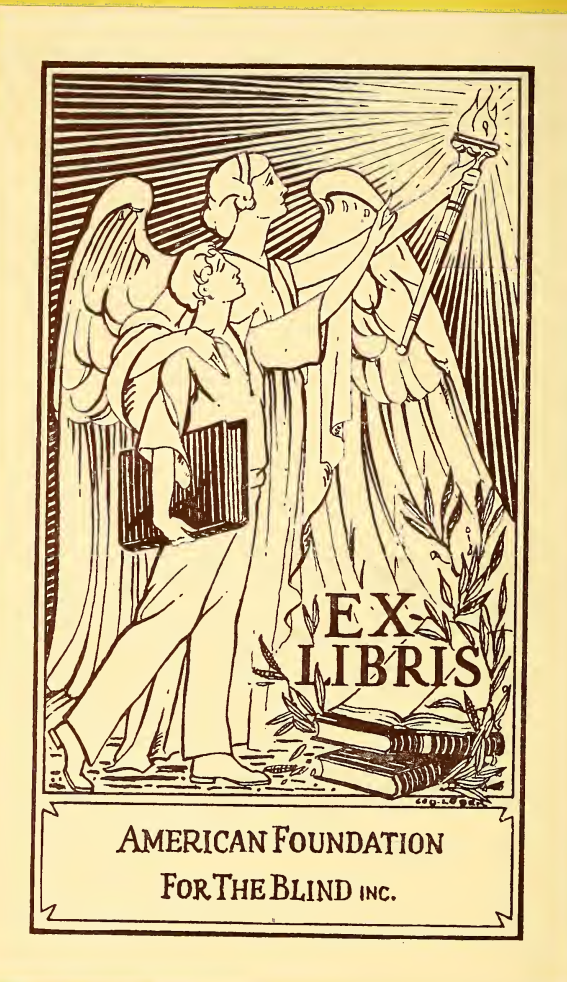


CYPRIEN HALGAN

LES NUITS DE JACQUES VEYRAL

ROMAN

Librairie académique PERRIN *et* Cie.


EX-
LIBRIS
AMERICAN FOUNDATION
FOR THE BLIND INC.



LES NUITS
DE JACQUES VEYRAL

DU MÊME AUTEUR

Le Goéland perdu. 3e édition. 1 vol. in-16.

Le tragique amour de Madame de Pradun. 3e édition. 1 vol. in-16.

En préparation :

L'Enivrée.

Flora et Marie Ange.

CYPRIEN HALGAN

LES NUITS
DE JACQUES VEYRAL

ROMAN

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1926

Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires sur papier vergé pur fil des papeteries Lafuma.

LES NUITS
DE JACQUES VEYRAL

I

L'ANGOISSE

— Comment t'appelles-tu ?
— Juliette.
— Juliette... comment ?
— Juliette Corbin.
— Ne serait-ce pas ton père, par hasard, qui a brouetté tantôt mes bagages à la descente du courrier ?
— Oui, c'est mon père.
— Tu as des frères, des sœurs ?
— J'ai deux frangins, deux costeaux, je vous prie de croire !... Ça vous fait rire ?
— Mais non ; mais non... Et, qu'est-ce qu'ils font dans la vie, tes deux frangins ?
— L'aîné, il court la sardine sur un bateau de l'île d'Yeu.

— Et le second ?

— Le second, eh bien, il est au séminaire... Il prie pour la rémission de mes péchés... Mais, au fait, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, mes histoires de famille ?... Va-t-il falloir que j'vous dise mon âge et s'il me manque des dents ?... Suffit que j' sois gagée à vot' service pour faire la trotte jusqu'ici tous les jours et cuisiner vot' frichti.

Décidément la Vendéenne a l'épiderme sensible. Mes questions l'ont progressivement énervée. Cambrée contre la lourde table de chêne, debout, les reins creusés, les mains plaquées sur ses fortes hanches, la luronne, un beau fruit mûr dans les trente ans, vient de m'assassiner de deux éclairs obliques de ses yeux noirs... Et puis, elle a farouchement détourné la tête et fait face à la porte.

Le jour mourant, un jour d'automne, neurasthénique et blême, entre par cette porte basse, si basse qu'il m'a fallu tout à l'heure ployer l'échine pour la franchir. Je suis assis sur un petit banc de bois. Les bras croisés, je regarde le profil fier de la femme, son nez droit, sa bouche charnue, l'ensemble brutal et puissant de sa charpente. Narines mouvantes, sourcils froncés, elle a perdu ses regards dans les infinis du dehors... De seconde en seconde, la lumière du crépuscule décline. Il ne rentre plus dans la pièce qu'une petite lueur incertaine qui permet à peine de distinguer les choses : la table, les deux armoires rustiques scellées aux cloisons de sapin,

l'étagère où s'alignent en taches de blancheur quelques assiettes et des pots de faïence, le poêle et le râtelier d'armes, ce râtelier dont la planche inférieure sert de piédestal à mes trois fusils de race. Je contemple ce réduit de trois mètres sur quatre qui tient de la cellule conventuelle, de la tanière primitive ou, plus exactement, du rouf d'un grand voilier qu'un raz de marée aurait soulevé et transporté là parmi les solitudes effrayantes du soir et des grandes terres...

Le visage de la femme n'est plus qu'une grisaille dans l'ombre tout à fait tombée. Je perçois un long soupir, un de ces soupirs aux tressauts saccadés, comme il s'en détache des poitrines d'angoisse. Les prunelles, luisantes comme deux morceaux d'anthracite, jettent à nouveau leurs flammes vers moi. Et, plus sourde, la voix maintenant se réveille :

— Alors vous v'là paré. Vot' lit est fait dans l' fond d' la bicoque. Y a une bougie et des allumettes sur la p'tite table et d'leau plein la cruche.

Ce qu'elle appelle le fond de la bicoque, c'est, derrière la paroi contre laquelle je suis adossé, une sorte de cabine dont le plafond en pente écraserait la tête d'un homme de moyenne taille. Pour toute fenêtre, un hublot qu'obture un volet de bois glissant sur ses deux coulisseaux. — Dans le mur de terre sèche s'incruste la couchette de fer où, pendant des temps d'inappréciable durée, je vais maintenant dormir.

Je fais signe à la Vendéenne que j'ai compris

et que tous mes désirs, par ses soins, sont pour ce soir comblés. Elle s'est redressée. Elle n'est plus qu'une grande ombre vague ; et je crois m'apercevoir que cette ombre frissonne légèrement... Il règne entre nous un silence de mortelle anxiété... Je le romps et, d'un ton tranquille :

— Tu peux t'en aller, Juliette.

Elle hésite un instant, promène une dernière fois ses regards sur les choses d'alentour ; puis elle les reporte craintivement sur la nuit du dehors. Des lumières d'étoiles tremblotent à présent dans la découpure nette de la porte.

— Alors, fait-elle avec un accent singulier, vous n'avez donc pas peur de rester ici tout seul et perdu ?

— Je n'ai peur de rien, Juliette.

Ce disant, j'ai extrait de ma poche un revolver de gros calibre et, d'une main rude, je l'ai plaqué sur la table. Au bruit sec de l'arme la femme a sursauté.

— Ah ! vous avez aussi un rigolo ! Alors ça va, ça va !... C'est plus sûr, croyez-moi, monsieur ; oui, c'est plus sûr à cause de l'autre, là-bas... On n' sait jamais c' qui peut arriver avec les fous !...

L'autre !... Là-bas !... Je n'y pensais déjà plus à cet autre ! Quand j'ai franchi, il y a une heure, le seuil du rouf — car c'est bien un rouf de navire, un vieux rouf de trois-mâts qui m'abrite — la Vendéenne, baissant la voix, m'avait bien dit en tendant la main vers l'est, où, à quatre

cents mètres environ, se dessinait sur le morne infini, une forme étrange de monticule : — « C'est là qu'il niche. J' vous conseille d'ouvrir l'œil ! » — Mais j'avais haussé les épaules. L'homme que je suis, l'homme qui a roulé sa bosse sur quatre continents, qui a connu le profond Sahara, dormi aux flancs des Cordillères et traîné ses guêtres jusqu'aux steppes rouges du vieil Iran, cet homme-là a perdu l'habitude de trembler. La peur ! La peur !... A trente-quatre ans, avec des biceps de boxeur, trois Darne au râtelier et un browning sous la main !... Ah ! non, laissez-moi rire !...

Je ris, en effet, d'un petit rire nerveux dont les hoquets s'écrasent dans ma gorge... et puis, soudain, je ne ris plus ! L'immensité nocturne engouffre par la porte son silence de terreur. La femme qui va partir semble tergiverser. Elle a fait lentement le tour de la table. Parvenue devant moi, elle s'arrête, étire ses bras langoureusement, se penche et câline mes yeux d'un bizarre sourire. A la seconde où je vais glisser vers la tentation qui me frôle et qui s'offre, un cri strident a jailli dans la nuit !... Ah ! ce cri étrange qui vient de l'espace noir !... Mon passager désir strangulé du même coup !... La femme qui recule, s'agrippe des deux mains à la table, qui balbutie :

— Avez-vous entendu ?... C'est lui, j' vous dis !... C'est lui ! C'est l' fou !

Cri humain ? Jamais. Cri de bête en détresse plutôt... ou bien... Mais je n'ai pas eu le temps

de réfléchir ni d'ajouter un mot. L'ombre de la Vendéenne a comblé l'orifice de la porte. A sa suite, je me suis précipité. L'ombre est déjà loin. Elle fuit vers le nord. Son fantôme, sautillant de talus en talus, s'étiole, décroît, s'évanouit...

... Je suis seul sur le seuil. Devant moi s'étend comme un grand désert sans limite, un désert brun sombre dont la ligne d'horizon s'accuse à peine sur le ciel faiblement lumineux. Deux grillons des hautes herbes ont stridulé, puis se sont tus. — Quel silence ! Une odeur forte de sel, de varech et de vase flotte, enivre et doucement écœure... La nuit est sans brise. Je respire cette nuit d'octobre aussi douce que le serait une nuit d'été. Et, le cœur serré soudain par un sentiment inexprimable, je regarde, en face de moi, dans l'est, la forme voûtée du monticule de terre qui recouvre un rouf semblable au mien, excroissance lépreuse, taupinière géante où se cache l'être mystérieux et redouté : l'autre ! Ah ! oui, l'autre : bandit dangereux, misérable rebut de la société, pauvre inoffensif ou déséquilibré ?... Qui sait ?...



Quelle heure peut-il bien être ?... A vrai dire, je ne m'en doute guère. Plus de minuit sûrement. Ma montre, posée près de moi sur la table, s'est arrêtée à l'improviste et je souffre presque de ne plus entendre la cadence familière de son

tic-tac qui me donnait, il y a quelques instants encore, l'illusion d'un peu de vie dans cette ambiance par trop poignante.

Vers dix heures, je me suis glissé dans l'orifice en forme de chatière, pratiqué au bas de la cloison. J'ai atteint, en me courbant, le fond de la cabine, et sur la petite couchette je me suis étendu. Mais le sommeil n'est pas venu. J'avais dans l'oreille le cri déchirant qui avait fauché l'agonie du crépuscule. Sa vibration aiguë me hantait. Elle me hante encore et j'éprouve, à m'en ressouvenir, cette sorte de malaise physiologique qui suit toujours les chocs auditifs imprévus dont l'origine obscure reste indéfinissable. Longtemps, longtemps j'ai écouté. J'ai attendu, certain que ce cri allait retentir de nouveau, le redoutant je ne sais pourquoi, le désirant plus encore peut-être dans l'espoir que, sans erreur cette fois, je pourrais en discerner le mystère... Rien n'a troublé le vaste calme, rien, si ce n'est la grande voix de la mer montante qui s'est élevée dans l'ouest et, par son uniformité monotone, est devenue comme une manière d'être harmonieuse du silence.

J'étouffais dans cette cabine trop étroite. Je me suis relevé... La bougie de la lanterne verse sur la table la lueur jaunâtre de sa flamme immobile. La porte est demeurée grande ouverte sur la nuit splendide et muette où errent les dangers et les craintes... J'écris. L'enveloppe porte déjà sur trois lignes le nom et l'adresse de celui dont l'amitié me fut toujours précieuse et qui, seul

au monde, a reçu, depuis dix ans, les confidences de ma vie : Henri Mortaine, 50, rue de Marignan, Paris. Ma plume glisse maintenant sur la feuille de papier.

13 octobre 1920.

Bien cher,

Encore une fois, je me suis éliminé de cette bouffonnerie navrante qui s'appelle la société des hommes. Non que j'aie cédé à un accès de particulière et plus vive mauvaise humeur contre cette société ; car tu connais le sentiment inchangé qu'elle n'a cessé de m'inspirer depuis le jour où j'ai pu l'étudier et la priser à sa juste valeur. Mais je t'avoue franchement qu'il est des heures où ma patience arrive d'elle-même à son terme comme une corde de violon qui se brise simplement parce qu'elle atteint la limite extrême de sa résistance de tension. Original, grotesque, ingrat : à tes yeux, je suis tout cela peut-être ? Que veux-tu ! J'ai pour excuse certain besoin impérieux de mettre de temps en temps de l'espace et comme une zone de néant entre mes congénères et ma morose personne. Qui donc pourrait s'en plaindre, à part toi, toi seul, l'ami fidèle, le camarade de toujours. Aussi mon premier geste, en arrivant ici, est-il celui d'implorer ton pardon. Ainsi ai-je agi d'ailleurs à l'égard de ton affection quand, dans un passé qui s'éloigne déjà, las et dégoûté de tout, blessé au champ clos de l'amour et n'ayant pas le courage de me tuer,

je me suis enfui vers le Sud-Amérique et, plus tard, vers la douce et enivrante Asie.

L'amour ! Tu sais ce que j'en pense. Nul plus que moi ne l'a connu et aimé. Le culte que je professe à son endroit est tout à la fois désolé et sceptique. C'est un peu celui que l'on continuerait de célébrer, par simple tradition, sur l'autel d'une divinité qu'environneraient des fleurs fanées. Je suis le cœur déçu qu'attriste l'amertume des souvenirs et qui ne peut offrir à ses Éros défunts qu'un encens sans prière !... Voici deux ans que Gilberte est morte. En s'en allant, elle a laissé mon être dans un de ces veuvages glacés qu'aucune autre passion ne pourra rompre à l'avenir. Elle fut l'amante prodigieuse, la femme unique, le plus beau mélange de tendresse exaltée, de perversité sourde et d'inconsciente cruauté que jamais homme ait rencontré dans sa vie. J'ai souffert par elle jusqu'à me condamner par trois fois à l'exil volontaire. Cette triple expérience du départ au point culminant de mes crises passionnelles a eu ce double résultat de ruiner à tout jamais mes dernières forces sentimentales et de m'éloigner un peu plus chaque fois de la douce habitude de mes rares amitiés. Au mépris de la femme s'est juxtaposé en moi le dédain de mes semblables. Par bonds chaotiques j'ai atteint la misogynie et, par contractions parallèles, je me suis incrusté, tout doucement et malgré moi, dans un pessimisme systématique dont mes faits et gestes actuels ne sont en somme que la logique manifestation. Si

j'ai jugé bon de te remettre sous les yeux, ce soir, le processus de mon évolution morale, c'est avant tout que j'espère obtenir de ton indulgence le maximum d'excuses qu'elle est capable de m'accorder.

Et maintenant, sache bien que cette lettre ne sera suivie d'aucune autre. Me voici à nouveau dans l'isolement souhaité et je prétends que rien au monde ne vienne pour un temps le troubler. Tel est même le soin que je veux apporter à maintenir cet isolement dans une rigueur absolue que tu ne sauras pas le point exact de la terre d'où je t'écris actuellement. Ma lettre sera mise à la poste, très loin d'ici, par quelqu'un que j'ai repéré à mon arrivée et qui doit prendre demain la route des longs voyages. Ta curiosité, dont je comprends toutefois l'éveil bien naturel, devra se contenter de peu. Tout ce que je puis faire pour elle, c'est de lui jeter en pâture la très vague position et le croquis sommaire des lieux où je viens d'échouer ma sombre misanthropie.

C'est entre Loire et Gironde, à quelque cent mètres d'un rivage désert ourlé de dunes basses au pied desquelles s'écroulent les houles de l'Atlantique. D'immenses marais coupés d'étiers, de vasières mortes et de ces rectangles d'eau où jadis s'étalait la crème du sel rose. Sur les ladures, les mulons blancs ont disparu. Le pas des paludiers ne martèle plus la croûte sèche des talus... L'eau vive, que la mer apportait, a reculé par places sous l'invasion des salicornes et des joncs. C'est le bout du monde, un bout du monde sinistre où

chaque déclivité de la terre recèle le danger des boues noires qui engluent. Les humains l'ont déserté. Seuls, à une lieue d'ici, habitent quelques pêcheurs dont les bourines aux toitures de roseaux s'accrochent aux pentes d'une butte de vase, acropole lugubre où aboutit, tous les deux jours, une vieille patache aux chevaux époumonnés. De quelque côté que je me tourne, l'horizon est sans borne, ocre jaune et verdâtre. Sur sa monotonie misérable, tranche cependant, vers le sud, un étrange bocage, oasis isolé au fond de ce néant, îlot de pins et de buissons touffus que des canaux de trois côtés encerclent et que la mer invisible baigne sur l'autre face. Le silence étreint l'infini du marécage, un silence saharien, angoissant et si vide et si profond que, dans la nuit où je t'écris, nuit étoilée que berce la respiration vague de la mer, j'entends très perceptiblement chaque battement de mon cœur.

Un vieux rouf de navire est devenu mon asile. Au temps où le marais était exploité, ce rouf abritait les douaniers isolés. Depuis lors, il servit, dit-on, de poste aux chasseurs. J'ai rangé là mes bonnes armes, pourvoyeuses de mes menus et gardiennes de ma sécurité, et, sur trois planches, au chevet de ma couchette, j'ai classé les seuls compagnons de mon exil : Platon, Kant, Hartmann et Schopenhauer. A ces quatre amis des bons et mauvais jours, je demanderai la préservation de mon âme et les grâces nécessaires pour que, isolée du péril humain et de la contagion de l'inutile amour, elle tende de plus en

plus vers une sorte d'ataraxie épicurienne qui est encore ce qu'on a jamais inventé de mieux comme idéal de suprême sagesse. En attendant que j'atteigne le nirvana définitif où se reposera mon être dans l'apathie absolue, je vais avoir à faire face à quelques dangers dont j'aurais mauvaise grâce à nier la gravité. Une belle fille me sert, et sa toute-puissance de bête lascive a failli tout à l'heure jouer le plus mauvais tour à mes sens insuffisamment disciplinés. J'arriverai, j'espère, à chasser de mon ciel ces derniers orages du bestial désir ; mais ce qu'il me faudra supporter en revanche, c'est le voisinage d'un être bizarre dont on m'a laissé soupçonner tant de mal que je ne saurais vraiment en attendre le moindre bien.

J'écrirai chaque jour le journal de ma solitude, et je te lègue, dès maintenant, les pages de ce futur petit volume, afin que tu y puises plus tard de belles leçons d'ascétisme. Tu y trouveras la preuve qu'un homme peut fort bien se détacher de tout et vivre heureux dans le mépris et l'isolement de ses semblables. Je te place seul, Mortaine, au-dessus de ce mépris-là, et c'est en toute affection que je te tends la main. . . .

. . . .

Cette main qui, sur le papier, allait coucher ma signature, est restée brusquement en suspens. La paix profonde du dehors vient d'être effleurée par un froissement, un de ces imperceptibles bruits que, seule, peut saisir une ouïe au degré maximum de son acuité. Qui donc a troublé ainsi

l'immobilité de la nuit anxieuse ?... Le glissement d'un pas humain, le rampement d'une bête qui regagnait son trou ou bien une simple haleine de brise sitôt née, sitôt éteinte et qui, légère, a frôlé les tiges des salicornes sèches ? Je n'ai pu me rendre compte. Ce rien vivant qui est passé non loin a dû s'enfouir ou s'arrêter... Il attend... Il va renaître sans nul doute... Je le guette... Dix secondes !... Vingt secondes !... Mon être se fond dans le vide... Je retiens mon souffle... Oh ! ce petit frisson imprévu qui court le long de mon épine dorsale, s'irradie, s'éparpille, diluant sous ma peau une sensation de glace et comme une paralysie momentanée ! Pour la première fois de ma vie, vais-je donc avoir peur ?... Je viens de tâter mon pouls. Son rythme s'est accéléré ; il doit battre à 110...

Du revers de la main j'ai éteint la bougie. Les ténèbres de la pièce reçoivent maintenant la caresse pâle que leur envoie, lointaine, la voie lactée du ciel. L'acier du revolver luit doucement sur la table. Et, tandis que, machinalement, je rafraîchis ma paume brûlante à son contact, d'autres secondes s'écoulent et passent... Et rien, toujours rien ! Ai-je été la victime de mon état morbide ?... J'écoute encore... Rien n'est terrible comme de sonder un silence qui se prolonge et que l'on pressent devoir se rompre tout à coup !... J'écoute plus profondément !... J'écoute comme jamais peut-être je n'ai encore écouté depuis que je suis au monde... Une longue minute doit être révolue. Une autre lui a succédé.

La crosse de l'arme bien en main, je me coule sans bruit vers la porte ouverte. L'espace m'attire. Je vais offrir à sa fraîcheur humide mon front tout moite de sueur, quand, soudain, voici qu'un autre bruissement secoue mes nerfs !... Plus de doute cette fois. Frisant les roseaux, c'est le vent, le vent de norois qui se lève et qui chasse devant lui une première gaze de molle blancheur... La brume qui vient ! La première brume de l'automne qui lentement s'étire sous mes yeux, s'effiloche, déroule ses ouates légères, s'accroche aux ondulations des talus les plus proches, puis se déforme, se reforme et glisse sur les fonds obscurs son écran nébuleux. La tête, hors du seuil, je la regarde passer ; je hume son haleine salée ; je...

Ah ! le cri de nouveau ! L'horrible cri tout à coup ! Poignardant le silence, non plus lointain, mais tout proche cette fois, à cinquante mètres, à trente mètres de moi, plus près peut-être, il vient de retentir. Quel râle de moribond ! Quel sanglot rauque ! Le hurlement de l'homme qu'on assassine !... C'est lui, l'autre ! C'est bien lui !... Je le vois nettement, là... à gauche : une grande forme osseuse, une échine courbée, deux bras levés qui battent l'air !... Que fait-il ? Il prend la fuite... Comme il galope !... L'étrange apparition n'a duré qu'un instant. Elle s'est estompée, effacée. La vague de brume l'a engloutie...

J'ai beau fouiller maintenant l'étendue, je ne distingue plus rien. Le linceul du brouillard s'est

épaissi ; il a voilé le firmament, éteint la dernière étoile... Il est devenu un rideau impénétrable et compact qui défile du nord au sud sans une seule éclaircie.

Et je songe que l'homme était là tout à l'heure, à quelques pas seulement, aux aguets et tapi, qu'il s'apprêtait sans doute à surgir devant moi ! Que méditait-il dans l'ombre ? Est-ce un pauvre visage douloureux et suppliant que j'aurais vu s'encadrer dans l'ouverture de la porte ou n'est-ce pas plutôt le rictus terrible et menaçant d'un possédé ?... Mais la brume est venue. Il a dû avoir peur. Il s'est enfui.

Au cours de ma vie, j'ai entendu bien des plaintes de détresse, mais je n'en ai jamais perçu, je crois, de plus déchirante et de plus atroce. Conscient ou inconscient, cet être-là doit souffrir affreusement. Le hasard m'aurait-il donc jeté ici non loin d'un compagnon de misère sur lequel je devrais me pencher, s'il me restait une miette de commisération pour les douleurs de mes semblables ? Non, non, j'ai bien plutôt l'impression d'être en présence d'un ennemi sournois que, demain peut-être, il me faudra abattre sans pitié et froidement. Ce ne sera pas d'ailleurs le premier que j'exécuterai de la sorte. En tout cas, Juliette avait raison ; je vais ouvrir l'œil : on ne sait jamais ce qui peut arriver avec les fous. Voisin inconnu, tu m'intrigues. Je suis certain qu'avant vingt-quatre heures il se passera quelque chose entre nous.



La brume file, file éternelle et monotone. Le gémissement du vent l'escorte. Voici tantôt quinze heures que la nuée laiteuse se déroule ainsi devant ma porte sans qu'une seule trouée m'ait permis de scruter d'un regard le mystérieux marais enseveli dans son suaire d'étouffement. Depuis l'aube cependant le norois a légèrement molli. Il souffle encore, mais d'un souffle plus mou, coupé d'intermittences et qui, petit à petit, a l'air de s'épuiser... Cinq heures à ma montre. La lumière peu à peu s'appauvrit dans la pièce. C'est comme un petit jour hésitant, sans chaleur et sans force, qui semble venir de tristes limbes ou de ces séjours d'outre-tombe tels qu'on les aperçoit dans les mauvais rêves des nuits. Tout me dit que le soir est très proche, qu'il va tomber bien vite désormais au sein de cette atmosphère sans ciel et sans éclat.

— Y en a pour deux jours au moin à vivre dans ce sale poison-là !

La voix de Juliette est lourde, lourde et lente comme toute sa luxuriante personne dont les moindres mouvements respirent la nonchalance et la passivité. Elle traîne la phrase lassement avec une pointe d'accent local qui chante sur la désinence. Je détourne mes regards invinciblement attirés vers les échevelements cotonneux qui roulent devant le rectangle de la porte grande ouverte et je les pose sur l'indolente créature

accroupie devant le poêle de fonte. L'eau bout dans la marmite. La fille a découpé tout à l'heure un congre de trois livres ; elle en a précipité les morceaux dans le récipient dont le couvercle mi-soulevé laisse échapper une aromatique vapeur qui sent le thym et le laurier. Elle vient de remuer du bec du tisonnier les mottes de tourbe tassées dans le foyer. Redressée maintenant elle se penche sur le baquet de bois et lave à grande eau ses bras riches de muscles. Et puis, lentement, elle les essuie, jette au loin le torchon et, passant les doigts dans les ondes lustrées de sa sombre tignasse, elle s'approche de la table.

Une courte minute d'hésitation. Je sens fort bien qu'elle est en proie à une lancinante préoccupation, qu'elle voudrait s'en affranchir et qu'au fond elle en est parfaitement incapable. La phrase, un instant réprimée, tombe de ses lèvres :

— Alors, comme cela, il est venu rôder par ici, c'te nuit ? Le sacripant ! Toujours le même, avec ses façons de renard qui rase les vasières et s'coule dans les herbes... Et, il n'y a pas à dire, monsieur, c'est toujours ainsi qu'il s'amène, sans qu'on s'doute, sans qu'on l'entende. V'la l'danger ! Pour sûr, ça a dû l'démanger de savoir qui s'est installé ici... Heureusement que vous l'avez levé à temps, ce mauvais gibier; sans quoi il ne faisait qu'un bond jusqu'à vot' tôle... Et alors qu'est-ce qui se serait passé !...

— Je ne l'ai pas levé, comme tu veux bien le

dire. C'est sans doute le coup de brume qui l'a soudain affolé. Il devait être embusqué au revers d'un talus. Brusquement, il s'est mis debout et je l'ai aperçu tout droit, les bras en l'air. Il a crié, crié atrocement !

— Ah ! c'cri-là, monsieur ! Tous les aventureux du bourg, tous ceux qui vont le soir à la passée ou qui s'risquent à la contrebande du sel, des gars qui n'ont pas la frousse, j'vous l'jure, tous ceux-là et moi, la première, nous l'avons entendu, l'cri du fou !... Et, chaque fois, on en a tous eu la tremblote pendant vingt-quatre heures. Y a qu'un possédé du démon pour hurler comme c'la dans l'noir des nuits... Tenez, j'ai eu tort d'en parler. Rien qu'd'y avoir pensé, j'en ai l'frisson d'la mort.

Écroulée sur le petit banc de bois où je me tenais hier, Juliette s'est ramassée en boule, le visage enfoui dans ses mains. Depuis ce matin, voilà bien la vingtième fois qu'elle attaque d'elle-même le sujet et que, sur le point de se livrer, elle se défile. Il ne sera pas dit pourtant que je la laisserai partir ce soir sans avoir tiré au clair les motifs de sa réticence et élucidé quelque peu du mystère dont s'enveloppe l'étrange inconnu. Résolument je vais à elle et, posant deux doigts sur son épaule :

— Juliette, je veux savoir à qui j'ai affaire. Tu ne me feras pas croire que tu ignores le nom de cet homme, d'où il vient et ce qu'il fait ici... Tu vas me dire tout cela et tout de suite.

— Je n'vous dirai rien, parce qu'au fond d'abord je n'sais pas grand'chose... Et puis, c'est tout pareil pour lui comme pour vous. Est-ce que j'sais qui vous êtes et pourquoi vous êtes venu ici ?

— N'essaye pas de me tromper. Tu es très au courant ; mais tu as peur de parler.

— Eh bien, oui, là : c'est juste. Pensez donc ; tout écoute dans les nuits d'brume. Les mots ont l'air, comme c'la, de tomber dans un étouffoir ; mais j'vous jure qu'ils portent au loin... Ah ! il faut s'méfier, croyez-moi, s'méfier de tout ! Le malheur guette au dehors. Il n'est peut-être pas bien loin, le malheur !... Et dire que vous laissez la porte grande ouverte... au lieu que, si vous la fermiez, on s'rait en sûreté, bien tranquilles tous deux... pour causer... oui, enfin... pour causer d'autre chose, de la vie, des ennuis... Car c'est sûrement l'ennui qui vous a amené ici dans notre pays de misère ?

J'admire avec quelle adresse elle vient de m'échapper. Ses mains ne couvrent plus son visage. Elle a relevé son front en même temps qu'elle enveloppait graduellement ses dernières phrases d'une câlinerie profonde... Elle ne dit plus rien maintenant ; mais ses prunelles vivantes s'attachent aux miennes. De petites flammes s'allument dans leurs profondeurs. L'air étouffé de la pièce est comme imprégné d'effluves et de tentation... Elle attend. Elle semble guetter en moi le premier signe du grand trouble, le geste, le regard, la phrase, moins que

la phrase, le simple soupir. Elle s'imagine sans doute que je suis comme tant d'autres, comme ces chasseurs de passage qui occupèrent ce gîte et dont elle servit peut-être tous les caprices. Elle croit qu'à leur exemple, je vais, dans son étreinte, noyer mon misérable ennui. En sa primitive et sauvage nature, si lointaine de ma psychologie compliquée et qui jamais ne connut que la spontanéité des répulsions et des élans, elle se dit certainement : — « Hier, il n'a pas voulu de moi ; mais il voudra bien ce soir, ou, si ce n'est ce soir, ce sera demain sûrement. » — L'offrande d'elle-même est touchante en sa naïveté. L'esclave ne regarde pas le maître avec des yeux plus mendiants et d'avance plus soumis. Hélas ! Elle ne se doute pas qu'elle a devant elle un homme désabusé, fini, un de ces coureurs de la vie qui, à bout de souffle, a atteint le terme de la dernière étape, l'étape où, sous le poids du dégoût, l'être écœuré et définitivement mort à l'amour quel qu'il soit ne souhaite plus que le calme et l'anéantissement !... En vain chercherais-je des mots à sa portée, des mots qui la persuaderaient doucement sans la blesser ; n'en trouverais-je qu'un seul et celui-là fût-il le plus pitoyable, il serait encore pour son amour-propre trop froissant, trop cruel...

... Et puis, au fait, je suis bien bon de m'éterniser dans ce souci ! Juliette, après tout, n'est qu'une unité de plus, qu'un principe malfaisant au sein de l'humanité méprisable. Pourquoi userais-je de ménagements à son égard ?... Dans

un ressaut subit de ma haine pour l'universalité des êtres, je la dévisage soudain férocement et, d'un verbe rude, je lui jette :

— Tu vas me servir au plus tôt. Après quoi tu fileras d'ici et rentreras chez toi.

Une pénible contraction est passée sur ses traits. Elle ne me regarde plus. Ses yeux devenus troubles sondent le brouillard qui fume. Les lèvres tremblantes, elle balbutie :

— Rentrer à la maison... ce soir ! C'est-y donc que vous voulez ma mort ?

— Ta mort ! Ah çà ! prétendrais-tu me faire accroire que tu aurais peur sur les sentiers des levées ?

— Et la brume ! Qu'en faites-vous ? J'les connais tous, les sentiers ; mais, par ce failli chien d'temps, y a pas un homme du pays qui oserait s'y risquer. Tenez, autant vaudrait se suicider tout d'suite.

— Une fille du marais sait se débrouiller.

— Des plus fins qu'moi s'y sont perdus. Le vieux Moriceau est mort comme cela une nuit d'hiver qu'il s'était attardé aux anguilles... et l'fils Nolent aussi et le grand Branien et bien d'autres, bien d'autres ; et moi qui vous parle, j'ai failli un soir !... Si vous saviez, monsieur, tous les pauvres gens qui se sont égarés dans la brume et qu'les vases ont mangés ! Ah ! les vases, les vases ! Vous ne vous doutez pas de ce que c'est !

Le rayonnement blanchâtre qui sourd du dehors éclaire sa figure catastrophique. Elle

claque des dents et machinalement répète d'une voix d'horreur :

— « Ah ! les vases ! les vases ! »

— Sers-moi toujours, fais-je sans pitié apparente. Il est tard et je tombe de fatigue. Tout à l'heure je verrai ce que je ferai de toi.

... Voici cinq minutes que mon frugal repas est commencé. Affaibli par deux jours de voyage et une nuit sans sommeil, je mange du bout des lèvres sans le moindre appétit. Juliette n'a plus prononcé un seul mot. Comme un spectre, elle va et vient me servant et je la surprends qui, de temps à autre, s'appuie au bord de la table, tant ses jambes flageolantes semblent à peine la soutenir. Quand elle traverse la zone qu'éclaire la pauvre clarté de la lanterne, j'aperçois son visage convulsé, ses yeux hagards qu'hallucine la porte béante et qui ne s'en détachent que pour se suspendre aux miens en de muettes implorations. Tous les ressorts qui tendaient son audace ont l'air de s'être affaissés. Elle commence à comprendre qu'elle est à ma merci et qu'il lui faudra se résigner à l'ordre qui, dans peu d'instants peut-être, la chassera d'ici.

Le feu du poêle se meurt. Toute la tiédeur de la pièce a fait place aux fraîcheurs de la brume. L'haleine glaciale a pénétré mes vêtements. Je grelotte et je songe que, sous son caraco léger, Juliette doit grelotter aussi. Et cependant, pour rien au monde je ne voudrais refermer cette porte, car son seuil est mon poste d'écoute ouvert sur le danger sournois, sur tout ce qui dans

l'obscurité vole, rampe et se faufile... Mieux vaut cent fois épier, prévenir le péril que d'être surpris et cerné par lui derrière quatre planches de clôture.

La pensée de l'autre qui peut revenir cette nuit me tenaille horriblement les nerfs depuis quelques instants. Ressaisi par l'angoisse du cri, je ne prête plus la moindre attention à Juliette ; mais je sens pourtant sa présence à l'état d'ombre vague, d'ombre errante... J'ai même peu à peu le sentiment que cette ombre s'accentue, qu'elle resserre autour de moi l'étreinte de ses allées et venues, que l'esprit qui l'habite s'est reconquis et qu'il cherche à m'imposer comme une domination silencieuse d'où ma volonté sortira amoindrie, défaillante, presque vaincue. Et le mot que je suis à la seconde de prononcer, le « va-t'en » impératif, demeure au fond de ma gorge qui se crispe et s'étrangle... Sent-elle confusément que je faiblis peu à peu ? Elle a cessé son silencieux va-et-vient. Le glissement de ses pas s'est éteint... Je ne la vois plus ; mais, à une émanation capiteuse et chaude qui m'enveloppe, j'ai soudain conscience qu'elle s'est faufilée derrière moi, qu'elle se rapproche, qu'elle m'a cerné, qu'elle se penche... Contre ma nuque un souffle tiède, son souffle passe et, tout aussitôt, c'est un murmure faible que je perçois, le chuchotement de sa voix qui tremble, qui soupire contre ma joue :

— De grâce ! ne me chassez pas ; ayez pitié. J'ai si froid ! Laissez-moi me réchauffer... contre vous.

Et puis, au bout de quelques secondes, décontenancée par mon silence de glace, elle éclate et d'un ton désordonné :

— La vérité ! Eh bien, j'vais vous la dire. La vérité : c'est que je n'veux pas m'en aller. Non, je n'veux pas... J'ai peur de la brume ; j'ai peur des vases et puis surtout, surtout... eh bien, oui, j'ai peur du fou !... Tenez ; je suis sûre qu'il est là en ce moment, là, tout près, dans l'noir... J'suis sûre qu'il nous écoute. D'ici un instant, il va montrer sa figure dans la porte. Vous n'pouvez pas vous en faire une idée ! Cette figure-là, elle est horrible à voir. Oh ! gardez-moi avec vous, monsieur ; gardez-moi, j'vous en supplie ! Si vous n'voulez pas d'moi, j'coucherai par terre, dans l'fond d'la cabine, n'importe où...

J'ai empoigné les deux bras de la femme qui convulsivement enlaçaient mes épaules. Je l'ai brutalement assise à mes côtés sur le banc qui longe la table.

— Ah ! tu avoues que sa figure est horrible, fais-je anxieusement. C'est donc que tu l'as vue de près. Je ne te laisserai plus de repos maintenant que tu ne m'aies dit tout ce que tu sais de lui... Non, non, inutile d'essayer de te dérober ! Nous sommes seuls et tu n'as rien à craindre avec moi. Tu vas tout me raconter, tout, et, si tu es franche, je te garderai ce soir.

Une lueur de joie illumine les yeux de la Vendéenne. Mais, tout de suite, la lueur faiblit et s'éteint. Les prunelles, que dilate à nouveau l'épouvante, se fixent sur le trou de la porte.

— Mais, s'il était là, balbutie-t-elle, s'il m'entendait !...

— Je te répète encore une fois qu'il n'y a personne. La nuit est vide. Écoute : écoute plutôt. Voici le vent calmé. Le brouillard ne bouge plus. Qu'entends-tu ?... Rien, n'est-ce pas. Rien que le petit bruit des gouttes d'eau qui tombent du bord de la toiture... Pas autre chose. Te voilà rassurée, j'espère ; maintenant tu peux parler.

Le dernier soubresaut de sa résistance est tombé à plat. Le cou tendu, l'organe sourd, elle me souffle maintenant au visage son fiévreux récit. Elle va vite, très vite, par bonds saccadés, comme si elle avait hâte d'en avoir déjà fini.

— V'là ce que j'sais, tout ce que j'sais. Il est arrivé par ici un soir du dernier octobre, un soir comme celui-ci, pas si brumeux peut-être, car on y voyait encore clair à s'diriger sur la grande chaussée ; mais il bruinait fort tout d'même et ça ventait plein norois. Je revenais justement d'tirer des patates dans un champ qu'nous avons sous la « Silencieuse » ; vous savez bien, la propriété abandonnée avec ses grands pins, le long d'la côte, celle que j'vous ai montrée d'ici dans le sud des marais... Je revenais en marchant ferme, car il était tard ; six heures du soir pour sûr... Au tournant d'l'étier des Sardineaux, j'm'étais arrêtée pour souffler, rapport à ce chien vent du large qui m'coupait la respire... C'est là que j'l'ai aperçu qui venait sur moi ! Il s'amenait en douce à cause sans doute des sentiers qu'il

ne connaissait point. J'ai pas eu grand'peur tout d'abord. Je m'suis dit : — « Qu'est-ce qu'il peut bien venir faire par ici à c't' heure, celui-là ?... Sans doute qu'il va à la passée pour les canards. » — A la passée ! Avec quoi, Seigneur ! Il n'avait pas seulement d'fusil. Tout juste un sac de toile sur l'épaule droite, comme en ont les matelots et une grosse valise à la main. Mais il était bien vêtu, ma foi ! On aurait dit un monsieur des villes, quelqu'un d'cossu dans les quarante ans, à l'apparence du moins... Comme j'allais l'croiser sans lui parler, il s'est approché. Il a relevé sa tête qu'était cachée sous un grand chapeau mou... Alors, c'est à c'moment-là qu' j'ai vu pour la première fois sa figure. Et, vrai comme j'vous l'dis, j'en ai eu le frémissement glacé jusque dans les moelles ; car ses yeux, monsieur, ses yeux, voyez-vous, c'étaient, au fond de leurs trous rouges, comme des yeux d'aveugle ou de martyr ensanglanté. Et puis il était maigre, maigre avec de grands bras qu'il agitait... Alors v'là que, pour tout d'bon, la frayeur m'a saisie et j'ai fait qu'un saut pour prendre ma course... Mais je n'en menais pas large ! Je l'sentais sur mes pas qui gagnait, qui gagnait à me rattraper. Ah ! s'il n'y avait pas eu ce sacré vent debout je lui aurais, sûr, échappé. Malheureusement j'en pouvais plus... J'ai lâché... Il m'a barré la route et v'là qu'il m'a dit d'une voix dure : — « C'est bien là-bas la Silencieuse ? » — « Oui, qu' j'ai fait en tremblant. » — « Il y a quelqu'un qui l'habite, n'est-ce pas ? » — « Non, y a personne,

que j'lui ai répondu. » — Du coup il a laissé tomber sa tête et ses bras avec un grand « Ah ! » qui râlait dans sa gorge, comme les gens font quand ils apprennent un malheur. Et il a répété ensuite plusieurs fois : — « Comment ! personne! personne ? » — J'lui ai dit alors : — » Non, c'te maison-là, elle est abandonnée depuis des temps et des temps, même qu'on affirme qu'la dame à qui ça appartenait est morte l'an dernier. » — « Morte ! C'est pas possible ! qu'il s'est mis à hurler. Vous mentez ; j'vous dis qu'vous mentez. Ah ! gare à vous ! » — Et v'là qu'en même temps il a levé son poing sur ma tête. J'ai cru qu'c'était ma dernière heure, monsieur ! J'aurais voulu crier « au secours » ; car, aux manières de l'homme, j'ai d'suite pensé qu'il n'avait plus ses esprits. Mais, allez donc appeler à l'aide dans c'marais perdu, à une lieue des maisons habitées. C'est pire désert qu'en pleine mer... A ce moment, malgré que j'sois une fille de rien, une traînée des vasières, j'ai fait mon acte de contrition et j'ai attendu l'coup d'la fin... Il était devant moi, toujours ; mais j'osais plus regarder sa figure, et les trous d'sang de ses yeux ; j'voyais seulement à deux pas de moi qu'il tordait ses mains l'une contre l'autre et j'entendais qu'il causait tout seul comme un désespéré.

— Que disait-il, Juliette ?

— D'abord, c'étaient des mots sans suite qu'il bredouillait. Et puis il s'est mis à parler dans une langue que je n'connaissais pas...

Pourtant j'ai bien cru remarquer qu'il répétait souvent l'même nom.

— Quel nom ?

— J'l'ai point retenu. Mais ce que j'me souviens, c'est qu'il avait l'air de souffrir horriblement... Ça a duré un bon bout d'temps ; et, tout c'temps-là, j'étais à terre, sans force pour bouger, car la peur m'avait fait des jambes en coton. A la fin, tout d'même, j'ai ramassé mon courage pour prendre mon élan. Mais le bandit avait l'œil. Il a laissé tomber son poing sur mon épaule et, du ton qu'on parle à un chien, il a dit : — « Vous n'allez pas vous imaginer que c'est fini comme cela. J'ai besoin de vous. Dites-moi à qui appartient cette hutte là-bas ? » — D'son doigt tendu il me montrait le rouf d'en face. J'ai répondu la vérité vraie : qu'c'était aut'fois au gouvernement pour le service des gabelous, puis qu'ça avait été vendu à des Anglais qui voulaient y venir à l'affût de la bécassine et du canard, mais qu'ces Anglais-là, on n'les avait jamais revus... J'tremblais comme la feuille en parlant. — « Alors, qu'il a ajouté, si cette maisonnette est libre, je la prends pour moi. Je m'arrangerai plus tard avec les propriétaires. En ce qui vous concerne, vous êtes priée de ne rien dire et de ne parler à qui que ce soit de ma présence. Je veux avoir la paix. Si jamais vous aviez la langue trop longue, soyez sûre qu'il vous en cuirait. Sur ce, conduisez-moi. Et, en route ! » Rien à faire pour rouspéter, vous pensez ! J'ai lâché mon panier d'pa-

tates, et, l'averse dans l'dos, on a gagné l'rouf... Trois ans que l'jour n'avait pénétré dans la casemate ! Aussi ça sentait rien l'humidité et l'moisi ! J'ai ouvert les hublots pour donner d'l'air, et, comme le noir était venu, l'étranger a allumé sa lampe à électricité... A l'intérieur, c'est tout semblable à ici, sauf que c'est au moins la moitié plus grand. Y a la table, une grande armoire de ferme, trois chaises paillées, un failli poêle et l'lit d'fer dans un coin. Et puis y a deux couchettes dans la soupente... L'homme a regardé cela avec ses yeux qui viraient rouge comme des lanternes de phare, puis il m'a commandé : — « Donnez un coup de balai ! » — Y avait justement un vieux faubert dans un coin. Pendant que j'nettoyais, je l'perdais pas d'l'œil... Il s'était assis, le front ramassé dans son coude et, au bout d'un temps, j'ai entendu qu'il sanglotait... C'était une misère de l'voir. Vrai, c'est la seule fois que j'ai eu pitié d'lui, mais, là, si grand'pitié que je lui ai mis bien en ordre sa cambuse et arrangé la couchette avec ses couvertures de voyage. Quand ça été fini, il a eu l'air plus calme et sa voix est redevenue meilleure. Il a fait : — « Je n'ai plus besoin de vous ce soir. » — Là-dessus on est sorti tous deux sur le bossis qui rejoint la chaussée. Avant de m'laisser partir, il m'a montré, à cent mètres d'la cahute, une broussée d'épines et de grands chardons. Ah ! j'la connais cette broussée-là, j'vous le jure, monsieur ! ... Pour lui obéir, car il avait mis l'grappin sur

mon cerveau, j'suis venue tous les soirs de l'hiver y déposer d'la tourbe pour son feu et d'quoi manger dans un panier, sans parler des draps et du linge que j'allais laver en cachette et que je rapportais de même. Jamais j'en ai rien dit à personne, rapport à sa menace ; et, pendant longtemps, les gens ne se sont pas doutés qu'il était là... Faut vous dire aussi que l'marais, de c'côté, est pas beaucoup fréquenté... Et puis, c'type-là, il est quasiment pareil aux hiboux ; y ne sort jamais pendant l'jour. C'est l'homme de la nuit. Quoi qu'il fait renfermé dans l'rouf? Ça, j'm'en doute pas... Tout c'que je sais, c'est qu'il me mettait chaque samedi du pognon dans l'panier. J'lui en demandais pas davantage... Mais, un soir, vers la mi-mars, un soir que j'arrivais avec les provisions, j'l'ai aperçu qui prenait sa garde contre la porte de la case. C'était son habitude tous les jours après que l'soleil était couché. J'étais loin de lui, mais j'ai pu distinguer quand même qu'il parlait tout seul et qu'il était très agité. Comme je regardais ses manigances, il a poussé son cri !... C'était la première fois que j'l'entendais, ce cri qui vous donne la chair de poule. Vous pensez si j'me suis cavalée !... Et depuis... depuis, ç'a été fini. Il a dû s'débrouiller avec un autre. Mais moi, il ne m'a jamais revue... C'est dans ces jours-là qu'les gens du pays l'ont découvert, des gars qui revenaient d'la côte avec deux charretées de goémon. Quand l'cri d'l'homme les a saisis à leur tour, tout comme moi, à la nuitée, ils ont

eu tellement peur qu'ils s'en sont sauvés d'la secousse. Le lendemain tout l'pays savait la chose. On en jasait tant et tant qu'les gendarmes du canton se sont amenés jusqu'au rouf. Mais y s'paraît que l'étranger avait ses papiers en règle ; alors ils l'ont pas inquiété. Ça n'empêche que moi, j'garde mon idée et j'suis pas la seule à l'avoir !... Voulez-vous qu'je vous dise, monsieur ? Eh bien, les gendarmes se sont gourés. Les papiers étaient faux. Cet homme-là, c'est moins que rien ; c'est sûrement un ancien bagnard, un évadé de la chiourme. Parlez-en à Rabourdin qui demeure à une heure d'ici contre l'étier de la « Silencieuse ». Lui, il a navigué comme premier maître timonier à bord de « La Loire », l'bateau de l'État qui transportait les forçats à Cayenne. Il est à la coule de ces gens-là. Il vous dira qu' parmi eux y a des types de la haute et qu'la vie est si atroce là-bas que, tous les ans, on en voit qui manquent à l'appel. Ils prennent le large dans la forêt, paraît-il ; mais, l'plus souvent, ils y crèvent. Y en a pourtant qui en réchappent. Rabourdin en a connu un qu'a eu l'nez et un œil mangés par les fourmis géantes et un autre qu'a réussi à gagner la colonie hollandaise. Mais celui-là, en arrivant, il riait, il riait sans pouvoir s'arrêter. Il était devenu fou !... Ah ! croyez-moi, monsieur : c'est un grand malheur qu'les gendarmes aient pas emboîté l'voisin d'en face ; car, depuis qu'ils l'ont laissé libre dans son rouf, il s'est passé des choses... des choses !...

— Quelles choses ?

— Des histoires que j'peux pas raconter dans la nuit... J'ai pas la force... non ; ne m'en demandez pas plus long, ce soir... Demain, quand il fera jour, je serai plus brave et j'finirai de tout vous dire, tout, sans rien passer, je vous l'promets...

Je voudrais insister ; mais à quoi bon ! Lasse de l'effort qu'elle a fourni, Juliette vient de se murer dans un silence effrayant. Le poids de son corps pèse sur le mien. Des frissons intermittents la secouent. Quelle pauvre chose j'ai contre moi ! Quel misérable cerveau bouleversé par les hantises et les terreurs !...

Mais que se passe-t-il ?... La voilà soudain qui semble ressusciter ! Son buste se cambre. Sa nuque se redresse, son oreille guette.

— Vous n'avez pas entendu ? fait-elle. Quelque chose a remué dans les herbes, tout près. Cette fois, je ne me trompe pas. J'connais tous les bruits du marais. J'suis sûre, bien sûre !...

Je broie ses mains glacées qui se crispent dans les miennes.

— Tu es folle, Juliette. Il faut te calmer. Des êtres comme toi feraient perdre la tête à l'homme le plus pondéré... Je te jure qu'il n'y a rien au dehors, rien d'anormal.

Pelotonnée contre moi, les yeux fermés, elle s'énerve, elle s'exalte :

— Mais si, mais si, j'vous répète qu'il est là... La porte ! De grâce, fermez la porte !... Fermez-la vite, vite. Cachons-nous dans la soupente,

Tout m'est égal, tout, pourvu que je ne le voie pas.

Elle a noué ses deux bras autour de mon cou. Elle m'étreint sauvagement. Elle m'attire de toutes ses forces que l'épouvante décuple. Je chancelle un instant. Puis, triomphant de cette suprême convulsion d'énergie, je la saisis à bras-le-corps et je l'emporte, vagissante d'effroi, vers l'entrée du réduit... C'est fait. Je l'ai poussée dans la soupente, déposée haletante sur le lit. La petite porte de bois vient de glisser sur ses deux coulisseaux. Juliette est enfermée... Je suis libre enfin ; je suis seul, à l'abri de la fatale contagion de la peur qui, malgré moi, commençait à me gagner. Quelle délivrance !...

Me voici de nouveau assis au bord de la table. Dans la courte lutte qui nous a mis aux prises, la femme et moi, la lanterne s'est renversée et la bougie s'est éteinte. Mon cœur calmé a repris sa cadence. De plein sang-froid, je sonde le vide extérieur. Ce vide est profond, absolu. On n'entend plus le vent, on n'entend même pas la mer qui doit être basse et reculée par delà les sables lointains. Seules, cliquetantes et régulières, les gouttes d'eau, une à une, continuent de descendre du chéneau de la toiture et ponctuent le silence en martelant le sol. C'est la paix sépulcrale dans l'étouffement d'un air âcre et poisseux... Et, au sein de cette paix, c'est aussi l'engourdissement qui me gagne, comme une fatigue terrassante et mortelle, un besoin impérieux de sommeil qui peu à peu grandit,

alourdit mes paupières, les fait vaciller... Depuis combien de temps n'ai-je pas goûté une heure de véritable repos ! Au fond de ces marais perdus où j'espérais trouver la plus complète des solitudes, il faut que je me heurte encore à la malice et à la laideur humaine incarnées en un être sournois et dangereux. Et, comme si ce n'était pas suffisant, voici que la femme, l'éternelle ennemie, me poursuit et vient me voler jusqu'au misérable bien-être de cette couchette où, ce soir, je devais enfin dormir ! Je voudrais me révolter et je n'en ai pas le courage. Tout ce que je puis faire, c'est d'entr'ouvrir une dernière fois les yeux, le temps d'apercevoir les silhouettes des choses, l'atmosphère grisâtre, quelques loques de brume qui pénètrent, qui roulent, s'accrochent aux saillies des cloisons, le temps de deviner la petite forme trapue du revolver et de sentir, sous ma main, le froid rassurant de son acier... Et puis, ma vie baisse comme la flamme d'une lampe qui meurt, et, lourdement, la tête dans mes bras repliés, je glisse au fond des régions ténébreuses du sommeil...

. . . .

... Depuis longtemps je rêve ! Emporté par un génie ailé qui souriait à mes vertiges, j'ai parcouru déjà bien des pays. Sous des ciels purs où paressaient des vents légers, j'ai frôlé des plages blondes et des cités heureuses et retrouvé le goût des larmes que je versais jadis en mes soirs d'exilé... Je rêve... Je suis très loin main-

tenant, très loin. L'air est accablant. Le firmament reflète le feu des sables rouges. J'entends le bruit cadencé des pilons qui écrasent le mil aux mains d'ébène des femmes de Kabara. Les tristes tam-tams scandent la danse nigérienne. C'est l'heure où la nuit tombe sur le Soudan fiévreux... A deux mille lieues des terres de mon passé, ma chair devrait dormir en paix dans le farouche cilice où je l'ai jalousement ensevelie. Mais je la sens qui s'éveille. Elle frémit ! Elle s'enfièvre !... Pourquoi me poursuis-tu, Gilberte, image effacée, si lointaine et si perdue pour moi ?... Pourquoi ai-je le pressentiment que tu vas entrer dans cette case dont le toit s'alourdit des feuilles du bananier ? Ne m'as-tu pas déjà assez fait souffrir ? Tu viens me torturer encore, tu viens me reprendre ! Ah ! te voilà, te voilà !... Quelle bizarre vapeur t'enveloppe ! On croirait que tu sors tout à coup de la brume, d'une brume frileuse comme celle des pays du Nord... Mais, qu'as-tu donc à changer ainsi soudain ?... Ce n'est plus toi !... Non, ce n'est plus elle ! Je ne la reconnais plus. Sa chevelure si blonde est devenue toute noire. Ses lèvres pures sont lourdes et charnues. Pesante est sa taille alors qu'elle avait jadis la grâce des sylphides !... Et quelle terreur dans ses yeux autrefois si souriants, si limpides !... Que redoute-t-elle ? Elle me montre du doigt les houles blanches de la brume. Elle me fait signe désespérément. Je crois comprendre qu'un danger est là, tout proche, et me menace. N'aie pas

peur, Gilberte, mon Bambara fidèle veille au seuil de la case. Il est bien armé. Personne n'entrera, j'en réponds ; personne... Mais qu'a donc le marigot à fumer ainsi ce brouillard si glacial !... Pourquoi ai-je si froid tout à coup!... Ma tête tourne, tourne !... Qu'est devenue la nuit soudanaise ?...

Je n'entends plus les tristes tam-tams, ni la cadence des pilons de mil !

Je ne vois plus la femme !... Je ne reconnais plus la case !...

Je vois !... Ah ! je vois !

Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas réel ce que je vois !... Je suis encore dans le rêve?...

Me voilà dans le cauchemar !...

Il y a un homme assis, là, devant moi ! Un homme, je ne me trompe pas !... Un homme, le mufle bas, les bras croisés !... Oh ! son visage blême, dans l'ombre, à peine dessiné !...

Mais non !... mais non ; je ne rêve plus cette fois ! Je suis bien éveillé... Ah ! oui ! Le rouf!... la table !... la nuit brumeuse : les voilà !... Et l'homme qui est là, vivant, hallucinant, les yeux cachés derrière de grosses lunettes rondes ! L'homme qui ricane maintenant !... C'est le fou ! Pendant que je dormais, c'est le fou qui est entré !...

D'une étreinte convulsive, j'ai serré la crosse du revolver. Je lève le canon vers la face de pâleur. A la seconde où mon doigt va presser la détente, une main de plomb s'abat sur mon poignet, brise mon geste ; et l'arme abandon-

née roule sur la table, ricoche et tombe à terre... Rarement mon être a frissonné d'un tel frisson ! La terreur a passé sur moi comme une trombe. Il n'y a plus que la colère maintenant, une rage violente qui crispe mes doigts, les rouvre en crocs. Debout, les jambes arquées, je m'abats sur la table et lance mes bras tendus pour étrangler la gorge où stridule toujours l'horrible ricanement... La brute s'est rejetée en arrière. Je n'ai broyé que le vide. Rauque et profonde, la voix inconnue retentit :

— Tout beau, monsieur ! Un peu de calme, je vous prie. Si ma visite imprévue vous semble quelque peu importune, en dépit de l'invitation de votre porte grande ouverte, vous voudrez bien reconnaître vous-même que le geste que vous venez de faire est un peu vif et légèremnt exagéré. Entre gens qui ne se sont jamais vus, il est, je l'avoue, d'autres façons plus correctes d'entrer en relation... Allons, allons, n'ayez pas peur. Je suis le bagnard, je suis le fou ou du moins celui que l'on considère comme tel. Mais, si vous me faites la grâce de causer tranquillement avec moi, il est fort possible qu'avant une demi-heure vous ayez de ma personne une tout autre opinion. Ceci dit, souffrez que je me présente. Je suis Don Pablo Torres y Segura, gentilhomme d'Espagne, né à Castuera d'Estremadure, un soir d'automne, il y a quarante-trois ans. Pour vous servir.

— Que venez-vous faire ici ?

— Votre connaissance, monsieur.

— Etes-vous bien certain d'abord qu'il me soit très agréable de faire la vôtre ? A pareille heure et par semblable temps, tous les honnêtes gens sont à l'abri chez eux. Il n'y a guère que les voleurs de grand chemin qui forcent ainsi les seuils sans avertir, ni s'annoncer.

— Voleur est un bien gros mot. Voulez-vous me dire au fait ce que je pourrais, à première vue, vous dérober ici ?

— Quand ce ne serait que ma tranquillité, oui, ma tranquillité à laquelle je tiens par dessus tout et au nom de quoi j'ai la prétention que vous me soulagiez au plus tôt de votre présence.

— Vraiment ?...

— Comme je vous le dis. Et maintenant si cette invitation vous déplaît, veuillez, à défaut de ma carte que vous ne sauriez lire dans cette obscurité, retenir mon nom que je vous jette dédaigneusement en échange du vôtre : Jacques Veyral, trente-deux ans. Parisien de Paris, ex-homme du monde pour mon malheur, sans autre profession actuelle que celle d'ennemi de la société.

— Anarchiste, alors ?

— Pas tout à fait. Par principe je ne veux rien dynamiter ou détruire. Je me contente de plaindre et de mépriser. Schopenhauer est mon dieu.

— Un triste dieu.

— Oui et non : ça dépend. En tout cas, retenez ceci : le seul individu que je supprime froi-

dement est celui qui, de propos délibéré, se met en état d'hostilité ouverte avec moi.

— Inutile d'insister. J'ai compris.

— C'est parfait. Mais, afin que vous mesuriez mieux la valeur exacte de mes paroles, sachez que la liste est déjà longue de ceux que j'ai dépêchés dans l'autre monde, et toujours à coup sûr. Vous citerai-je, pour mémoire, cinq duels heureux, au temps jadis, un bon nombre de Boches pendant la guerre.

— Ce dont je vous loue fort.

— Voilà le bilan des soi-disant civilisés qui me doivent leur dernier soupir. Quant aux autres, le nombre en est également respectable : Bédouins du grand désert de Syrie, vagabonds de la pampa argentine, un lot de suiveurs indiscrets dans le Sud-Saharien : au total mettons une bonne douzaine d'amochés. Si vous avez envie de compléter mon tableau de chasse, don Pablo Torres, vous n'avez qu'à prolonger votre visite.

— Il était parfaitement inutile, monsieur Veyral, de me donner cet aperçu de vos exploits. Je sais — car tout se sait, ici, comme au désert — je sais, dis-je, que vous êtes un tireur d'élite et que vous en avez fourni la preuve avant-hier soir, à votre arrivée, en descendant un héron qui passait, au-dessus de votre tête, à une telle hauteur qu'on l'estimait hors de portée. Le coup du Roi ! Bien réussi. Mes compliments. Aussi ai-je pris mes précautions tout à l'heure en abattant à point nommé votre revolver... Non,

non, ne prenez pas la peine de le chercher. Il est en sûreté, sous le talon de ma botte. Vous voyez que, tout dément que je suis, je sais encore me mettre sur mes gardes et assurer mon repos. Quant à ma visite présente, il ne tient qu'à vous qu'elle touche très vite à son terme. Je vous débarrasserai de moi incontinent lorsque vous m'aurez dit franchement le motif qui vous a amené dans mon voisinage et le temps que vous prétendez y demeurer.

— Ceci est mon affaire, et il n'entre pas dans mes habitudes de rendre des comptes à qui que ce soit.

— Tout doux, encore une fois, monsieur Veyral, tout doux !... Pas ce ton violent, irritant. Il est tout à fait hors de propos et ne saurait m'impressionner. Je vous pose de nouveau et, moi, du ton le plus calme ma simple question : quel est le but de votre installation ici ?

— .....

— Vous ne dites rien. Vous ne voulez pas me répondre ? ... Votre parti est bien pris ?... Vous refusez ?

— Je refuse.

— C'est bien ; je n'insiste plus. Maintenant écoutez-moi. Je vous donne trois jours pour déguerpir ; trois jours, vous m'entendez bien. Pas une minute de plus... Nous sommes aujourd'hui au mardi 15 octobre. Il est minuit trente environ. Eh bien, j'entends que le 18, à pareille heure, vous ayez bouclé vos valises et fermé derrière vous la porte de ce rouf.

— Et de quel droit par hasard ?

— Du droit même que vous invoquiez tout à l'heure en m'enjoignant, au nom de votre désir d'isolement, de quitter cette pièce sans délai. Vous ne trouverez pas mauvais, j'imagine, que je me réclame du titre supérieur que me confère, en ces parages, ma situation de premier occupant. Ainsi donc vous êtes libre jusqu'au 18 octobre, minuit trente. D'ici là chassez, rêvez, fumez, haïssez vos semblables ; comme il vous plaira. Venez même, si cela vous chante, me rendre ma visite. Vous m'honorerez grandement et nous gagnerons peut-être, à causer plus à loisir et cette fois en plein jour, de garder l'un de l'autre un souvenir moins fâcheux. Agissez à votre gré... En ce moment, je vous vois très mal à cause de toute cette brume qui empâte l'ombre ; mais je devine vos poings serrés, votre rictus ironique et mauvais. Sachez bien que, si je suis affligé, hélas, d'une vue déplorable, je jouis en revanche d'une sensibilité extrême de tact et de perception extérieure. C'est ainsi que je n'ai rien perdu de vos jeux de physionomie et de vos gestes, et je puis même affirmer que, depuis le début de notre entretien, il n'est pas un seul de vos états d'âme qui m'ait échappé. Épouvante très légitime à votre réveil, stupéfaction, colère ensuite, rassérènement et dédain amusé quelques minutes après, et jusqu'à ce souci de me faire peur que mon calme a brisé ; puis, à la minute actuelle, ce sentiment que

vous éprouvez, sentiment, je ne dis pas de pitié, car je sais que vous n'en êtes pas capable, mais de mépris blagueur pour celui que vous considérez peut-être comme un pauvre déséquilibré... Tenez, au profond de votre mutisme, je vous sens penser, monsieur Veyral ; vous vous dites : — « Je ne me suis pas trompé ; c'est bien cela ; c'est le type du maniaque à idées fixes. Plus bizarre que redoutable ! » — Et moi, je vous réponds tout net que je suis venu ce soir vous trouver avec pleine et entière conscience de mon acte, que je parle et agis à la minute présente en pleine possession de toutes mes facultés et que, si je vous mets en demeure de partir dans trois jours, c'est que j'ai des raisons personnelles et bien arrêtées de demeurer seul ici.

— C'est bon ! C'est bon !

— Ah ! vous haussez les épaules ! Vous persistez à croire que je suis un conteur de sornettes. Vous allez voir si je vous trompe. Rallumez cette lanterne... Allons ; rallumez-la !... Vos allumettes doivent être mouillées par le brouillard ; elles ne s'enflamment pas... Qu'à cela ne tienne ; voici ma lampe de poche... Pressez vous-même le bouton... Que craignez-vous ? De me voir, de voir en pleine lumière ce que la fatalité a fait de don Pablo Torres y Segura ?... Tenez, je vais vous aider... J'établis le courant... Je dirige le rayon... Regardez maintenant, monsieur Veyral, regardez et dites si je plaisante, oui ou non...

Dans le petit cercle de nuit brumeuse troué

soudain par le jet lumineux, ah ! l'affolante, la terrible apparition !... L'ébranlement de mes nerfs vient d'atteindre d'un seul coup son summum. Glacé d'épouvante, je regarde ce visage d'homme, l'un des plus beaux peut-être que j'aie jamais vus par la régularité des lignes, le plus poignant en tout cas de tous les visages par l'expression de gravité et de douleur intense sculptée sur les traits, et le plus effrayant surtout, d'un effroi qui me transporte au delà des confins de l'horreur, par l'atrocité des pauvres yeux qui, libérés de leurs lunettes, viennent de lentement s'ouvrir. Des arcades sourcilières jusqu'aux naissances des joues, ce ne sont que cicatrices et que sillons sanglants. Les paupières ravinées, couturées, ont l'air de loques violâtres qu'une main sadique aurait travaillées au fer rouge. Quelles flammes infernales ont brûlé ces cils et ravagé ces chairs pantelantes ? On dirait que l'incendie qui est passé par là s'est installé dans les prunelles qui brasillent comme les feux d'une forge, se renversent douloureuses et reviennent à leur point central et fixe, dardant sur moi des éclairs vacillants !... Oh ! l'abomination de cette figure de cauchemar !

La secousse physique a été trop violente. J'ai lâché la lampe. Je recule. La voix creuse de l'homme lacère brutalement l'atmosphère engourdie :

— Je suis hideux, n'est-ce pas ? Allons, avouez-le ; mais avouez-le donc.

— Allez-vous-en, fais-je péniblement. De grâce ; allez-vous-en !

— Oui, rassurez-vous. J'ai fini ; je m'en vais. Au surplus vous ai-je dit ce que j'avais à vous dire. Mon intention n'était pas de vous faire peur, encore moins de vous assassiner. J'ai simplement voulu vous prouver que je n'étais ni un déséquilibré, ni un lugubre farceur ; et, pour vous en mieux convaincre, j'ai projeté un rayon de lumière sur l'effroyable réalité. — Je suis un malheureux que la vie a saccagé et qui ne connaît plus, hélas, le rire et l'ironie. Quand je parle, c'est toujours gravement et définitivement. Veuillez donc tenir compte de mes avertissements. N'oubliez pas que vous avez trois jours devant vous et que, ces jours-là, je vais strictement les compter !

Arc-bouté contre la cloison de planches vers laquelle, petit à petit, j'ai rétrogradé, toutes mes forces vives régénérées, tendues vers l'homme qui n'était plus devant moi qu'une silhouette imprécise dans l'épaississement de la nuit désormais sans lueur, j'ai écouté la hautaine et navrante péroraison. Et puis, j'ai vu don Pablo Torres fléchir la tête et se courber sur la table... Dans un cabrement subit, il vient de se relever ; il flageole ; il hésite. Je le suis en ses moindres mouvements. Presque fluide et glissant comme une évocation, il s'efface vers la porte, il se coule, il s'en va...

Une faible plainte a traîné un instant derrière lui. Le voile blanc de la nuit s'est refermé sur

sa trace. Je tends l'oreille... Il n'y a plus rien au dehors, plus rien que l'éternelle goutte d'eau qui tombe du chéneau de la toiture et pique le silence de son bruit grelottant.

***

Quand il s'est dissout comme un rêve dans les ombres cotonneuses, les aiguilles de ma montre marquaient une heure dix du matin. J'ai enregistré mentalement le jour, l'heure et la minute et j'ai pointé ma vie à ce moment comme l'observateur au sismographe relève la seconde précise où s'est produite l'émouvante vibration. Il m'a fallu longtemps ensuite pour me reprendre et pour sortir des mauvais parages de l'effroi. J'ai rallumé la lanterne, et, l'esprit balancé sur les dernières houles du vivant cauchemar évanoui, les yeux perdus, j'ai songé à l'infernale misère inscrite sur le visage de l'Espagnol maudit.

D'où vient-il ? Où va-t-il ?... Que fait-il si seul ici, si loin du monde, si loin de son pays étrange dont je revois, Mortaine, sur les routes de mes souvenirs les mornes dehesas et les desplobados sans fin ? S'il était hanté à ce point par le désir d'une solitude profonde, que n'a-t-il repris le chemin de ses régions natales ! Pour une âme à tendances érémitiques, elles étaient d'incomparables retraites de silence et de recueillement. J'y ai entendu jadis souffler le

vent. Qui n'a pas entendu le vent d'Estrémadure, les soirs d'hiver, sous des ciels plus livides que des fronts de mourants, ignore ce que peut être la tristesse infinie !... Sa vie a commencé là-bas. Mais quelles tornades d'horreur l'ont empoigné et broyé par la suite ! Et comment est-il venu s'échouer ici, le visage labouré par des griffes démoniaques, le cerveau chancelant, lucide quand même et furieusement roidi dans une volonté absolue d'isolement !... Un fou, cet homme ? Pas encore. Peut-être le deviendra-t-il avant peu. En attendant, c'est une sinistre loque, et la mécanique fêlée qui tourne en lui rend un son mystérieux, déconcertant. Les humbles coureurs du marais n'en ont jamais perçu que les grincements de souffrance. Mais moi j'ai déjà ausculté plus sûrement et plus loin. J'ai entrevu des abîmes noirs, des cratères que je soupçonne, car, au fond de mon pauvre moi enterré sous les laves froides du pessimisme obscur, il en est qui, si je ne m'abuse, doivent peut-être leur ressembler étrangement. Une ardente curiosité me presse de déchirer le voile qui cache le secret de cette affreuse destinée. Certes l'entreprise n'ira pas sans quelque péril. Mais entre elle et le départ qu'on veut sans discussion m'imposer, mon choix est fait... Si don Pablo Torres a la prétention de s'insurger, nous nous mettrons d'accord pour recourir aux arguments sérieux et sans appel. Il est fort possible, ma foi, que l'un de nous ne voie pas se lever l'aurore de demain. Mais

qu'importe ! Celle qui vient de surgir à l'orient était si belle et je l'ai contemplée avec tant de détachement et de sérénité.

Comme ses premières lueurs s'allumaient doucement, le rideau de brume s'est éclairci. Il a commencé sa lente et tournoyante ascension. Les premiers plans se sont d'abord nettoyés. L'horizon reculé est apparu. L'éther a rosi. Tout le marécage, vautré sous la coupole du ciel redevenu limpide, a repris peu à peu ses immenses proportions... J'ai quitté la table où, pendant de longues heures, j'ai vécu comme un halluciné, et les jambes gourdes, je me suis dirigé vers la chatière fermée. Au fond de la soupente, le corps de Juliette était blotti dans le lit. Un coup de poing dans le hublot intérieur, et l'air et le petit jour pur sont entrés. Alors j'ai vu la face exsangue de la fille, ses prunelles où tressaillaient encore les derniers spasmes de la peur et où brûlait sourdement un autre feu sur la nature duquel je ne pouvais avoir le moindre doute. J'ai surpris son langoureux étirement et j'ai compris tout ce que signifiait ce geste délibéré. Mais, ayant récupéré ma force d'âme et le rythme de ma vie, ce rythme que j'ai réglé au métronome de ma rude et hautaine discipline philosophique, j'ai galvanisé en moi la bête humaine et chargé mes yeux d'indifférence et de mépris.

— Debout, Juliette, et en route ! Tu reviendras vers dix heures avec les provisions.

Les regards de la Vendéenne se sont rivés aux

miens, tandis qu'un petit voile trouble en ternissait l'éclat.

— Mais lui ! a-t-elle fait. Lui ! Êtes-vous bien sûr au moins qu'il n'est plus là, qu'il ne nous guette plus ? J'ai eu si peur cette nuit. J'ai tout entendu !... Est-ce bien prudent de sortir ? On y voit à peine dehors.

— Tu y verras très suffisamment pour retrouver un chemin que tu connais d'ailleurs mieux que personne... Et puis, là, veux-tu que je te dise ? Eh bien, ce n'est plus la peur qui t'agite en se moment, c'est autre chose que je devine parfaitement. Mais j'aime mieux t'avertir tout de suite. Rien à faire, ma fille, tu perds ton temps... Allons, oust ! Au trot. Habille-toi et décampe.

Elle a baissé les yeux et d'un accent concentré qu'aigrissait une pointe de vinaigre :

— Entendu. Mais prenez garde à vous, monsieur ! J'donnerais pas bien cher de vot'peau à l'heure qu'il est. Le fou vous a repéré. Souvenez-vous de c'qu'il vous a dit cette nuit. Il vous a donné trois jours pour plier bagage. Si vous n'obéissez pas, vous êtes perdu ! A supposer même qu'il ne vous envoie pas un coup d'fusil, comme par hasard, il a d'autres tours dans son sac. Gare aux sorts ! Gare au mauvais œil !... J'en connais deux de chez nous qu'ont voulu le jeter dans la vasière et faire griller sa case un soir d'l'été passé. Il a suffi qu'il les regarde dans les yeux. Vous n'me croirez pas peut-être ! Eh bien, ces deux-là sont morts depuis dans des

maladies horribles que personne n'a pu expliquer... Alors, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'faire vos paquets aujourd'hui ou demain et d'vous trotter d'ici.

— Ni aujourd'hui, ni demain, Juliette. Il est même fort possible que, dans six mois, je sois encore ici et je compte bien que tu seras assez dévouée pour ne pas manquer un seul jour à ton service. Pour te donner du cœur, je double dès maintenant tes gages. Quant au monsieur d'en face, pas besoin de t'en inquiéter : j'en fais mon affaire. Sur ce, enfile tes hardes.

J'ai ramassé le paquet informe, la chemise, la jupe et le corsage qui, pêle-mêle, gisaient à terre avec les bas de laine brune. J'ai lancé tout cela sur le lit ; puis, tassant les épaules, j'ai plongé dans l'ouverture du soupirail et refermé derrière moi le volet.

Cinq minutes après, alors que je venais de ramasser le revolver et que j'en vérifiais la charge et la détente, la haute stature de la femme s'est silhouettée sur la cloison. Tout en plantant deux peignes d'écaille dans la masse de son chignon, elle me jetait d'un ton bizarre :

— C'est drôle tout d'même. V'la que j'me sens presque de l'amitié pour vous... L'amitié, on s'comprend, pas ?... Oui, vrai comme j'vous l'dis. Oh ! croyez pas qu'c'est à cause du pognon en supplément qu'vous m'offrez... Non, c'est parce que vous, au moins, vous êtes un homme : vous n'avez pas la frousse, comme les

autres. Allons, j'm'en sauve. Y a plus d'ennuis à craindre. Voyez ; il fait grand jour...

En effet, le jour est levé. Et quel jour ! Il ruisselle d'un ciel de jeunesse et de ravissement, couleur d'outremer lavé. La lumière est fluide et blonde. Elle caresse les ondulations successives des talus, plaque des miroitements sur les surfaces des eaux stagnantes ; elle diamante les herbes humides de rosée ; elle réchauffe le terre-plein qui s'étend devant le rouf et dont le sol, gorgé d'eau, fume une vapeur bleutée.

J'ai traîné au dehors le rustique banc de bois. Je me suis assis. Plus rien ne subsiste des terreurs de la nuit. La pièce, remise en ordre, a repris comme un aspect de quiétude et de sécurité. Tout est calme. Une bergeronnette trottine de touffe d'herbe en touffe d'herbe, s'arrête, pique du bec et reprend sa course sans trace d'émoi. Des courlis se rappellent ; mais ils sont si loin, si loin et leurs piaulements sont si faibles que le grandiose silence de ce paysage misérable n'en est à peine troublé... Pour la première fois, je goûte enfin dans l'abolition de toute pensée, de toute angoisse, de tout désir, le bien-être de la solitude et de l'inertie en face du vide absolu.

Et puis, lentement, mon regard, malgré moi, se réveille à la vie. Il se lève au-dessus du terre-plein de vase sèche. Il le dépasse. Il suit le trajet sinueux des deux bossis qui aboutissent à la grande chaussée, cette chaussée carrossable qui coupe du nord au sud le marais en ligne droite

et se perd, dans l'horizon méridional, au point exact où la Silencieuse fait sa tache sombre d'oasis. Au delà de la chaussée, je rattrape, des yeux, la reprise du bossis. Son dos galeux s'allonge entre les vasières mortes et les flaques miroitantes. Sous les salicornes et les lichens marins, il disparaît plus loin, et puis il reparaît, court une centaine de mètres encore et se heurte enfin à la masse de la butte qui porte le rouf de l'ennemi. Le rouf, pour la première fois je le distingue nettement. Solidement assis sur ses bases, voûté, trapu, carapacé de vase durcie par les ans, il a l'air d'un cétacé des âges anciens, pétrifié par miracle et amputé de son arrière-train. Sa porte basse est close. Close également la petite fenêtre située à gauche de la porte. Du tuyau de zinc élancé hors du toit, nulle fumée ne s'élève. Don Pablo Torres souffre-t-il ou dort-il ?... Toute la tension de mon esprit s'est concentrée sur ce gîte où j'entrerai tout à l'heure l'arme au poing, bien décidé à brusquer les choses et à en finir d'un seul coup avec une situation délicate. Je ne puis prévoir ce qui arrivera. Mais ce que je sais, c'est que, contrairement à tous mes principes exclusifs d'action, je suis bien résolu ce matin à agir. Tout bien pesé, le plus tôt sera le mieux. Je préfère cent fois surprendre que d'être surpris à nouveau. Mon offensive est d'ailleurs prête. Les sept balles du revolver sont de bonne qualité. Le chargeur est en place. Ma main, cette fois, ne tremble pas...

Un coup d'épaule pour relever ma cape sous

laquelle je vais dissimuler le browning. Un long regard sur le marécage de désolation et sur le firmament ensuite dont l'azur sans nuage chatoie et monte de ton en ton jusqu'aux sonorités chaleureuses du zénith. Dans cette muette contemplation, je fais un dernier retour sur ma vie passée, sur mes pitoyables années si heurtées, si déclinquées par les passions inutiles. S'il m'arrive malheur, je sais d'avance que je sacrifie bien peu de chose, puisque mon avenir est un néant sans but. Je vais donc froidement vers ce coude inattendu de ma destinée sans rien laisser devant, ni derrière moi...



« Des plus fins que moi s'y sont perdus », disait hier Juliette, les yeux hallucinés par l'horreur du marais dans la nuit. Je commence à croire qu'elle avait raison. Ne voulant pas aborder le rouf de face, je l'ai contourné pour l'attaquer de flanc. Mais tel est l'inextricable labyrinthe formé par les bossis qui s'entrecroisent, se coupent à l'improviste, butent sur des étiers, s'enroulent sur eux-mêmes ou finissent en culs-de-sac que, nouveau venu sur ce damier périlleux, j'ai dû m'y reprendre trois fois pour franchir les quatre cents mètres qui me séparent de mon rival... Enfin, m'y voici ! D'une marche assourdie, j'approche. Encore quelques pas et je toucherai le mur latéral que les pluies de norois ont habillé d'un lichen vert

et roux... Je m'arrête une minute pour régulariser mon souffle et assurer mon aplomb. En face de moi, vers l'ouest, il y a ma case au loin, puis la fin du marais qui se perd dans les sables, et, au delà de ces sables, gonflés en deux grosses dunes parallèles comme deux vagues qui arrivent au rivage, il y a la ligne nette et étincelante de la mer. De ce sobre décor émane une belle leçon de sérénité et d'équilibre qui met son empreinte en moi à la minute même où, précisément, j'en ai le plus besoin... Ma méditation a été courte. J'ai sauté sur la butte qui sert de piédestal au rouf. Deux coups frappés à la porte à titre de simple avertissement. J'ai l'impression qu'elle n'est pas fermée. Une simple poussée. Elle cède. J'entre.

— Ah ! vous voici, monsieur Veyral ! Je vous attendais.

L'accent est si modifié, si nouveau ; il est à tel point dépouillé d'animosité et de provocation que j'en éprouve comme un soudain effondrement. L'homme que j'aperçois au sein de la lumière tamisée, assis au fond du rouf spacieux dans un fauteuil de jonc, est pourtant bien le même que celui qui s'est présenté à moi, cette nuit, sous des dehors tragiques. Mais c'est à ne plus le reconnaître tant son attitude est différente et son articulation changée. Il n'a plus cet air insolent de l'étrangleur surgissant en pleines ténèbres, ce rire satanique qui, malgré moi, m'a fait pâlir et frissonner. Ses réflexes faciaux n'ont même pas joué quand il m'a

aperçu. Son aspect est celui d'un pauvre souffrant, écrasé sous le faix d'une destinée farouche, tassé, le front bas, les yeux insondables derrière les grosses lunettes aux verres fumés.

La stupéfaction en face d'un accueil que j'étais loin d'imaginer m'a immobilisé sur le seuil... Certain d'avance du sursaut et de l'attaque brusquée de l'adversaire, je n'avais préparé que la riposte. Or, mon personnage belliqueux vient de se dégonfler doucement comme une baudruche ridicule et je reste là hésitant, perplexe, tournant et retournant dans ma main droite l'arme soigneusement dissimulée.

— Veuillez prendre la peine d'entrer, fait-il en levant la tête ; et puis ayez l'obligeance de fermer la porte. Le grand jour et le soleil me sont intolérables ; je les évite autant que possible. Hélas ! hélas, mes tristes yeux sont en tel état que je ne saurais, pour les protéger, prendre assez de précautions.

Le verbe est calme, sans aigreur. J'obéis automatiquement... Voici la porte close. Je fais deux pas, toujours cuirassé dans ma réserve et laissant à l'homme le soin d'entrer en matière. Celui-ci semble d'ailleurs animé à mon égard d'une égale circonspection. Avec prudence et en louvoyant, il reprend :

— Ne trouvez-vous pas qu'on gèle ici ?... Ah ! on voit bien que j'étais absent cette nuit. Les brumes ont pénétré chez moi comme chez elles... Vous permettez que je ranime le feu de ce poêle ? C'est l'affaire d'un instant. Quand il

flambera, nous causerons sérieusement. Car vous êtes bien venu pour cela, n'est-ce pas ?

Ce « n'est-ce pas » se tord sur un petit ricanement sardonique. Me serais-je trompé par hasard et ma première impression serait-elle fausse ? Don Pablo Torres va-t-il réagir ?... S'appuyant sur les bras du fauteuil, il s'est levé péniblement. Il se dirige vers le poêle de fonte, et, tout en se baissant, il tourne la tête vers ma rigide personne demeurée debout et sur ses gardes.

— Voyons, monsieur, fait-il ; que faites-vous là ?... Asseyez-vous, je vous prie.

Le bruit de la pelle raclant le seau de charbon, l'écroulement du combustible suivi du va-et-vient grinçant du tisonnier. L'attente ensuite de l'homme courbé sur le foyer. Et puis, de nouveau, le tisonnier qui ferraille et s'agite. Tout cela a rempli trois bonnes minutes pendant lesquelles j'ai pu me rendre compte à loisir des choses qui m'entourent. Quel bizarre amalgame d'éléments disparates dans ce rouf ! Et combien j'étais loin d'imaginer ce que je rencontrerais chez le fameux bagnard, évadé de la chiourme! Tout près de moi, une table-bureau venue certes de très loin et dont le style pur contraste avec la simplicité du lit de fer et la misère des trois chaises de paille. Une armoire paysanne hisse son fronton jusqu'aux solives du plafond. Le râtelier d'armes voisine avec une étagère chargée de livres. Sur les cloisons, deux photographies encadrées dont l'une, la plus grande,

représente le parc d'une villa : végétation tropicale, allées claires de soleil et, sous un dôme de palmes, la blancheur d'une femme qui passe. De-ci de-là, quatre aquarelles de belles dimensions ; paysages de lumière, terres aux tons violents, azur vibrant de mers, où le vent échevelle les crinières blanches des vagues. Deux de ces études réveillent en moi des souvenirs tumultueux : Palerme ensoleillée, sa marina, sa rade et le triangle mauve du prestigieux Pellegrino ; lui faisant face, Malaga d'Espagne, telle que je la revois des jardins de la Caleta, un midi d'été, alanguie dans la torpeur, sous la flambée d'un firmament de feu... Entre des croquis et d'indistinctes pochades, un dernier tableau. Sur un fond montagneux d'un brun retentissant, une proue de rocher élève, comme une offrande vers le ciel de lapis, un castillo mauresque aux murailles ocre et rouge. L'étiquette de cuivre placée au bas du cadre porte en lettres accusées : « El demonio de la Serena ; Agosto 1902. » — L'impression qui se dégage de l'œuvre est saisissante et tragique, moins saisissante pourtant, moins tragique et certainement moins lourde de secret pour mon pauvre entendement que celle que je reçois d'une autre image isolée sur le mur au-dessus du bureau. Je fixe cette image d'ivoire qui règne, domine et semble orienter vers don Pablo sa tête penchée d'agonisant. Je songe qu'il y a en ce moment deux larrons sous ce toit. Le Christ de la muraille a certes bien raison de détourner de ma carcasse une pitié que

je n'ai jamais implorée... Mais l'autre ? oui, l'autre ! Est-il donc vraiment si bon, si supérieur à moi qu'il mérite d'être considéré si miséricordieusement ?

Je m'étais à ce point isolé dans les abîmes de ma conscience que je n'ai pas vu l'étrange personnage se redresser. Je ne me suis même pas rendu compte de son approche. Le contact de sa main sur mon bras m'a rappelé à la réalité. De son doigt pointé, il me montre l'auguste crucifié :

— Avouez-le : vous êtes plutôt surpris de le trouver ici ? Notre Seigneur chez le bandit : voilà qui vous stupéfie !

Certes ; et ma stupéfaction demeure encore telle qu'elle paralyse ma réponse. Je continue de regarder Celui qui est venu là expirer sur la croix.

— Oui, je vois : vous n'en revenez pas, monsieur Veyral. Et il n'y a pas que l'étonnement chez vous ; il y a une certaine hostilité mauvaise que je soupçonne parfaitement au glissement dédaigneux de votre regard en ce moment... Oh ! libre à vous de ne pas croire en Lui ! Sur ce point, je ne puis que vous plaindre; car, moi qui vous parle, je sais ce qu'aux instants horribles sa contemplation m'apporte parfois de soulagement et d'énergie aussi pour supporter la souffrance. Mais, à défaut de l'hommage total que votre esprit me paraît incapable de lui rendre, vous pourrez néanmoins le remercier et lui garder maintenant quelque

reconnaissance ; car, c'est à Lui, entendez bien, à Lui seul que vous devrez d'avoir la vie sauve dans trois jours.

— Je ne comprends pas.

— Ah ! vous ne comprenez pas ! Eh bien, je vais vous aider à comprendre... Mais, pardon ; veuillez auparavant être assez bon de vous débarrasser de votre manteau et de poser ici, sur ce bureau, à distance convenable, certain petit objet que vous dissimulez assez maladroitement. Ce n'est pas que j'aie peur de vous. Grand Dieu, non ! Mais j'estime qu'il est inutile de recommencer la fâcheuse scène de la nuit dernière.

En dépit de son ironie apparente le ton de l'Espagnol est d'une gravité émouvante. Sa mainmise sur moi est aussi violente que profonde. Elle assomme d'un seul coup la ruade de ma révolte ; et, cette fois encore, je cède mécaniquement.

— Voici l'arme, don Pablo. Vous voyez que je fais preuve d'une étonnante obéissance. J'ose espérer que vous m'en tiendrez compte.

— C'est bien. Nous sommes en proprès déjà ; et j'entrevois presque l'instant prochain où nous arriverons à un modus vivendi admissible et à des relations supportables. En attendant, je reviens au point où nous en étions. Je vous disais donc que vous pouviez remercier Dieu. Sachez qu'à l'heure plutôt matinale où, quittant votre rouf, je suis rentré ici avec la certitude que vous n'exécuteriez pas mes ordres, j'ai eu, dans un

premier mouvement de folle aberration, la ferme intention de vous supprimer.

— Comme cela !...

— Oui, de vous tuer, ou, tout au moins, de vous enlever l'occasion d'encombrer ma vie en vous blessant sérieusement. Mais, dans l'heure qui suivit cette décision et qui fut une heure de martyre et d'intolérables souffrances physiques, mes yeux de douleur se sont élevés, heureusement pour vous, vers la divine image que voilà. J'ai croisé dans ma méditation le défilé des dix commandements. Le cinquième, au passage, a ruiné tout net ma folie homicide. Discutant ensuite avec moi-même l'opportunité et les moyens de vous mettre hors de service momentanément, j'ai hésité ; mais Dieu est encore une fois intervenu en votre faveur et il a interposé entre mes projets et ma conscience le souvenir de l'oreille de Malchus. Vous comprenez cette fois ?...

— Oui, oui, je vois.

— Alors, tout s'est écroulé. Et j'ai demandé pardon au Seigneur d'avoir eu envers une de ses créatures, une pensée criminelle et indigne de moi. Vous voici, j'aime à croire, pleinement rassuré.

— Pleinement ; oui, pleinement.

J'ai appuyé par deux fois et de toutes mes forces sur l'adverbe. En soulignant ainsi mon acquiescement, j'ai voulu que cet homme qui venait d'être sincère d'une sincérité issue du cœur reçut de moi l'illusion d'une récompense

immédiate. Il n'en reste pas moins que, chemineaux maudits, qui nous sommes rencontrés sur la grand'route de la vie, nous suivons les traces de dieux bien différents. Entre nos deux morales, il y a l'épaisseur de cent portes d'airain... Et pourtant si Jésus a prescrit à cet homme la charité envers ses semblables, mon maître à moi ne m'a pas interdit la pitié. Ainsi donc, à la rigueur, pourrions-nous nous rejoindre par dessus les obstacles qui séparent les mondes de nos doctrines. Mais quel fugitif et faible contact ! Et, pour l'établir, lequel de nous deux fera jamais le premier pas ?...

Il ne dit plus rien. Il a enfoui son visage dans ses mains. J'attends patiemment qu'il sorte de l'engourdissement, qu'il me donne une marque de confiance plus nette, plus tangible, qu'il esquisse un mouvement vers moi. Oh ! je ne lui demande pas encore d'entrer dans la voie des confidences, de me raconter ce que fut son extraordinaire et tumultueuse existence et comment elle est venue s'échouer misérablement ici, il y a un an. Je n'ai pas la prétention de savoir aujourd'hui les motifs, aussi graves que secrets, qui l'incitaient, hier encore, à me supprimer de son voisinage... Non, nous sommes trop nouveaux l'un pour l'autre ; nos nerfs sont trop sensibles ; l'atmosphère, malgré sa détente légère, n'est pas assez souple entre nous ; et tels récits, fussent-ils les plus angoissants, ne pourraient, en de semblables conditions, toucher mon cerveau bien trop lointain du sien. Mais, à

l'heure présente, ne dirait-il qu'un mot, un seul, le plus émouvant, le plus humain de tous les mots : « Je souffre ! » — car il souffre atrocement sous mes yeux, c'est visible — alors, cédant à un petit mouvement de compassion et oubliant la nuit passée, je lui répondrais : « Je vous plains. » Et l'air deviendrait peut-être moins âpre, moins électrique, plus respirable.

A-t-il eu subitement l'intuition de tout ce qui tourbillonne en mon esprit ? Voici qu'il desserre les griffes de ses doigts accrochées à son front. Aux pensées qui m'obsèdent, il répond étrangement :

— Qui sait ! Peut-être, dans un avenir prochain, pourrons-nous reprendre cet entretien et tenter de diminuer un peu la distance qui nous sépare. Mais pas aujourd'hui ; non, non, pas maintenant, c'est trop tôt !... Ce que je tenais à vous dire ; c'est que vous êtes libre désormais de rester dans mes parages. Impuissant, hélas, à vous contraindre au départ, force m'est donc d'accepter votre séjour. Mais, en retour de mon abdication, promettez-moi une chose...

Il tremble. J'ai l'impression qu'il hésite à débrider un secret. Attentif, je me penche vers lui.

— Oui, promettez-moi, reprend-il plus bas et toujours de ce même timbre cassé qu'étrique sa gorge haletante, promettez-moi que vous vivrez à l'écart de ma vie, que vous ne chercherez pas à en savoir autre chose que ce que le hasard ou moi pourrions vous en apprendre. Promettez-moi surtout que, si quelqu'un vient à passer un

jour... bientôt... sur cette chaussée, vous fermerez les yeux... vous demeurerez indifférent, vous n'essayerez pas de l'approcher, de lui parler... C'est tout ce que je vous demande, tout ce que je puis vous dire pour l'instant. Et c'est bien peu, bien peu, n'est-ce pas !

Certes, c'est peu, c'est bien peu. Ma déception se traduit par un vague signe de tête. Il prend ce signe pour un consentement. De ce consentement il s'empare et craignant sans doute que je ne le reprenne.

— Monsieur Veyral, conclut-il, je vous rends votre liberté et cette arme dont vous n'aurez plus l'idée, j'espère, de faire mauvais usage. Allez en paix maintenant.

La scène a été si différente de celle que j'attendais ; ses rapides virages, sa terminaison brusque, imprévue m'ont précipité dans un tel état d'abasourdissement que je ne trouve pas la phrase adéquate à ma pensée oscillante. Sans mot dire, j'ai pris le revolver chargé, et, tel quel, je l'ai enfoui lentement dans ma poche. Torres y Segura suivait mes mouvements. Il a dû éprouver, lui aussi, quelque désillusion. J'ai cru du moins le surprendre à une certaine modification pénible de ses traits, puis à l'abattement de son corps sur le bras du fauteuil... Sans doute espérait-il mieux de moi. Il n'a pas avancé la main. Je ne lui ai pas tendu la mienne. Je suis sorti doucement.

En m'éloignant sur le bossis glissant, par trois fois, je me suis retourné. A mesure que

j'avançais, l'homme troublant et chargé de mystère se faisait derrière moi de plus en plus étrange, de plus en plus petit. Les ombres du rouf avaient l'air de l'ensevelir. La distance le rendait insignifiant, inoffensif, incertain. Quand j'ai traversé la chaussée, j'ai voulu plonger un dernier regard dans le sinistre logis. Mais, sans que je m'en fusse aperçu, la porte s'en était close, hermétique et sans bruit. Au zénith du ciel, tout à l'heure si limpide, la lumière à son tour venait de se refermer par degrés. Et j'ai vu, sur le sombre d'un nuage, passer, comme un présage, un grand cormoran noir.



Les nuages ! Ils sortent du suroît où blanchit la mer. Ils accourent, les nuages. Ils s'accumulent. Leurs masses fuligineuses se bousculent, se pénètrent, se dépassent. On dirait des hordes de troupeaux noirs transmigrant sans fin d'un horizon à l'autre, fouaillés par d'invisibles bergers de terreur qui les pourchassent et hurlent à leurs trousses. Le marais lui-même chante sa souffrance de tous les frémissements de ses herbes sèches, du balancement de ses roseaux tourmentés par le vent. La basse de l'Océan gronde en dessous comme une pédale d'orgue menaçante, soutenue. Elle sonne les effrois du large et le tocsin des engloutissements. Démence en mer ! Démence au ciel ! Démence partout ! En face de la monstrueuse puissance

des forces de la nature dont le déchaînement commence, ma pauvre misère humaine, l'inutilité de mon vouloir, l'inévitable douleur qui sera la conséquence du moindre de mes efforts surgissent encore une fois devant moi comme les seules vérités essentielles, absolues. J'ai conscience que ma philosophie est la bonne, l'unique, la vraie philosophie, que je ne suis qu'un élément impondérable au sein du plus mauvais des mondes et que tout idéal, toute passion, tout désir est une plaie que nous entretenons pour notre propre malheur. Vraiment, j'ai bien fait de venir m'ensevelir ici, ici où l'espace est si grand et l'humanité si restreinte.

Deux fantoches sont isolés avec moi au fond de ce marais, deux échantillons de la société venus de ses deux pôles extrêmes. L'un et l'autre cultivent l'erreur, chacun à sa manière, avec une naïveté déconcertante. Ils ne sont plus à la fleur de l'âge. L'expérience de la vie aurait dû les guérir. Et pourtant ils continuent de croire au bonheur, de désirer, de vouloir, de lutter, de tendre leurs yeux illuminés vers les chimères décevantes. Juliette, l'animal primitif, est revenue à neuf heures, ce matin. Elle a soigné sa coiffure, revêtu le plus beau de ses corsages, réquisitionné tous ses charmes. Mon dédain et mes avertissements ne l'ont pas rebutée, car, depuis son retour, et tout en vaquant aux soins de la cuisine et du ménage, elle a déclenché sur moi une nouvelle offensive de séduction. Elle est l'esclave de ses instincts gros-

siers et de son impulsivité irréfléchie. Tout compte fait, je n'éprouve à son égard qu'indulgence et pitoyable mépris. Quant à l'autre, l'être cultivé, supérieur, l'homme éprouvé auquel le raisonnement et la souffrance auraient dû tout apprendre, il n'a pas abandonné son idéal et ses rêves. Il va même jusqu'à caresser ce fantôme qui s'appelle l'espoir! — Quelqu'un, m'a-t-il dit, apparaîtra un jour prochain sur cette chaussée. Qu'attend-il donc de ce passant ?... Un regain de confiance, un coup d'épaule pour remettre en place son moral qui fléchit, un remède inespéré, cicatrisant de son mal horrible ou sauveur de ses méninges à la veille de leur écroulement ! Quelles stupides, quelles navrantes illusions !... Ah ! pessimisme ! pessimisme ! avec quelle sincérité fervente je glisse de plus en plus vers toi ! Mais pourquoi m'imposer ce fardeau de mélancolie dont le poids s'alourdit à mesure que je descends tes âpres routes ? Quand donc aurai-je anéanti en mon être les derniers ferments de réaction ? Quand atteindrai-je enfin le fond du gouffre, le lac aux eaux dormantes où tout ne sera que sérénité inerte, silence, ataraxie, absorption de mon moi dans le vide absolu, où, les sens pétrifiés et le tympan crevé, je n'apercevrai plus, en levant les yeux vers l'orifice lointain, qu'un cercle de firmament minuscule, distribuant une lumière égale et sans ardeur...

Véritablement ce vent est odieux ! La gamme de ses instruments monte, d'heure en heure,

vers l'aigu. Cerné par la rafale, le rouf a retrouvé son atmosphère de jadis, alors qu'il tanguait et roulait à l'arrière du trois-mâts par les jours de gros temps. La tempête finit par me toucher ; elle m'exhausse au-dessus des ravins lugubres au fond desquels rampaient mes mornes méditations. Malgré moi, je tends l'oreille aux plaintes multipliées qui se heurtent dans l'espace... C'est bizarre ! J'ai parfois l'impression qu'au milieu d'elles se faufile de temps en temps comme un vague sanglot humain. Pour ne pas l'entendre, je quitte le seuil et me replie vers Juliette qui, assise sur le banc, corsage débraillé sans doute à dessein, rapièce le bas de sa jupe retroussée. En rapiéçant elle fredonne, bouche close, une chanson dont, par pudeur sans doute, elle n'ose prononcer les paroles. Entre temps, elle me chauffe à la dérobée de longs regards glisseurs. Et je lutte contre l'assaillement de ces regards... Je lutte contre la brute sensuelle qui se réveille en moi... Je m'énerve. Je m'exaspère.

— Écoute, Juliette ; écoute dans le vent.

Mon interpellation brutale ne l'a pas fait sursauter. Nonchalante, elle s'est levée. Elle ondule du buste ; et puis, féline, elle s'étire et se glisse jusqu'à la porte au chambranle de laquelle je suis revenu m'appuyer. Un petit gloussement ironique vient mourir au bord de ses lèvres. Paresseusement, le coude alourdi sur mon épaule, elle dit :

— Écouter quoi ?... Eh bien, oui, ça souffle

dur. C'est un bon coup de suroît qui commence : pas autre chose. Après la brume d'avant-hier, c'était sûr... Ah ! monsieur n'aime pas cette musique-là ! C'est vrai qu'il n'y est pas habitué... Mais c'est rien jusqu'ici. Patience! Faudra voir ça cette nuit ! Ah ! cette nuit, qu'est-ce que nous allons prendre ! Heureusement qu'on sera bien à l'abri, tous les deux, pour se réchauffer l'cœur...

Dégageant brusquement ma main qu'elle a eu l'audace de saisir dans la sienne, j'ai pris son bras ; je le secoue.

— Vraiment, Juliette, tu n'entends que le vent ? Tu es bien certaine ?... Tu n'entends pas autre chose ?

L'extraordinaire anxiété des deux jours précédents recommence à serpenter à fleur de ma peau ; elle s'insinue sous mon épiderme et disperse des frissons glacés dans mon système nerveux. Juliette subit la contagion. D'une voix qu'elle s'efforce d'affermir, elle jette en ricanant :

— Allons, v'là qu'vous allez m'fiche la frousse à vot' tour !... Vous savez pourtant si j'suis pas brave quand arrive le noir. Et, avant une heure, il fera nuit... Voyons ; faut pas être comme c'la, vous qui êtes un homme et qui n'avez pas eu peur de lui. N'écoutez plus ; rentrez. J'vais mettre la soupe en train ; et, pendant qu'l'eau chauffera, on causera un brin ensemble, tout doucement... Depuis c'matin, vous lisez ou vous songez creux. Pas moyen d'vous

tirer deux mots. C'est y donc au voisin d'en face que vous songez toujours ?

Si j'y pense au voisin d'en face ! Je ne pense qu'à lui. Son souvenir, que je traînais tout à l'heure dans le sillage de mon dédain, a rompu ses amarres. Il a changé d'aspect et d'allure. Il s'est transporté dans l'espace et soudain, grandi, magnifié, devant moi, il a repris sa forme terrifiante et son visage de mystère et d'horreur...

Encore une hallucination ! Non, ce n'est pas une hallucination cette fois. Je ne me trompais pas. C'est bien une plainte humaine, sa plainte stridente qui vient à moi dans les sifflets du coup de vent !... Mon cœur bat à éclater. J'ai franchi le seuil ; j'ai fait deux pas sur le terre-plein... Fiévreusement, je regarde le rouf de don Pablo dont la porte, là-bas, vient de s'ouvrir subitement.

— Rentrez donc, rugit Juliette, vous êtes fou de rester dehors. L' vent va vous flanquer par terre.

La giration de la rafale m'empoigne en effet, me projette en avant. Elle éteint la voix de la fille et, dans son remous circulaire, me ramène de quatre cents mètres en face le cri, le cri atroce et cet appel désespéré qui me saisit :

— A moi ! A moi !

Sans plus réfléchir, tête nue, cheveux au vent, j'ai foncé dans la bourrasque. Je cours ; je cours à perdre haleine. La terre sèche du marais, soulevée en spirales cycloniques, me crible le visage de sa mitraille cuisante. Suffoqué, je m'arrête...

Et puis, dos voûté, dents serrées, je repars... J'ai escaladé le revers de la grande chaussée, je l'ai traversée. Encore un élan, le dernier !... Il est temps ! Je suis à bout de souffle. Je m'engouffre dans l'orifice du rouf et m'écroule haletant, au bord de la table, à toucher le lit où abîmé, les deux bras battant l'air, don Pablo Torres, horrible à voir, hurle comme un damné !...

II

L'ÉMOI

Ah ! Mortaine, mon pauvre ami, si tu savais ce qui s'est passé dans ma vie depuis huit jours !... Ce n'est pas un voyage à rebours que je viens de faire ; car, ce voyage, m'eut-il ramené jusqu'aux époques lointaines de ma jeunesse indulgente, ne m'aurait guère replacé en face d'états d'âme bien nouveaux et bien sensationnels... Non, non ; le trajet récemment accompli est plus extraordinaire. C'est une étape violente que je viens de franchir. Une puissance occulte qu'il te plaira certainement de qualifier surnaturelle m'a transporté par bonds insensibles sur une plate-forme nouvelle où je n'ose encore me mouvoir tant j'éprouve le sentiment du vertige et de l'équilibre instable.

J'écris ces lignes du rouf de l'Espagnol étrange, accoudé à sa table-bureau, sous l'image du Crucifié dont le corps d'ivoire s'élance comme une flamme blanche. J'écris dans la pénombre

blafarde du jour qui agonise tandis que don Pablo, étendu sur le lit de la soupente, repose encore une fois sous l'action de la bienfaisante morphine. J'écris et en même temps je veille. Il me suffit en effet d'élever mes regards pour embrasser, par le hublot ouvert, tout l'horizon du nord. Tu sauras tout à l'heure pourquoi je veille ainsi et ce que j'attends avec un cœur anxieux comme tous les cœurs qui guettent, un cœur que j'ai peine à reconnaître et dont je voudrais presque renier les battements. Mais, auparavant, je t'invite à réemboîter le pas des heures de mon existence, à les reprendre à ce soir du 16 octobre, à cette minute précise où commença pour moi le temps des surprises et des révélations.

... L'effroyable poussée du coup de vent m'avait culbuté dans le rouf. L'homme, devant moi, hurlait de douleur. Ses deux bras amaigris tournoyaient comme les ailes d'un moulin démantelé. Les orbites rouges, les prunelles injectées de sang me tenaient sous l'horreur de leur martyre. Encore hébété, c'est à peine si je pouvais souder les uns aux autres les mots qu'en un désordre inexprimable ses lèvres balbutiaient : — « C'est infernal !... Jamais je n'ai souffert ainsi... Ayez pitié !... Soulagez-moi !... Je ne vois plus !... Vite !... là... de grâce ! »

Là ! oui, là, sur la table vers laquelle s'égaraient les battements affolés de sa main impuissante, j'aperçus tout de suite la petite Pravaz et l'ampoule déjà sortie de la boîte. Don Pablo s'é-

tait retourné sur le lit et me tendait son flanc. Ce ne fut pas long. En un tour de main, la seringue fut remplie et j'injectai dextrement le poison libérateur. Pour la première fois depuis longtemps, cédant à un élan de commisération spontanée, je venais de soulager un de mes semblables. Les neuf dixièmes des consciences humaines eussent enregistré ce geste à leur actif comme une bonne action et elles en eussent tout aussitôt extrait des motifs de satisfaction intérieure. Mais il est entendu, Mortaine, que je suis un cerveau anormal. Mon acte ne laissa couler en moi qu'un peu de trouble et de perplexité, un trouble sans joie, sans un atome de ce bien-être pacifiant qui est le partage des âmes d'élection. J'en fus même à me demander alors : — « Ai-je bien fait vraiment de délivrer cet homme de sa souffrance ? S'il était aux frontières de son agonie, ne valait-il pas mieux l'abandonner à son sort et l'aider même, par un moyen violent, à quitter ce déplorable monde ?... »

Tandis que je discutais avec moi-même, l'apaisement se faisait peu à peu dans le corps convulsé. Les geignements du malheureux s'espacèrent bientôt, s'affaiblirent. Les voix géantes de la tempête et de la mer seules régnèrent... Et la nuit tomba, une nuit extraordinaire, où, inconscient de la marche du temps, sans souci de Juliette qui certainement devait me guetter dans l'angoisse, cloué sur ma chaise par une force supérieure à ma vie et à ses inquiétudes, je flottai dans le vague, attendant que le sinistre mor-

phiné s'éveillât. La lampe que j'avais allumée répandait sur le bureau un cercle pâle de lumière. Un petit livre, imprimé en gros caractères, était ouvert au centre de ce rayonnement. Je l'attirai à moi. En marge de la page figurait le titre du chapitre : — « Qu'il faut souffrir avec constance la misère de cette vie à l'exemple de Jésus-Christ. » Je lus et je relus la phrase dont les mots s'étouffaient dans mon cerveau comme des bruits assourdis entre des murs sans écho ; puis, mélancoliquement, je fouillai le coin d'ombre où blanchissait le visage ivoirin du dormeur. Il me sembla, je ne sais pourquoi, qu'une lueur surnaturelle émanait de la page de « l'Imitation », venait s'imprégner sur les traits détendus et les baignait d'une auguste suavité.

Pendant combien d'heures reposa-t-il ainsi ?... Je ne me souviens plus. Je me rappelle simplement la chute insensible des ténèbres, leur épaississement, leur coagulation. Parfois le vent forçait et, sous ses coups de bélier, le rouf se plaignait de toute la détresse de ses cloisons fatiguées. Alors, je frémissais malgré moi. Je n'avais ni soif, ni faim, ni sommeil. J'attendais je ne sais quoi d'imminent, de fatal qui allait se produire, qui ne pouvait pas ne pas se produire !... Toi qui as beaucoup vécu, Mortaine, d'une vie multiple et émouvante, n'as-tu pas surpris parfois dans le subconscient de toi-même de ces sortes de sons de cloches avertisseurs d'inéluctables événements ? Cette cloche intérieure vibrait en moi sourdement. Mais j'étais à cent

lieues de penser que, semblable à celles qu'on balance au bout des jetées, par les nuits de brume, elle m'attirait vers la rade des métamorphoses et des profonds émois.

Enfin le réveil vint. Je pressentis, plutôt que je ne vis, le vacillement des cils et l'ascension des paupières. Mais je perçus nettement l'arrêt du souffle, cette suspension momentanée de l'être entre le néant qui s'évade et la vie qui renaît. Tassé dans l'ombre et l'immobilité, je ne bougeais pas. Je voulais avant tout lui laisser l'initiative des premiers mouvements et la liberté des premiers mots. Ces premiers mots, de par leur émission plus nette, me donnèrent tout d'abord le sentiment d'un état général amélioré, d'un réel soulagement physique. Trébuchants toutefois sur le débit saccadé, ils me semblèrent très vite galoper à la poursuite d'un rêve morbide, d'une idée fixe à forme de délire. Écoute bien, Mortaine, écoute ce qu'il disait en cet instant où il ne se doutait certes pas de ma présence :

— Quelle heure est-il ?... Est-ce le jour ?... Est-ce la nuit ?... Je ne sais plus... non, je ne sais plus rien... plus rien. J'ai dû dormir, oui, dormir longtemps. Comment ai-je pu m'endormir si bien alors que je souffrais tant !... Maintenant je souffre moins... Mais, la lumière ! Reverrai-je jamais la lumière ?... Quand l'aube va venir, apercevrai-je encore le marais et la mer ?... Tout cela était si confus, si brouillé hier soir ! Oh ! mon Dieu, pourvu que ce ne

soit pas encore la cécité complète ! Pourvu que je puisse voir longtemps, distinguer simplement la chaussée, cette route par laquelle elle va venir... Quand je songe qu'elle pourrait passer par là, et que, plongé dans l'horrible nuit, je n'en saurais rien !... Ne plus la revoir, la perdre cette fois à tout jamais !... Seigneur, torturez-moi dans ma chair pantelante, torturez-moi plus encore, cent fois plus encore, mais ne m'imposez pas ce sacrifice !...

Que voulait-il dire ? Quelle est celle à qui s'adressaient ces appels suppliants lancés d'une voix fervente, dans toute l'exaltation de son corps redressé, de ses bras tendus, de ses mains jointes ? Don Pablo Torres délirait-il en pleine fièvre ou bien divaguait-il, cahoté sur les chemins de la démence ? Je brûlais d'un violent désir de savoir. La rafale qui tourbillonnait alors sur le rouf n'était rien en comparaison de celle qui secouait les perplexités de mon esprit. Pour être fixé je n'avais qu'à surgir de l'ombre, qu'à saisir le pouls ; mais j'hésitais à me relever brusquement, redoutant pour le souffrant le choc brutal et imprévu.

A ce moment, ma main posée sur la table heurta par mégarde un verre dont le cristal tinta. Dans une accalmie du vent ce bruit prit des proportions anormales. L'homme délirant eut un bref sursaut.

— Qui est là ? gémit-il.

Je ne répondis pas aussitôt. Dans le temps très bref de mon hésitation, la notion du passé, les

souvenirs de la veille durent se réveiller en lui. Je le vis chavirer le torse dans ma direction. Il reprit :

— Est-ce vous, monsieur Veyral ?

— Oui, c'est moi, fis-je en m'avançant vers le lit.

Un recul de tout son corps, un tremblement nerveux de tous ses membres... Il voulut parler, mais de sa bouche contractée ne sortit qu'un faible râle. Je compris qu'une sorte de terreur le paralysait.

— Rassurez-vous, murmurai-je à son oreille, je ne vous veux aucun mal. Bien au contraire. Souvenez-vous que vous m'avez appelé hier soir, que c'est à moi que vous devez le soulagement et vos heures de sommeil.

Il avait relevé vers moi son visage hagard. A la fixité vitreuse de ses yeux, j'eus l'impression qu'il me distinguait à grand peine. Instinctivement j'avais pris le poignet. Le rythme des pulsations était à peu près normal. L'état fébrile était nul. C'était donc le cerveau seul qui était en cause et titubait ?

— Alors, c'est vous ! C'est bien vous ! reprit-il d'une voix d'égarement. Vous étiez donc là ? Vous avez entendu tout ce que j'ai dit à mon réveil ?

— J'ai tout entendu.

Cette certitude parut l'accabler. Un soupir vint mourir au bord de ses lèvres. Sa tête, par trois fois, s'agita, puis, dolente, elle retomba sur sa poitrine. La prostration dura cinq minutes. Je

pris garde de ne pas la troubler. J'espérais toujours un retour de lucidité complète. Ce retour, fut-il passager, m'eut permis de m'aventurer dans les régions opaques de cette vie en déroute, cette pauvre vie que je croyais au bord de l'écroulement final... Enfin, il eut un léger mouvement des mains. Je crus discerner comme un signe d'appel. Je me penchai vers lui.

— Prenez la lampe, fit-il. Approchez-la de moi... Faites ce que je vous dis, vous entendez, n'est-ce pas, tout ce que je vous dis, scrupuleusement. L'instant est terrible. Songez que je touche à la minute la plus angoissante peut-être de mon existence.

Je me dirigeai vers la table. Mes mains étaient sans assurance. Je finis par saisir la lampe. Lentement, très lentement, je l'approchai du visage de hideur. C'est à peine si don Pablo accusa le rayonnement de la lumière.

— Plus près de mes yeux, soupira-t-il... Là... encore plus près... Mais elle est presque éteinte, cette lampe ? Je ne vois qu'une lueur faible, très faible... Rapprochez-la encore.

La flamme haute touchait presque les prunelles rougeoyantes. Il répétait d'une voix qui se chargeait de détresse :

— Toujours la lueur, la même lueur, un peu plus vive peut-être, mais si lointaine quand même !... Alors, ce serait donc fini, à tout jamais fini ?...

Un hoquet de douleur gargouilla au fond de sa gorge. Il se renversa sur le lit. Pendant long-

temps, longtemps, de petites plaintes intermittentes, des plaintes sans larmes s'égouttèrent dans le silence... Le vent racontait ses chagrins à la nuit. On entendait au loin les coups de la mer. Petit à petit, les plaintes se raréfièrent, et, alors que je croyais voir cet homme s'abîmer dans un sommeil voisin de la mort, je fus soudain le témoin de sa déconcertante résurrection.

Don Pablo s'était raccroché à mon bras. Ranimé, redressé sur son séant, les yeux fixes et cloués dans le vide, il commença gravement, d'une voix méconnaissable, l'émouvante confession que voici, Mortaine, vivante en ma mémoire et presque mot pour mot :

— Vous ne savez peut être pas, monsieur Veyral, ce que c'est qu'un désespoir sans borne ? Eh bien, moi, je le sais depuis quelques heures. Ce désespoir-là apparaît sans doute pauvrement sur mon triste visage dont le masque d'horreur est pour toujours rebelle à toute expression et à tout reflet d'âme. Mais je vous assure qu'il submerge mon cœur profond... Il me remonte à la gorge ; il m'étreint ; il m'affole ! Et c'est plus fort que moi, voyez-vous : il faut que je parle, que je crie ma misère, mon angoisse, mon secret, oui, ce secret le plus cher de ma vie, celui que je voulais garder pour moi seul jalousement. Il le faut, à tout prix ! Qui m'eut dit, avant-hier encore, que ce serait à vous que je confierais tout cela, à vous, l'inconnu que je prétendais supprimer de mon voisinage, à vous qui, de par votre mentalité, êtes bien le dernier qui puis-

siez me comprendre... Car, avouez-le, il n'est pas deux êtres au monde plus lointains et plus dissemblables que nous. Mais notre destin est ainsi fait qu'à certaines heures terribles nous n'avons pas la liberté de choisir. Quand on est sur le point de sombrer, quand on a peur, on appelle, n'est-ce pas ? on appelle n'importe qui, serait-ce même le plus étranger, le plus indifférent. Et... j'ai peur en ce moment, j'ai peur comme un enfant éperdu ! Pourtant je fus toujours un fort, un vaillant, je vous le jure. Jamais je n'ai tremblé devant quiconque et encore moins redouté quoi que ce soit... J'ai parcouru comme vous bien des pays. Cent fois j'ai frôlé la mort, toutes les morts : celle qui ouvre sa gueule verte au creux des houles de naufrage, celle qui guette les affamés dans les brousses et les sables et la non moins redoutable qui s'embusque sournoisement aux carrefours sombres des cités. Et je n'ai pas bronché ! Comme vous, j'ai risqué la mort des maladies infectieuses et des fièvres sous le plomb du ciel équatorial, la mort du revolver et celle du couteau et l'autre enfin et surtout... Ah ! l'avez-vous senti passer celle-là, l'extraordinaire, la glorieuse, celle que j'ai vue tomber, ruisseler dans nos tranchées de guerre, par le canon, les mitrailleuses, par les obus à gaz et les tubes à liquides enflammés ?... Cette dernière-là m'a touché de bien près, là-haut, dans les boues de l'Yser, un certain crépuscule de l'hiver 1915. Voyez : c'est elle qui m'a fauché la figure ! Elle a failli m'avoir ; mais, grâce à Dieu, elle ne m'a

pas eu !... Allons, voici que vous me connaissez déjà un peu mieux. Sachez donc qu'avant de redevenir don Pablo Torres y Segura, sans plus, ce que j'étais avant la guerre et comptais demeurer à vos yeux, j'ai été le capitaine Pablo Torres, du premier régiment de la Légion Étrangère et cela pour servir la France, votre pays que j'aime, votre pays à vous, monsieur Veyral... Ah ! tout cela vous trouble un peu ; je le sens bien, allez ! Certes, nous sommes loin du bagnard évadé, du fou dangereux, de l'homme maudit. Nous sommes loin de tout cela ! Qu'en dites-vous ?... Comment ! Comment ! Vous venez de presser ma main dans l'ombre !... Voilà qui est de bon augure et me donne confiance ... Non, non, chut ! Pas un mot pour l'instant ; ne m'interrompez pas. Laissez-moi parler, parler tant que j'aurai de force et de souffle... Ainsi la mort ne m'a pas eu... Mais voici que, furieuse sans doute de sa défaite, elle revient à la charge et sournoisement a l'air de vouloir se venger. Et quelle vengeance ! Imaginez ce qui m'attend : l'ensevelissement vivant dans la douleur et les angoisses, la plongée dans la nuit, la pire de toutes les nuits, la nuit des aveugles ! Et cela, juste au moment précis où ce que j'appelle de tous mes vœux va venir, où j'aurais plus que jamais besoin de toute ma vie ardente, de tout mon enthousiasme, de mes yeux surtout, oui, de mes yeux...

Il s'était comme agrippé aux derniers mots qu'il répétait, répétait encore à la manière des

petits et des craintifs qui hésitent au bord de l'aveu indispensable. Son exorde prolongé, grave et douloureux au début, de plus en plus exalté par la suite, m'avait peu à peu et violemment saisi. La lumière commençait à jaillir ; mais j'avais hâte qu'elle fût totale, qu'elle éclairât tout ce qui subsistait encore de mystérieux en suspens. Allait-il s'arrêter ?... Ses lèvres remuaient ; il semblait avoir perdu l'énergie d'articuler.

— Parlez ; parlez ; fis-je ardemment.

Et, ce disant, je broyais ses mains dans les miennes.

— Oui, de mes yeux, déclencha-t-il enfin, pour voir apparaître sur la chaussée mon rêve vivant, magnifique, le bonheur que je guette ici depuis des mois, l'unique souhait de ma vie depuis sept ans, la femme adorée, la douce consolatrice, l'épouse par ma faute perdue !...

Cette fois, je crus vraiment qu'il s'écroulait dans la démence complète. Que le vœu de cet homme s'adressât à une réelle ou à une chimérique apparition, il n'en tenait pas moins de la folie. Sans doute l'exaspération de la souffrance physique avait-elle touché le cerveau, déjà débilité de longue date à la suite d'une ancienne déception d'amour...

— Vous voilà quelque peu confondu, reprit-il soudain sans me laisser le temps de réfléchir plus longuement. Vous ne comprenez pas. Vous vous dites sans doute : « Pablo Torres déraisonne définitivement. Quelle femme aurait jamais l'idée, le courage de se hasarder jusqu'en la désolation

de ces marais perdus ? Que viendrait-elle y faire ? » Il en est une cependant. Je ne puis certes affirmer qu'elle sera là demain ; mais retenez bien ce que je vous dis : je suis sûr, une étrange prémonition m'en avertit, je suis sûr qu'elle apparaîtra d'ici peu, qu'elle franchira en tout cas le seuil de la « Silencieuse » avant que s'en aille le dernier jour de l'automne. Et si mes pauvres yeux sont morts à la lumière, si je ne puis la surprendre et lui lancer mon suppliant appel à la minute où elle passera sur la chaussée à hauteur de ce rouf, tout sera fini pour moi. Comme elle ignore ce que je suis devenu depuis des années, elle repartira ; et nous n'aurons rien su l'un de l'autre alors que la destinée nous aura rapprochés si près ; et jamais plus je n'aurai le bonheur de la rejoindre ici-bas !... Comprenez-vous maintenant l'angoisse qui me torture et pourquoi, depuis cette crise terrible d'hier soir, la plus cruelle que j'aie subie jusqu'ici, je suis là mourant d'effroi en face du spectre de ma prochaine cécité ? Devinez-vous enfin pourquoi je vous ai appelé et ce que je vais vous demander ?... Mais vous saisirez mieux les choses d'ici peu quand je vous aurai raconté ma malheureuse histoire. Il importe que vous sachiez tout. Maintenant que je vous ai entr'ouvert mon âme, je veux tenter de gagner la vôtre, ou, tout au moins, l'amener à ce point de compassion d'où elle rebondira d'elle-même jusqu'au consentement que je prétends en obtenir avant le lever du jour... Levez-vous, monsieur Veyral. Approchez la lampe de

la cloison de gauche ; et, sur cette cloison, à mi-hauteur suspendu, regardez ce paysage de sévérité et de grandeur, ces monts ardents, ces pentes chauves où se culbutent des rocs infernaux. Au point culminant de l'éperon granitique, vous voyez ce castillo mauresque tout sonore de couleur, balafré et sabré par des armes diverses, torréfié par les soleils de sept fois cent années ? C'est le « Demonio de la Serena » qu'un lieutenant d'Ibn-Alhamar fit construire au XIII[e] siècle pour y abriter sa fortune heureuse et ses impures félicités. Le Démon ! Qu'en dites-vous ? N'était-il pas bien nommé, ce repaire si farouche et si violent d'aspect ? Regardez-le attentivement. Sur la façade, à gauche de la tour découronnée, il est une toute petite fenêtre sévèrement grillée ; c'est celle de la chambre où je suis né. C'est là que, sur un étroit lit, vagit ma mère, un soir pareil de septembre, parce que ma vie, ce soir-là, forçait la sienne et réclamait son libre essor. En face de ce paysage de sierras qu'écrasait un implacable silence, j'ai vécu toute ma prime enfance, enfance austère, recluse et sans sourire dont mon cœur a gardé la rude, l'ineffaçable empreinte. De mon père qui vivait loin de nous, il n'était presque jamais question. Et quand, par hasard, son nom était prononcé, ma mère se détournait pour me cacher ses larmes. Je ne me doutais pas alors de ce que pouvait être la vie des hommes. J'étais un enfant qui regardait l'espace à travers des barreaux et des grilles et priait Dieu, le soir, en comptant les

étoiles... Je me souviens qu'un jour — je venais alors d'atteindre ma dixième année — ma mère me prit à part et douloureusement m'étreignit sur son cœur. Il est ainsi de ces étreintes profondes qui nous donnent l'impression de s'incruster sur nos poitrines et que, pour rien au monde, nous ne saurions oublier. Ce jour-là, je compris que le prestige d'un beau nom peut abriter parfois bien des détresses cachées. Deux chevaux furent sellés et mes valises furent closes. L'heure cruelle sonna. Au crépuscule défaillant, je franchis la vieille porte almohade, serré dans les bras maternels. Mon cœur se brisa en sanglots... Le surlendemain j'avais atteint Madrid. Enfermé dans un collège, non loin de notre basilique de Nuestra Señora de Atocha, je sentis que mon existence venait de changer d'allure. Le Demonio farouche s'estompa comme une vision au profond de la distance. Ma mère y mourut peu après... Je ne devais y rentrer que plus tard, très tard dans ma vie, à l'époque où cette vie atteignit les plus ardents parages de son exaltation. C'est à cette époque-là que je veux tout de suite aboutir ; car, elle seule, voyez-vous, importe à cette heure entre nous.

Don Pablo s'était tu un instant. Toujours debout, devant cette cloison où rutilait le vieux castillo maure, je ne songeais plus au présent, aux foulées puissantes de l'équinoxe, à Juliette qui, lasse sans doute de guetter mon retour, avait dû s'endormir sur ma couchette, bercée par les rumeurs de la nuit. Le verbe sonore de l'Espagnol

demi-ressuscité m'avait happé, m'avait conquis. J'attendais curieusement cet apogée de sa vie vers lequel il s'apprêtait à m'exhausser. Une rafale venait de s'épuiser. Dans le temps très court de l'accalmie qui aussitôt suivit, la voix resurgit du fond des ombres.

— Ma jeunesse ! Ah ! ma pauvre jeunesse ! Où est-elle ?... Que sont devenus tous les vains mirages, les incendies de la chair, les folies, les rêves, tout ce feu d'artifice qui éblouit l'homme au premier éveil de sa virilité et qui, sitôt éteint, l'abandonne dans une ombre sinistre et désolante ! J'ai vécu, monsieur Veyral ; j'ai vécu quinze années de vie brûlante ; je les ai consumées une à une dans les désillusions, dans les transports impurs, dans l'enthousiasme et la détresse. J'ai servi un idéal qui n'était que leurre et trahison, et j'ai aimé d'un amour qui n'était qu'abjection. Une femme de sang illustre a expié, dix années durant, nos communs dévergondages dans un cloître des montagnes d'Aragon et je sais une fille de bas étage qui ricane peut-être en ce moment au souvenir de mon nom... Encarnacion Faldes ! Sa gloire actuelle ne peut vous être inconnue ; mais vous ne saurez jamais à quel point je la maudis. C'est moi qui l'ai sortie un jour des bouges de Cordoue où elle dansait, drapée dans ses châles en loques ; c'est moi qui ai glorifié ses gestes et célébré ses impudeurs.... Tout cela que je confesse encore humblement et dont je demande pardon à Dieu n'a guère plus de valeur pour moi, à l'heure pré-

sente, qu'un tas de cendres grises sur l'emplacement d'un vieux brasier éteint. Peut-être serais-je aujourd'hui l'homme que vous êtes, l'être au cœur vidé, le désabusé fini, si je n'avais rencontré sur ma route, à l'instant du chancellement désespéré, la grande lumière unique, la lumière purifiante du véritable amour !... Approchez-vous le plus près possible de moi, que je n'aie pas le souci de dépenser inutilement des forces que je sens bien fragiles... Asseyez-vous à mes côtés... Et maintenant faites abstraction de tout ce milieu lamentable ; oubliez ce pays où nous sommes, ce rouf de misère, ces bourrasques qui passent. Transportez-vous, à ma suite, bien loin d'ici, sous ce firmament radieux où le Pellegrino dresse au-dessus de la rade sicilienne sa splendeur d'apothéose. Vous connaissez l'incomparable site ?

— Qui donc ne le connaît pas !

— Évoquez-le alors tel que l'illustre devant vous, sur la paroi du rouf, cette aquarelle que je dois au pinceau fameux d'Andrea Camerolli, le peintre de Syracuse. Veuillez bien noter l'heure, l'année, la saison, et enregistrez le point de ma vie comme un marin le ferait d'une position en mer. J'ai trente-cinq ans. Nous sommes en 1912. Il est midi, un midi de juin. Palerme repose sous la glorification du zénith éclatant. Fardée de mauve et de vermeil rose, la mer pâmée ondule sans bruit le long de la marina déserte. Fermez les yeux maintenant et cédez à la douceur du réveil des parfums, à la résurrection des souvenirs. Respirez cet air comme je le respirais en cet ins-

tant, si lointain déjà et pourtant toujours si présent, où, las d'une existence aventureuse et touchant le fond de la détresse morale, je somnolais sur la terrasse ouverte du « Trinacria ». Ne sentez-vous pas la fleur de géranium et, de temps en temps, l'arome des citronniers que la brise, par bouffées, ramène des jardins de la Conque d'Or. Si blasé que vous soyez, monsieur le pessimiste, avouez que c'est vraiment un jour divin, un jour unique, une heure à ce point privilégiée qu'elle ne peut apporter avec elle qu'un tout-puissant émoi.

J'avais fermé les yeux et je commençais à vivre dans les vagues de parfum, et l'incandescence du ciel d'or puissamment évoqués. La voix de Pablo chantait comme une musique :

— L'émoi ! continuait-il, la main large ouverte et pressant sa poitrine ; l'émoi, le voici soudain, imprévu, miraculeux, diffusé par un être dont le visage de suavité rayonne. Cette femme qui vient de gravir les degrés de la terrasse répand le trouble en son sillage comme le bouquet derrière lui laisse traîner le parfum. Aux petites tables, où, parmi les cristaux et les fleurs, déjeunent des fortunés de la vie, on se retourne, on chuchote, on la regarde. Elle semble indifférente à ces hommages flatteurs. Voyez-la qui s'avance. Grande et svelte, elle se meut d'un pas glissant, le regard vaguement horizontal et perdu sous les longs cils qui se rejoignent à cause de l'irradiante clarté solaire. L'ombrelle jaune qu'elle porte très haut, très

droit, impérialement, adoucit la lumière sur ses traits et blondit les ondulations de sa chevelure d'un ton chaud de châtaigne mûre. Mes yeux fixés sur elle par une irrésistible et magnétique attraction se sont hypnotisés sur la progression de sa marche. Et, quand j'ai surpris cette marche qui obliquait soudain vers la zone d'ombre où je me tenais, j'ai senti brutalement en moi cette étrange secousse indéfinissable que nous éprouvons tous chaque fois que notre destinée fait un coude brusque et qu'une invisible sirène nous chante le prélude des temps extraordinaires. Une table est libre en face de la mienne. Elle l'a visée de loin. Elle s'en approche. Elle s'y assied. Dans le geste rapide qu'elle vient de faire pour fermer son ombrelle, celle-ci lui a échappé des mains. Je me penche. Je la relève. Je la lui tends... Nos yeux viennent de se rencontrer : première rencontre brève : trois secondes, cinq secondes peut-être. Mais, pendant ces secondes d'intensité, j'ai senti toute ma vie qui s'exhaussait violemment. L'illumination d'un regard unique l'a saisie, transportée d'un seul bond au-dessus de son passé mesquin. Le choc sublime, si rare dans l'existence des hommes, le choc s'est produit. Je ne regarde plus le ciel béni, le Pellegrino mauve et l'écarlate des voiles sur la mer enchanteresse. Je contemple l'inconnue dont les moindres mouvements sont faits de perfection sereine et de magnifique harmonie. Que me servirait pour l'instant de savoir qui elle est, où elle va, d'où elle

vient et par quel hasard sa destinée vient de croiser la mienne. Qu'importe tout cela ! Je n'ai plus conscience que d'une chose; c'est qu'il se produira en moi comme un effondrement quand elle quittera d'ici peu la place qu'elle occupe. Je recherche les prunelles admirables, pour y surprendre, si fugitives qu'elles soient, quelques lueurs de pensée et de vie intérieure ; mais j'ai l'impression qu'à la rencontre des miennes ces prunelles-là se recouvrent d'une buée, qu'elles s'assombrissent et veulent à tout prix s'évader. Le déjeuner se poursuit. Le déjeuner s'achève. Les petites tables successivement se vident. La femme est toujours là. Elle a terminé son repas. Elle devrait s'en aller, et pourtant elle ne s'en va pas. On jurerait qu'elle n'a pas la force maintenant de s'arracher à mon regard obstinément rivé à elle. Désormais je sens que je suis le plus fort. Je la domine ; je la tiens ; je la garde. Et le charme opère de plus en plus profond, indéfinissable, irrésistible... Sans doute se rend-elle compte du degré d'intensité où nous sommes parvenus sans avoir échangé un seul mot. Un redressement nerveux de son buste, un long soupir. Et la voici qui se lève ! Mécaniquement, à mon tour, je suis sur pied ; mais, de sa main projetée vers moi, elle m'arrête, et, d'une voix émouvante : — « Non, je vous en prie. Pas un mot. C'est fini. Oubliez ce qui vient de se passer. Ne cherchez plus à me revoir, plus jamais. » — Et l'expression de sa volonté s'impose avec tant de netteté et de définitif que je reste là, sidéré,

impuissant à trouver la moindre phrase, à esquisser le plus faible geste pour l'arrêter... Elle s'éloigne du même pas lent, comme elle est venue, sans se retourner ; et je la suis des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu. Elle peut partir maintenant, partir au bout du monde. Jamais je n'oublierai, jamais elle n'oubliera. Les minutes que nous venons de vivre sont comme des cimes que l'on gravit côte à côte dans le silence et le vertige et dont on atteint le faîte au comble d'une commune ivresse... A sept années de distance, j'en suis encore tout frissonnant, bouleversé !... Ah ! monsieur Veyral, si vous aviez connu ces minutes-là, vous n'en seriez peut-être pas aujourd'hui où vous en êtes !

Il est certain, Mortaine, que je n'ai pas vécu l'heure de Palerme. Il m'est donc difficile de dire quelle influence son coup de barre aurait eu alors sur mon existence en perdition ; mais ce que je puis t'affirmer, c'est qu'en écoutant cette voix ardente qui montait les gradins de l'enthousiasme, en voyant, dans cette nuit d'automne et d'épouvante, ce pauvre visage ulcéré qui, d'instant en instant, se transfigurait, j'ai éprouvé vaguement le fugitif regret des grands émois inéprouvés.

Épuisé par l'effort, don Pablo Torres avait laissé choir son front dans ses mains.

— Vous souffrez ? dis-je doucement.

— Ne me parlez pas de souffrir, s'exclama-t-il, le visage brusquement redressé. Dans quelques heures l'aube poindra et j'aurai peut-être l'hor-

reur de constater que j'ai passé pour toujours le seuil des nuits éternelles. Nous n'appartiendrons plus au même monde, vous et moi. Alors, il sera temps de prononcer le mot de souffrance. Faites-moi la grâce de m'accompagner à travers ces jours, ces mois, ces années qui suivirent l'étonnante rencontre... Quand l'inconnue eut quitté la terrasse, je demeurai quelque temps replié sur moi-même, le cœur anxieux, m'auscultant, me recherchant pour ainsi dire dans l'état violent et nouveau que venait de déterminer en moi cette secousse imprévue. — Devais-je me lancer à sa poursuite, tenter de savoir son nom, essayer l'impossible pour la rejoindre ? Ou bien, ne valait-il pas mieux souscrire à son désir, l'abandonner à son destin, l'oublier ?... Je perdis en tergiversations quelques heures précieuses, et j'atteignis dans l'indétermination la chute du crépuscule. Une nuit admirable succéda au coucher du soleil. Sa tiédeur, ses aromes exaltés, tous les alanguissements complices tournèrent autour de mon être rejeté en plein trouble et le portèrent de nouveau vers une folle effervescence qui, dès lors, ne devait plus s'apaiser. Toutes mes facultés de raisonnement fléchirent. En proie à une surexcitation qui dominait mon libre arbitre, je parcourus la ville sicilienne, ses rues, ses jardins somnolents, ses lieux de fête, ses lieux de rêve ; je fouillai du regard les halls lumineux et les salons des grands palaces. La femme n'était nulle part. Le lendemain je montai à Monreale. L'espoir qu'elle y viendrait peut-

être suractivait ma vie. Pendant trois heures, j'attendis en vain son apparition dans la paix du cloître bénédictin... Deux jours après, je fis la route de Segeste. Alors que je gravissais péniblement le sentier sinueux, une silhouette de femme passa sur la façade du temple. Cette silhouette me rappela la sienne. Mais j'étais encore à une trop grande distance pour en avoir la certitude. Quand je parvins à la grande ruine, les pierres, les colonnes dormaient dans le silence embrasé. Les ravins environnants étaient déserts. Celle que j'avais cru reconnaître n'était plus là. Encore une fois, mon espoir venait d'être déçu... La nuit qui suivit fut ma première nuit d'insomnie. J'en ai certes passé bien d'autres depuis lors, bien d'autres plus terribles sans doute ; et celle que je traverse en ce moment la surpasse en émotions et en tortures ; mais il en est peu qui aient marqué mon souvenir d'une empreinte plus vivace. Nuit brûlante bercée par les soupirs réguliers de la mer ; nuit d'étouffement pendant laquelle je me recueillis en face de ma déception avec le sentiment que cette déception, au fur et à mesure que j'en sondais les abîmes, me révélait les premiers indices du grand mal inconnu, immense, inguérissable !... Ah ! les rencontres, les passions, les aventures ! Vous en avez vécu comme moi, monsieur ; et combien ! et combien ! Et toutes, à leur première heure, vous donnaient, n'est-ce pas, l'impression de l'inéprouvé, du merveilleux ? Et toutes finissaient rapidement dans le déjà vu, dans le banal, dans

le néant ou l'éphémère ?... Pas une d'elles ne vous a fait souffrir comme j'ai souffert en cette nuit de juin pour une femme inconnue que je croyais avoir à tout jamais perdue. Et si vos aventures vous ont procuré parfois des bonheurs remarquables, aucune, j'en suis sûr, ne vous a donné cette allégresse soudaine et sans précédent, ce sentiment du bond hors des ténèbres, sentiment qui me transporta corps et âme le soir où la femme sans pareille réapparut brusquement devant moi.

Don Pablo Torres s'était arrêté net. Calé sur son séant, le poids du torse reposant sur l'appui des poings crispés, les épaules agitées de frissons, il semblait, de ses yeux d'incendie, appeler une vision noyée dans l'imprécis du passé.

— Allons, fis-je, ce récit vous tue. Demain, vous le poursuivrez. A tous points de vue, cela vaudra mieux, croyez-moi.

Avec quelle amertume, Mortaine, il me répondit :

— Ah ! je pressens tout ce que cache votre souhait d'ajournement, tout ce que vous hésitez à me dire franchement par simple pitié platonique ! Mon récit, qui n'est que flamme et sincérité, tombe dans le puits noir de votre esprit philosophique sans y semer ni chaleur, ni rayon. C'est comme un brandon de feu qui s'éteint à la surface d'une eau morte ou glacée. Il ne vous trouble pas. C'est tout juste si vous lui accordez l'importance d'un banal fait divers.

— Détrompez-vous, don Pablo ; je vous écoute

avec un intérêt compatissant. C'est déjà beaucoup de la part d'un homme tel que moi. N'oubliez pas que je suis l'ennemi de l'émoi et que je méprise l'amour.

— Et moi, reprit-il exultant, en dépit de tout ce que j'ai déjà souffert à cause de lui, je l'exalte, je le célèbre, le pur, le noble amour ! Et quelles que soient les misères qu'il me réserve, je le célèbrerai jusqu'à mon dernier souffle, car il fut la résurrection de ma vie. Tenez, je le bénis en ce moment au souvenir de ce soir inoubliable où je le sentis en moi définitivement. C'était trois mois après la rencontre au « Trinacria », un peu plus de trois mois, cent trois jours exactement, ces cent trois jours que je venais de perdre en recherches vaines sur les chemins de Sicile et du sud-italien. Persuadé de l'inutilité de mes efforts, n'ayant même plus confiance dans le hasard, j'étais redescendu à Palerme pour revoir une dernière fois la terrasse de l'enchantement et ensevelir ensuite à tout jamais mon rêve dans l'ossuaire déjà plein de toutes mes déceptions. Combien j'étais loin de soupçonner alors que, deux semaines plus tard, ce rêve allait sortir de cette tombe, plus vivant et plus beau que jamais !... Encarnacion Faldes ! C'est à elle que je dois le départ précipité de l'île italienne, ce retour dans mon pays, cette arrivée à Malaga le matin du 2 octobre. — « Encarnacion Faldes chantera et dansera. » — Cette toute petite phrase banale figurait au bas de la carte que j'avais reçue à Palerme et qui me conviait à

la fête nocturne donnée par la marquise de Sobal dans ses jardins de La Caleta. Encarnacion dansa effectivement comme l'affirmait le programme ; elle chanta sur une scène de verdure devant un parterre composé des plus jolies femmes de l'Espagne ; mais c'est à peine si je vis danser Encarnacion vers laquelle m'avait porté un simple mouvement de dépit. Alors que je passais le seuil du second salon qui s'ouvrait, par trois grandes baies, sur le parc incliné vers la mer, l'inconnue de Sicile m'était apparue... Ce fut si violent, si imprévu que je fus pris d'un fugitif éblouissement. J'avais eu le temps de me ressaisir, toutefois, de me dissimuler et d'acquérir, à deux pas d'elle, la certitude qu'elle ne m'avait pas vu et qu'elle ne pouvait me voir de la place où elle se tenait. Je ne m'étais pas trompé, monsieur Veyral ; c'était bien elle ; c'était sa haute stature, son éclatante beauté, les feux irréguliers de ses prunelles qui s'allumaient ou se voilaient ; c'était l'incarnat de sa bouche, le frémissement de ses narines, la pose de sa tête légèrement infléchie en arrière comme entraînée par le poids du lourd chignon. Son front dégagé était d'une admirable pureté. Pas une ride n'en ternissait le marbre. Une raie médiane partageait au sommet de la tête sa chevelure lissée. Les épaules nues recevaient la lumière de deux solitaires qui terminaient les deux ruisseaux de diamants coulant des lobes roses des oreilles. Et, jusqu'aux pieds, tombait roide et sans plis une tunique nacrée où miroitaient par places des feux opalescents.

La voilà donc, me disais-je. Enfin, je l'ai retrouvée. Je ne la perdrai plus désormais. Tout à l'heure je saurai qui elle est. Je lui parlerai. Et ce n'est pas elle qui, cette fois, fixera notre avenir ; c'est moi-même qui, d'autorité, en disposerai. — Elle ne se doutait pas de ma présence. Les regards tournés vers les profondeurs des jardins dans la nuit, elle semblait noyée dans un rêve, un rêve qui dépassait sûrement les voluptés de l'heure, la musique rythmant la danse, le rivage, la mer bruissante comme une soie, un rêve qui s'en allait... Où pensez-vous qu'il pouvait bien aller ce rêve, monsieur Veyral ? Vers les temps futurs ? Non, n'est-ce pas. Vers le passé plutôt. Mais quel passé ?... Je ne tenais qu'une bien faible place dans la vie de cette femme, tout juste la durée de quelques minutes muettes ! Mais si profond, si bouleversant qu'ait été l'échange de nos âmes pendant ces minutes-là, je ne pouvais prétendre qu'elles retinssent en ce moment la pensée silencieusement murée derrière le front si pur. Et, malgré tout, il y avait comme une bizarre amertume qui venait de naître, qui mordait sournoisement une des fibres les plus sensibles de moi-même, qui s'aiguisait, qui grandissait : souffrance confuse, mélancolie de me dire que si près, si près, elle était sans doute si loin de moi !... Et, pendant ce temps, sur l'estrade dressée au fond du jardin tropical, Encarnacion, reculée à de fabuleuses distances de ma vie, dansait frénétiquement la danse murcienne. Bouffées

de musiques alanguies, souffles chauds de la mer, aromes étourdissants encensés par les femmes et les fleurs ! Souvenirs tout cela, monsieur Veyral, souvenirs parcellaires qui sortent du passé et qui affluent ce soir, résurrecteurs puissants de la minute où je respirai la nuit d'Espagne en sondant anxieusement les impassibles traits de l'étrange inconnue... Soudain ces traits s'altérèrent légèrement. Une ombre les traversa. Les yeux quittèrent le mystérieux horizon, décrivirent un quart de cercle dans ma direction. C'est à ce moment précis que ma destinée s'est faite. Ce fut bref et irrésistible comme si deux mains m'avaient saisi aux épaules et retourné violemment. Cédant à l'invisible force, je sortis de l'ombre. Les trois pas que je fis en avant suffirent à me porter en pleine clarté. L'inconnue m'aperçut. Je m'emparai de son regard en même temps que je lui livrai le mien. Elle eut d'abord un petit cillement qui fit trembler ses paupières et puis elle pâlit, recula d'un pas et lentement abaissa son visage vers la terre. Nous étions seuls en présence l'un de l'autre, elle et moi. Peu à peu le visage penché se détendit, se releva, s'anima, s'illumina. Je vis passer dans les yeux la lueur d'un mystérieux bonheur et j'entendis la belle voix musicale et profonde : « Approchez disait-elle, et ne craignez rien. Ma vie est probe et libre... Libre, entendez-vous, libre... Ou plutôt, non ; elle ne l'est plus, car, depuis le midi du jour d'été sur Palerme, vous l'avez bouleversée, accaparée. Si je suis à votre merci, monsieur,

vous êtes également en mon pouvoir. Je sais votre nom ; je sais votre passé et je puis affirmer que bien peu de vous me demeure inconnu. L'avenir que Dieu nous réserve peut être un univers de délices. Prenez ma main, venez ; je vais dans l'ombre du jardin vous révéler qui je suis. »

La voix de don Pablo, secouée par l'émotion, se fit grelottante et chétive. Sa main implora ma patience. Il reprit haleine et, plus fiévreusement que jamais, comme s'il rebondissait sur le dernier tremplin de ses forces, il continua :

Si vous saviez ce que fut pour moi l'instant où je pris la main qu'elle me tendait, où j'obéis à l'attraction prodigieuse qui se dégageait d'elle et qui sollicitait impérieusement toutes les puissances de ma vie !... Nous quittâmes le salon et, par des escaliers dont les marches perdaient peu à peu leur blancheur pour se fondre dans les tons bleus de la nuit, nous gagnâmes, à l'écart de la foule et des rumeurs de fête, le secret d'une allée que jalonnaient des bosquets et des Sylvains de marbre. Les bosquets se suivaient touffus, impénétrables. Chacun d'eux nous soufflait au passage un parfum différent. Dans l'eau morte de vasques bordées de gazons en margelle, les Faunes miraient leurs fronts cornus et leurs rires chavirés. La lune, en plein zénith, traçait sur le sable un chemin rectiligne où se mouvait lentement la femme illuminée... Je la revois, monsieur Veyral ; je la revois la nuit idéale !... J'entends au loin les cadences des musiques d'Espagne que la brise mourante apportait du

profond des jardins !... Je sens contre moi l'harmonieux balancement de sa marche. Je me souviens surtout des mots que nous disions et de tous ceux que nous n'osions dire encore et des silences aussi que nous retenions pour en mieux goûter les douceurs prolongées... Et puis, au terme d'un de ces silences, je retrouve les premières confidences de celle qui, depuis lors, a possédé, enchanté, martyrisé mon cœur... C'est dans le nocturne étouffement de cette allée qu'elle s'est soudain révélée à moi et révélée si différente de tout ce que j'attendais. C'est là que j'ai entrevu ce grand paysage de splendeur qui était son âme. Cette âme avait la beauté grave et poignante du désert engourdi dans le silence. J'eus le sentiment que j'entrais dans ce désert, et que, seul, j'étais capable d'y ramener le mouvement, la chaleur et la vie !... Mesurez-vous, monsieur, l'enthousiasme qui transporte le cœur d'un homme quand il s'aperçoit que la destinée l'appelle à être un dispensateur de bonheur, quand il sent qu'il peut animer, ressusciter une existence dont il découvre soudain les trésors vierges, les purs, les chastes, les incomparables trésors !... Tout mon être tressaillait aux côtés de cette femme en qui je devinais des tressaillements pareils !... Chaque parole échangée remuait en nous de l'identique, du merveilleux, du nouveau !... Chaque seconde engendrait une joie supérieure !... L'amour s'épanouissait. L'amour grandissait !... Le vertigineux, le sublime amour !... Le premier véritable amour de

nos deux vies !... Claudia ! Claudia ! ma femme adorée, comment ai-je pu l'oublier, cet amour, dans une heure de folie !... Et vous, qu'en avez-vous fait depuis tant, tant d'années !...

Ah ! Mortaine, comment te décrire la misérable scène !... Le malheureux venait de s'affaisser contre moi. Je l'avais reçu dans mes bras. Il sanglotait ; il sanglotait. A la lueur fragile de la lampe dont la flamme déclinait, je regardais couler les larmes. Je considérais cette immense douleur, cette détresse sans égale dans mes souvenirs. J'étais ému certes et j'aurais mauvaise grâce à ne pas l'avouer, mais ému d'une pitié médiocre, impuissante, en face de cette loque humaine dans laquelle chantait et pleurait un cœur de vingt ans.

— A quoi bon vous souvenir ! lui disais-je. A quoi bon vous faire du mal inutilement. Suivez plutôt mon exemple. Maudissez la femme ; maudissez l'amour. Votre passé est comme un mort dans un sépulcre. Le temps a violé la tombe. Promesses et bonheurs se sont, comme des cendres, envolés, dispersés...

Au ricanement mauvais que je ne pus réprimer correspondit sur la face de l'homme un spasme de révolte. Sans ouvrir les yeux, il répliqua :

— Vous ne parleriez pas de la sorte si vous aviez, comme moi, entendu sa dernière parole sur la fin de cette nuit prestigieuse : — « Bientôt je serai votre épouse et je le serai de toute mon âme. Mais un temps viendra peut-être où,

pareille à tant d'autres, je ferai l'expérience du cœur de l'homme, du cœur débile et changeant. Quand vous m'aurez laissée seule et que je serai lasse de pérégriner de par le monde, je rejoindrai le pays où je suis née, un pays de brume et de grand vent, au bord d'une mer sauvage et bien différente de celle-ci. J'y reviendrai sans doute vers l'automne, car l'automne est la saison des doux et profonds recueillements. Là-bas, tout n'est que tristesse, misère et pauvreté. La souffrance est inscrite sur la terre et sur le visage de tous les êtres. Il n'est pas un cœur, fût-il le plus endurci, qui ne finisse par s'émouvoir au milieu de tant de détresse. Mon pays est le pays de la pitié. Ne l'oubliez jamais... » Songez qu'elle me disait cela sous un clair de lune enchanté !... Songez que sa bouche était grave et qu'il passait dans ses yeux des lueurs extraordinaires, des lueurs qui donnaient le frisson !... Son regard, je l'aperçois !... Sa voix, je l'entends !... J'entends ses pas légers qui glissent sur le sable !... Et maintenant, c'est l'automne promis ! C'est le pays de la brume et du vent !... Elle va venir !... Écoutez : la voilà ! Elle vient !... Allez à sa rencontre, vous qui voyez la lumière !... Amenez-la-moi !... Ouvrez la porte, de grâce ! Ouvrez-la toute grande !... Claudia ! Pardon ; pitié !... Oh ! Claudia !... ma Claudia !...

Tu ne me croiras peut-être pas, Mortaine ; mais son accent et ses gestes furent, en leur crescendo affolé, si violemment impératifs ; un tel ascendant s'en dégagea que je me redressai sous

le coup, frémissant, électrisé. J'ouvris la porte. La rafale battit les planches. La rafale s'engouffra furieuse, assourdissante. Dehors, il n'y avait rien, hélas, rien que la terreur confuse, les ténèbres et le chaos... Torres y Segura, à genoux sur sa couche, agitait ses deux bras vers le ciel de cataclysme. Il hurlait à son rêve comme le chien hurle à la lune. Cette sorte de Prométhée enchaîné, appelant l'amour au sein de la tempête : vision poignante et tragique !... Le vent l'éteignit en étreignant la lampe. Je fus lâche. Saisi par les serres de la peur, je baissai la tête, et me ruai en avant, en pleine trombe, sans souci des périls, des eaux, des vases, des glissements et des engluements, poursuivi par les clameurs de l'abandonné qui me suppliait, m'invectivait, me maudissait...



J'en suis encore à me demander comment je pus échapper, par une telle nuit, aux tentacules des dangers que le marécage multipliait sous mes pas, comment je réussis à atteindre sain et sauf la plate-forme de mon rouf. Je soulevai le loquet. La porte, qui n'était pas verrouillée, s'ouvrit. Au centre des ténèbres de la pièce, à la lisière du cercle de clarté jaunâtre que la lanterne projetait sur la table, le visage pâle de Juliette endormie reposait. La joue gauche avait trouvé sa place dans l'angle du bras replié. Le profil de la

nuque et la ligne pleine de l'épaule s'estompaient en grisailles dans l'épaississement des ombres. Au delà, on ne devinait pas grand'chose, si ce n'est le gonflement du corsage qui suivait la cadence du souffle régulier. En dépit des sillons bleutés que la fatigue avait creusés sous les yeux, le visage était d'une beauté forte, calme, un peu triste. Le sommeil qui abolit la pensée, marmorise le facies et nivelle tous les êtres, du plus grand au plus humble, dans une identique amorphie, avait comme métamorphosé et ennobli les traits. En la regardant, j'imaginais, je ne sais pourquoi, un réveil différent de ce que serait son réveil. Je voyais s'entr'ouvrir cette bouche close. Sur l'accent circonflexe des lèvres, je dessinais un sourire changé. Le velours noir des prunelles conservait ses palpitations de jais. Mais la voix, dépouillée du vulgaire, la voix idéalisée balançait vers moi les mots éternels porteurs de rêve et de vertige qui, depuis le commencement des âges, ont fait le malheur de l'humanité. Ce n'était plus la fille du marais qui dormait devant moi, la coureuse des vasières que j'avais, la veille encore, bousculé de mon mépris. C'était la femme au sens le plus grave et le plus simple du mot, la suscitatrice de trouble, la sœur de chair de l'inconnue de Sicile, la toute-puissance redoutable dont un sourire a pu aller parfois jusqu'à changer l'axe des destinées du monde et qui, si loin que nous la fuyions, nous rejoint, nous harcèle, nous domine, nous menace !... Et devant elle, ô misère et faiblesse, voilà que, sous

la carapace de mes principes et l'armure de ma philosophie, j'ai senti battre le cœur néfaste. Te l'avouerai-je, Mortaine ; je me suis retrouvé, pendant un instant, un homme pareil à tous les hommes, c'est-à-dire un enfant troublé, craintif et tout petit... Alors, sur la pointe des pieds, en tremblant à chaque pas d'éveiller la dormeuse, je me suis faufilé dans la cabine. Et, comme tous ceux qui ont vécu des heures terribles et qui ont peur ensuite des pensées obsédantes, anéanti sur le lit glacé, j'ai fermé les yeux et bouché mes oreilles. Pour ne rien voir, ne rien entendre, pour n'être plus qu'un corps sans âme, un peu de matière en léthargie, que n'aurais-je donné cette lamentable nuit-là !...

Ah ! l'aube sinistre avec sa lumière anémique suintant entre les planches mal jointes du réduit ! Mon réveil frissonnant et puis, sitôt que je fus dans la pièce, cette hâte que j'eus d'ouvrir la porte pour écouter, pour regarder !... Sous un ciel de noir de fumée, abaissé comme un plafond de cave, les lanières de la pluie flagellaient le marais. Le monde des roseaux se courbait sous le supplice de l'eau. Une vapeur aqueuse interceptait la vue. Du rouf d'en face, on ne distinguait que la forme estompée sans qu'il fût possible d'affirmer si l'huis était clos et si, du tuyau de zinc, s'échappait le fil de fumée, révélateur de la vie. Qu'était devenu le pauvre fou d'amour ? Que faisait-il à cette heure entre son poêle fumeux et ses murs chargés de souvenirs ? Quel lamentable matin pour lui !... Il avait dû se lever de

son petit lit de fer, se traîner vers le seuil et là, les yeux écarquillés par l'angoisse, se rendre compte peut-être qu'un voile plus épais que celui de la pluie venait de s'abaisser pour toujours sur sa vue. Je me l'imaginais écroulé, terré en quelque recoin de son gîte, dans la pose recroquevillée des pauvres bêtes qui râlent. Mais, si brutale qu'ait été ma fuite, peut-être ne l'envisageait-il pas comme un définitif abandon. Un peu d'espoir en moi pouvait encore renaître dans les fonds tumultueux de son cœur. Alors, en supposant qu'il en fût ainsi, il allait sans doute se redresser, chercher la porte de ses mains tâtonnantes, sortir sur le terre-plein, m'apparaître non plus, cette fois, comme un fantôme de folie et d'effroi, mais comme le grand blessé de la vie, surélevé de toute la taille de sa douleur et de sa passion, statue vivante, incarnation du désespoir !... Il allait m'appeler à son secours, me supplier, et de quelle voix !....................

. . . .

... Le temps avait passé. Derrière l'épais couvercle des nuées, le soleil devait descendre maintenant, si tant est qu'on pût admettre qu'un soleil existât au-dessus de toute cette suie et de ces pâleurs funèbres. Le rouf de l'Espagnol était demeuré mort, plus hermétique qu'un tombeau. Je me tenais accoudé à la table. Un livre était ouvert sous mes yeux, un livre dont je tournais machinalement les pages et que je ne lisais pas. Juliette, assise devant moi, tricotait de gros bas de laine brune. De temps à autre elle soupirait

péniblement, relevait la tête et me considérait d'un regard insistant. Depuis le matin, j'avais remarqué qu'elle n'était plus la même. Ses audaces de la veille étaient tombées comme un feu qui s'écroule. Aux câlineries triviales de sa voix, aux hardiesses de ses gestes s'étaient substituées des timidités d'expression et d'attitude et comme une sorte de passivité de tout elle-même qui touchait à l'abattement. Une buée douloureuse voilait les tisons de ses prunelles. Elle disait à petites phrases pressées, entrecoupées, presque humblement :

— Alors, il ne vous a fait aucun mal ?

— Aucun mal, Juliette.

— Sa folie est donc douce ? Il n'est pas méchant ?

— Il est peut-être moins méchant que nous, Juliette.

— C'est qu' j'ai eu si peur en ne vous voyant pas rentrer. J'ai cru qu'il vous avait assassiné. Passe encore de l'affronter pendant l' jour. Mais la nuit ! La nuit, j'ai dans l'idée qu'il ne peut faire que du mal à son prochain.

— Détrompe-toi... La nuit, il est un pauvre bougre ; et, en même temps, un homme très grand et très troublant.

En présence du mystère de ces derniers mots dont le sens s'arrêtait aux frontières de son entendement, elle hésitait, scrutait mon visage ; elle n'osait plus. J'avais perdu de vue un instant l'énorme distance qui nous séparait l'un de l'autre. A peine en eus-je repris conscience que,

poussé par une involontaire indulgence, je me penchai vers elle.

— Tu te demandes pourquoi cet homme m'a paru si grand dans la nuit ? Ce sont là des choses que tu pourrais en effet difficilement comprendre... Et pourtant, pourtant. Tiens, écoute-moi, Juliette. Quand tu regardes au grand jour le marais, les roseaux, la mer, un passant qui peine sous son fardeau, une malheureuse bête qui se traîne et qui souffre, tout cela te semble presque ordinaire. Tu n'en as pas peur ; tu n'en es à peine émue. Il en est de même de tes bonheurs, de tes chagrins, des petits rêves de ton cerveau. Mais, quand les ombres du soir commencent à descendre sur la terre, ne trouves-tu pas que tout ce que tu ressens, tout ce que tu vois, tout ce que tu entends, tout change de forme, tout se met à grandir, à grandir... jusqu'au bruit de la mer, si doux pendant le jour, que tu écoutes, le cœur serré, comme une grande voix qui gronde. Et, dans le silence de la nuit ensuite, tout devient encore plus différent, plus solennel, plus terrifiant parfois et toujours plus immense... Eh bien, moi qui suis là, devant toi, et qui, hier, à cette place, me riais du voisin d'en face, je n'en ris plus maintenant, car je l'ai vu, je l'ai entendu ! Il a pleuré, sangloté. Il m'a pris les mains. Il m'a supplié de venir à son aide. Il m'a raconté ses bonheurs d'autrefois, ses souffrances, sa vie horrible, le désespoir de son cœur englouti dans l'amour comme l'égaré du marais enlisé dans les vases. Et, par cette nuit de tempête, il m'a tant

bouleversé, il m'a paru si grand, si grand dans sa folie d'amour, que j'ai eu peur et je me suis enfui.

— Sa folie ! C'est cela que vous appelez sa folie !... Mais il n'est pas fou, c't'homme là. S'il aime d'amour, s'il souffre d'amour, il est comme tout l'monde. Faut avoir pitié d'lui en c'cas, faut aller à son secours...

— Au secours, au secours de ce pauvre insensé ! Alors c'est donc que, toi aussi, tu comprends l'amour, que tu as pitié de l'amour ?

Elle ne me répondait plus. Elle avait laissé choir son ouvrage. Le buste allongé sur la table, la respiration houleuse, elle me dévorait d'un regard immense, métamorphosé. Que n'étais-tu là, Mortaine, dans ce triste rouf qu'envahissait la mélancolie du soir ! Tu aurais vu cette fille du peuple, son visage pâli, idéalisé par l'émoi, ses yeux noirs scintillants de mille braises, leur éclat vivifié et, devant elle, l'homme des philosophies arides et des concepts glacés, le dédaigneux, le mépriseur des passions, Jacques Veyral, décontenancé, incapable de réaction, reculant presque apeuré, poursuivi par la voix brûlante, pressante qui avait repris :

— Parlez-moi de c'pauvre malheureux qui aime ; parlez-moi, oh ! parlez-moi de l'amour !

Alors elle aussi ! Comme l'autre ! Ces deux êtres si distants de par leurs origines et l'essence même de leurs âmes se rejoignaient, à mes côtés, pour glorifier l'éternelle chimère ! Possédés tous deux du même mal, anxieux des

mêmes désirs, complices sans le savoir, les voici qui s'abattaient sur moi, s'acharnaient à étrangler cette magnifique paix que j'attendais d'une réclusion parfaite en cet ermitage du bout du monde ! N'était-ce donc pas assez que l'homme du rouf me hantât de son spectre d'aveugle, tourmenté comme une branche dans le vent par les rafales de la passion ! Il fallait encore qu'une femme s'agrippât à ma vie de tout l'acharnement inquiet de ses yeux, de toutes les ferveurs de sa voix trahissant les appétits de son cœur et de ses sens !... L'amour, que je croyais si bien avoir écarté de ma route, en me reléguant volontairement si loin de ses sphères d'attraction, l'amour jusqu'en ces parages maudits se plaisait à me pourchasser, à me traquer !...

La même épouvante qui, la nuit précédente, m'avait précipité hors du gîte de l'Espagnol, venait de me projeter vers ma porte grande ouverte.

— Qu'avez-vous ? criait Juliette les yeux en flamme et le corps provocant... Qu'avez-vous ? On dirait que vous avez peur de l'amour, que vous avez peur de moi !...



La fille avait touché juste. Son exclamation m'avait cinglé comme un coup de cravache. Son rire de triomphe et d'ironie me poursuivait maintenant dans ma fuite. Et quelle fuite !... En deux enjambées, j'avais sauté du terre-plein du

rouf sur le bossis fangeux. Tournant le dos au marécage, je courais vers la dune dont le sable mouvant déjà s'affaissait sous mes pas. Je fonçais dans le vent et j'avançais toujours, le front brûlant, fouetté par l'embrun qui jaillissait du déferlement des lames. Dévalant vers la plage, j'allais droit devant moi, ivre de cette forte ivresse que l'on éprouve à se sentir seul au sein des grandes brises, toutes pensées pour un temps amorties, poumons gonflés, narines ouvertes aux âcres senteurs de l'iode et du sel. Une sorte de joie de vivre peu à peu s'insinuait en moi. Le sentiment de l'immensité rapetissait à leur valeur minuscule les orages récents de mon cerveau. Certains chavirements intérieurs que j'avais pris à tort pour des débuts de cataclysme n'étaient plus rien ou presque rien. Leur éphémère m'apparaissait. Au ras de l'horizon, entre le ciel plombé et la mer couleur d'ardoise, une longue bande de nue déchirée laissait apercevoir la plaie saignante du couchant. Toute la lumière du jour s'en allait peu à peu par cette balafre géante, longue de bien des lieues, qui pâlissait, s'amincissait graduellement, s'éteignait au fur et à mesure que la nuit déployait son vaste envahissement. Je songeais aux blessures de la vie, à leurs vanités comparées à ce grand trou dans le ciel éventré, à leur cicatrisation qui devrait être si facile puisque le firmament, si largement sabré, se refermait de lui-même et si naturellement. Les cris de l'homme délirant et les soupirs de la femme inquiète d'amour étaient depuis long-

temps couverts, dépassés, submergés par la voix grandiose de l'Océan. J'avançais plus lentement et j'avais l'impression d'un terrain plus solide. J'étais redevenu l'homme fort, sûr de lui-même, maître de ses défaillances, qui marche d'un pas rectifié. J'avais reconquis ma sérénité.

Hélas ! Pauvre sérénité ! — « Quand vient la nuit, tout change », avais-je dit à Juliette quelques heures auparavant. Et la nuit venait à grands pas, plus vite que d'habitude peut-être, car c'était l'automne et l'agonie d'un jour de gros temps. Du lac de vermeil et d'écarlate, tendu au bord de l'horizon, il ne restait plus rien. Le ciel s'était soudé à la mer. Tout l'occident n'était qu'un abîme de tumulte et de ténèbres du fond duquel les houles et les nuages, charriés par le souffle de l'ouest, accouraient dans le même sens. J'avais marché longtemps le long de la plage. La progression de la marée montante m'avait petit à petit ramené vers le sommet de la dune. De là, je devinais vaguement à ma gauche une autre immensité, plus inquiétante que celle de la mer, une étendue d'où montait l'odeur fade et nauséeuse des vases. Cette odeur m'enveloppa tout à coup. J'entrevis le marécage hostile, ma tanière perdue quelque part, très loin, au fond des lointains sombres ; je subis l'anxiété folle des sentiers inconnus, introuvables... Tout changea en moi. Je fis volte-face.

Cinq minutes après, j'avais perdu tout mon héroïsme et cette force reconquise qui, pendant une heure, m'avait replacé au-dessus des fai-

blesses humaines. Je n'étais plus qu'un homme dominé par les puissances de la nuit, une ombre falote qui fuyait avec l'angoisse à ses trousses : angoisse de l'eau, angoisse des vases et des roseaux perfides, terreur de toutes les menaces que je sentais confusément se dresser autour de moi. A peine avais-je cessé d'être le jouet des formes qui trompent que je devenais la victime des labyrinthes qui désorientent, des bossis qui semblent sûrs et se dérobent brusquement. Entre toutes les transes, celles de l'enlisement m'affolaient, me paralysaient. Je croyais sentir l'affaissement mou sous mes pieds, l'étreinte des boues visqueuses, la montée des eaux dormantes giclant du tapis fangeux des herbes. Le vent avait sauté au sud-est. Il ne pleuvait plus ; mais une brume dense, floconneuse, ouatait la surface du sol... J'avançais à travers sa nappe blanche qui baignait le niveau de mes genoux. Je gagnais cent, deux cents mètres, et, peu après, j'avais l'impression d'avoir reculé d'autant. Ou bien le bossis était sans issue et il me fallait revenir en arrière ; ou il se retournait soudain comme un serpent, et ses méandres me ramenaient à mon point de départ. En quels parages m'étais-je égaré ? Pas un repère qui pût me guider, pas une étoile au ciel, pas une lueur sur la terre. Partout le noir, le noir compact, humide, le noir gluant ; et, devant moi, autour de moi, la nappe de brouillard qui s'épaississait, qui montait !... Car elle montait désormais, sans arrêt, régulière, inexorable comme une marée ! Elle

avait dépassé mes genoux. Déjà elle atteignait mes hanches ! Pour peu qu'elle continuât son ascension, elle allait, bientôt, me ceinturer la poitrine, noyer mes épaules, bâillonner mon visage !... Alors c'était la suffocation glaciale, l'immobilisation dans le linceul des frissons et des fièvres avec la terreur du moindre mouvement. Et si je commettais la folie de vouloir échapper à ce supplice qui pouvait durer toute la nuit, se prolonger même bien au delà, deux jours, trois jours, qui sait, ne ferais-je qu'un seul pas, je marchais alors au-devant d'un autre supplice plus effroyable encore. Il arriverait de moi ce qui était arrivé des autres, de tous ceux dont Juliette m'avait parlé, des miséreux du marais qui, prisonniers de la brume, voulurent se sauver envers et contre tout et que les vases dévorèrent !... La brume, les vases, la fièvre ! Ah ! oui, la fièvre à laquelle je n'avais pas songé et dont je sentais venir les premiers grelottements dans cette odeur de décomposition suintant des boues pustuleuses ! Il me fallait compter avec elle, avec ses malaises déprimants, ses hallucinations !... Pareil au naufragé, perdu sur un rocher et battu de toutes parts par le flot montant, je m'exhaussais sur la pointe des pieds, je me grandissais de tous mes muscles tendus pour dominer l'océan de brouillard qui étreignait maintenant mon cou, qui menaçait ma bouche !... Mes regards tournaient dans le vide effroyable, en quête d'un dernier signe d'espoir...

Une lumière, tout près ! Réalité ? Illusion ?...

On aurait dit d'une langue de flamme. Elle fit trois bonds, s'éteignit, reparut, zigzagua et s'éteignit à nouveau ! Était-ce un trouble fiévreux de ma vue ? Était-ce un feu follet ?... Peu après, une autre m'apparut entre deux lambeaux de brume, plus lointaine, plus faible, d'un éclat jaunâtre, immobile celle-là. Le feu du rouf ? Était-ce le feu du rouf, cette fois ? C'était lui ! Ce ne pouvait être que lui !... Ah ! le rouf ! l'abri sûr, la chaleur bienfaisante du foyer, l'ardeur mystérieuse des prunelles de la femme ou les trous brasillants des yeux du supplicié ! Tout ce que j'avais dédaigné, redouté, délaissé et que j'aurais donné si cher à cette heure pour retrouver, pour atteindre ! Car, tout cela, c'était la vie, cette vie pour laquelle je professais tant de mépris et que je commençais à appeler dans le désordre du désespoir !... Vivre ! Ne plus être seul, en passe de mourir, ne plus éprouver ce froid mortel qui plombait mes jarrets, faisait fléchir mes jambes !... Vivre ! respirer largement, n'importe où, pourvu que ce fut au grand soleil, sous un ciel libre ! Vivre comme tout le monde, entendre la voix de mes semblables, souffrir comme eux, aimer comme eux, reprendre ma place dans cette humanité dont j'avais voulu m'évader pour me grandir à mes propres yeux au sein des solitudes du marécage homicide !... J'appelais la vie. Les bras hauts, j'invoquais le salut d'où qu'il vînt. Un « au secours » éperdu jaillit du fond de ma gorge. Mais le brouillard, à ce moment, s'engouffra dans ma

bouche. Il tamponna ma respiration, étrangla mon dernier effort, mon suprême appel... Une sueur froide tout d'abord... Puis un vertige, un très long vertige !... Mes mains battirent l'air ! Je tournai dans l'étouffement blanc... Le sol glissa, se déroba !...

Après !... ce qui se passa après ? Je ne m'en souviens plus. Non, vraiment, Mortaine, je n'en ai gardé aucun souvenir.



La première sensation de moi-même et d'un moi-même bien nouveau, bien différent de celui qui existait quelques heures auparavant, je la retrouve à peu près nettement, mélangée à celle d'une ambiance rassurante, mais assez vague toutefois et qui ne se précisera qu'un peu plus tard à la faveur de certaines contingences extérieures. Je viens d'entr'ouvrir les paupières... Je sors par petites secousses imperceptibles des profondeurs de la syncope. Mes sens se réveillent. Ma rétine commence à recevoir des images. Une clarté faiblement dorée palpite devant moi sur une surface grise. J'ai conscience que je suis allongé, étendu à plat, le corps roulé dans une couverture qui immobilise mes mouvements ; mais il m'est impossible de me rendre compte de tout ce qui m'entoure. Les choses et leurs formes se silhouettent en traits flous. Au delà d'un certain point, je les soupçonne à peine. Ce que je distingue en revanche de façon nette, c'est un visage incliné

sur le mien, un front pâle ; ce sont deux yeux cernés, brillants, anxieux que je reconnais, tout de suite. Juliette ? Juliette est là ! Malheureusement mon cerveau est si vide encore, si chancelant que la pensée y meurt à peine née. Les idées s'y brisent sans pouvoir se souder. Je n'ai que des perceptions fragmentaires. Mes facultés de déduction et la parole elle-même demeurent engourdies. Je cherche les mots et je ne les trouve pas... Impuissant, je referme mes paupières et me laisse glisser dans une torpeur très douce qui n'est pas le sommeil mais une sorte d'état milieu entre la veille et l'assoupissement. Il m'importe peu pour le moment de savoir où je suis. Le sentiment que je ressuscite d'une grande crise, sans y avoir laissé ma vie, me suffit.

Mon ouïe, à son tour, est sortie des limbes léthargiques. J'entends très faiblement d'abord, et, peu à peu, plus clairement comme si les sons se rapprochaient. J'entends deux voix alternantes : celle de Juliette que je reconnais et puis une autre voix qui lui répond. Rassemblant mes forces de réceptivité, les yeux toujours fermés, j'écoute :

LA VOIX DE JULIETTE. — Il respire bien. Il est moins pâle. Y a bien des chances maintenant qu'il s'en tire.

L'AUTRE VOIX. — Je veux m'approcher du lit. Je veux lui parler.

LA VOIX DE JULIETTE. — Pas encore. C'est trop tôt. Laissez-lui au moins l'temps de se remettre p'tit à p'tit, sans secousse. C'te friction que j'lui

ai faite l'a remonté. Le v'là qui dort. Il a grand besoin de sommeil après c'qui lui est arrivé. Songez donc, depuis hier soir, six heures, qu'il m'a quittée !

L'AUTRE VOIX. — Cela va faire vingt-quatre heures dans quelques instants !

LA VOIX DE JULIETTE. — Voulez-vous que je vous dise : eh bien, à mon idée, il a dû s'en aller se perdre très loin dans le sud. Quelle folie quand on n'connaît pas l'marais ! Ah ! tant qu'il a fait clair, ça a bien été... Mais ensuite, sitôt qu'le soir est venu et qu'la brume s'est mise à monter, et j'vous prie de croire qu'elle fumait, la brume, alors il a dû commencer à perdre la tête. M'est avis qu'il est certainement tombé dans la première partie d'la nuit. Heureux encore pour lui qu'il soit venu chuter au bord d'une vasière pas trop profonde, et surtout à moins d'cent mètres d'ici et tout près d'la grande levée ! Sans quoi les ramasseurs de goémon ne l'auraient jamais retrouvé ; et, à l'heure qu'il est, il ne serait plus qu'un cadavre mangé par la sangsue.

L'AUTRE VOIX. — Alors ce sont les goémonniers qui vous ont appelée ?

LA VOIX DE JULIETTE. — Que non ! L'inquiétude me rongeait. Depuis le p'tit jour, je m'tournais les sangs sur le pas d'la porte. Par bonheur l'vent avait sauté dans la nuit. Il chassait plein nord, et toute la crasse du marais s'était du coup enlevée. Alors donc, sur les huit heures c'matin, v'là qu'j'ai aperçu quatre hommes au loin qui revenaient, leur fourche sur l'épaule. C'étaient les

Fortineau du bourg. Ils étaient passés, hier midi, pour faire du goémon à la côte. Ils rentraient à c't'heure après avoir sûrement roupillé toute la nuit contre leur tas. Donc j'les ai aperçus qui s'arrêtaient tout à coup au bord de la vasière. Ils avaient l'air de regarder quéqu'chose et je les entendais de loin qui causaient, qui causaient... A vous dire vrai, je ne m'suis pas fort émue d'abord ; mais, quand j'les ai vus arrimer leurs fourches, les croiser en manière de brancard et hisser dessus une forme de paquet, alors j'ai compris et j'ai pris mon galop pour les rejoindre. Mais ça glissait tellement sur le bossis à cause de la brume de la nuit ! Les quatre frères filaient plus vite que moi. Quand j'suis arrivée, ils avaient déjà déposé l'corps devant chez vous ; et, sans m'attendre, ils s'en étaient sauvés, et en vitesse, j'vous le jure. Quoi devenir, toute seule et sans force pour soulever le pauvre diable !... Alors, j'ai fait mon signe de croix et, sans trembler, j'ai frappé à votre porte, bien confiante qu'il ne m'arriverait aucun mal, puisque j'savais depuis la veille que vous étiez un souffrant d'amour, que vous aviez un cœur très bon, un cœur meilleur que celui des autres...

Pablo Torres ! J'étais venu échouer dans le rouf de Pablo !... Je gisais sur le lit de misère de celui qui m'avait donné toute sa confiance, livré tous ses secrets, qui avait imploré mon secours et que j'avais lâchement abandonné. Étrange fatalité, qui me ramenait pantelant et ficelé sur une civière sous ce toit témoin de ma

sortie pitoyable ! Que penses-tu, Mortaine, de cette humiliation imposée à mon orgueil ? Mais, au fond, que valait mon orgueil dans toute cette débâcle de mon individu physique et moral ? Existait-il encore ? Je me sentais maintenant si diminué, si fragile à côté de cette femme et de cet homme, les méprisés d'hier, qui, réunis à mon chevet, acharnés à me sauver, m'apparaissaient soudain, chacun à leur manière, si simples et si beaux. Alors, le monde n'était donc pas ce chaos informe, peuplé de fantoches malfaisants, ce cloaque de démences, tel que je l'entrevoyais à la lumière froide de mes doctrines ! Il y avait donc des exceptions à l'universelle règle du désordre général et de la nocivité de tous les sentiments humains ?

Je n'avais pas fait un mouvement. A peine avais-je entr'ouvert les yeux, quelques secondes, pour bien m'assurer que je ne rêvais pas, pour reconnaître, avec la netteté de ma vision remise au point, les meubles, la table, les murs, et, sur les murs, les fameux souvenirs palpitant d'émotion et d'amour. Je feignais toujours de dormir et j'écoutais de plus en plus ardemment.

Par crainte sans doute de troubler mon repos, Juliette avait baissé la voix. J'entendais le piétinement de ses pas autour du fauteuil où l'hidalgo commençait à geindre. Elle disait :

— Laissez-moi faire. Après avoir soigné l'autre, il faut que j'vous soigne à présent. Chacun son tour... J'en ai peut-être pas l'air, mais j'm'y entends, allez ! Pendant plus d'huit mois,

je m'suis occupée de mon père qu'avait pincé les fièvres à vouloir pêcher, en contrebande, toutes les nuits, dans l'pourri du marais. J'l'ai guéri du plus fort de son mal. Pourquoi alors que j'vous soulagerais pas un peu du vôtre. Allons-y. Baignez vos yeux dans l'bol. Ayez pas peur ; j'vous tiens la tête.

— Merci, Juliette.

— Y a pas d'quoi. C'est si naturel de secourir son prochain... Et puis, voyez-vous, nous autres, les femmes, on est faites pour s'occuper des hommes et pour les consoler. Ah ! les hommes ! C'est ben tous les mêmes ; c'est dédaigneux, c'est brutal souvent, ça se croit sûr de soi... Et, au fond, croyez-moi, c'est pas grand'-chose : c'est faible comme le roseau et quand ça souffre, c'est tout pareil à des p'tits enfants... Voyez vot'voisin qu'est étendu là... J'parierais qu'il est venu par ici, tout comme vous, pour cacher du chagrin. Il ne veut rien dire de ses misères. Il a des façons hautaines, des airs supérieurs ; mais j'l'ai deviné sous ses manigances et j'suis certaine qu'il n'est pas du tout méchant. Alors, faut-il que j'l'avoue? Je m'suis tout d'suite attachée à lui. Il m'a fait compassion... Comment vous dire ?... Il m'a retourné quelque chose dans l'cœur, quelque chose de nouveau, de très doux, quelque chose qu'les autres hommes n'avaient jamais touché auparavant... Et voilà, voilà...

— Oui, je connais cela. Je comprends. Je sais ce que c'est que ce « quelque chose de nouveau,

de très doux que les autres n'ont jamais touché auparavant ». Ah ! vous êtes une brave fille, Juliette.

— Ah ! si les gens du pays vous entendaient, ils n'en croiraient pas leurs oreilles ! Allez donc, rien qu'pour voir, leur demander des renseignements sur mon compte. Ils vous diront que j'suis une pas grand'chose... Et tout cela parce que j'ai fauté plusieurs fois. Mais savent-ils, ces gens-là, si ce n'était pas dans une faiblesse et par pitié pour les hommes que j'suis tombée ainsi ! Savent-ils si je n'en ai pas eu ensuite de grands remords devant le Bon Dieu !... Faut jamais être trop sévère dans la vie ; faut jamais mépriser et condamner sans savoir... Faut être indulgent pour les pauvres bougres, pour les malheureux, pour les petits, pour tous ceux surtout à qui l'amour tourne le cœur... Tenez ; l'Jésus qu'est en pendant sur vot'mur, il a bien eu pitié de la Madeleine...

... Plus rien maintenant. La voix de Juliette s'était affaissée. Le petite geignement qui montait intermittent de la poitrine du supplicié s'était lui-même arrêté. Le silence avait envahi le rouf, un de ces silences prodigieux pleins d'angoisse et d'attente comme ceux qui suivent les paroles profondes, les écroulements, les explosions, les catastrophes. Chaque seconde l'élargissait, le creusait, lui donnait des proportions d'immensité. Juliette et l'hidalgo écoutaient chanter leurs âmes. J'écoutais la mienne qui frémissait, bouleversée, qui se débattait dans une

lutte étrange comme si elle allait donner le jour à une vie nouvelle. Quels instants, Mortaine ! Je ne crois pas en avoir jamais connu de pareils ! J'ai tout vu, tu le sais ; j'ai tout lu, tout entendu. Les œuvres des hommes n'ont pas de mystère pour moi. J'ai fouillé les philosophies, sondé l'infini des sciences et cherché ma route au plus secret des religions. J'ai parcouru le monde de la critique et de l'exégèse... Enfin, j'ai cru tenir la vérité ! Mais ce n'était qu'un fantôme trébuchant et glacé que je pressais et câlinais du sourire du sceptique. Il a fallu que je vinsse ici, au pays de la désolation et de la solitude, pour connaître le grand tumulte, pour éprouver mon premier émoi au contact de deux êtres échangeant, dans le langage des humbles, leurs rêves de foi, de pitié et d'amour. A leur tour, sans le soupçonner, ils venaient de remuer en moi quelque chose de nouveau, de l'inconnu magnifique qui dormait au plus profond repli de mon inconscient et que personne encore n'avait jamais effleuré. Les paroles de Juliette : c'était comme une musique de douceur, comme un évangile de lumière entr'ouvert à la page des perspectives infinies...

Pourquoi n'entendais-je plus rien ? Pourquoi me privaient-ils maintenant des mots qui, tout à l'heure, enchantaient mon réveil à la vie ? Allaient-ils me laisser retomber dans l'obscurité du précipice, m'abandonner de nouveau à mon néant ?... Je ne les voyais pas, mais je les sentais vivre. Lui devait reposer au sein du bien-être des

souffrances calmées. Elle, elle avait replacé le bol sur la table ; le bruit de la porcelaine, choquée contre le bois, m'en avait averti. A la sonorité plus forte de ses pas je m'étais rendu compte ensuite qu'elle se rapprochait de moi. Si j'avais ouvert les yeux à ce moment, j'aurais trouvé son visage encore une fois tout près du mien, et, telle était la vivacité de mes perceptions que, paupières closes, j'aurais pu dire à coup sûr tout ce qu'il y avait de pitoyable et de tendre inscrit dans ses regards... Je ne me trompais pas. L'expiration de son souffle passa sur mon front. Sa voix me toucha toute proche :

— Il dort toujours, murmurait-elle. Comme il est oppressé ! On dirait que l'souffle lui manque !... Si j'ouvrais la porte.

— Ouvrez-la Juliette, fit Don Pablo de son fauteuil... Eh bien, ouvrez-la vite. Qu'attendez-vous ?

— Rien. J'écoutais le rappel des courlis. C'est signe que le jour doit tomber... On va peut-être avoir un joli coucher d'soleil.

La serrure grinça. Avec un grand flux de brise, la lumière d'or pénétra dans le rouf. Devant moi, la forme haute de Juliette se détachait sur le fond chatoyant du ciel.

— J'savais bien, criait-elle du dehors ; j'savais bien que l'beau temps était revenu. L'air est pur et doux comme de la soie. Il fait si clair dans le sud qu'on pourrait compter tous les pins de la Silencieuse.

— Et du côté du nord, interrogeait l'autre,

vous ne voyez toujours rien sur la chaussée ?

— Pas plus que c'matin, pas plus que tantôt... Il ne passe personne, personne...

— Et pourtant elle va venir, insistait-il d'un ton qui chauffait. Je vous l'affirme, Juliette ; elle va sûrement venir celle que j'attends de toute mon âme. Quelque chose me dit qu'elle ne peut plus tarder... Aidez-moi à me lever ; aidez-moi. Je veux voir l'horizon. Hier encore je le distinguais à peu près ; mais aujourd'hui... aujourd'hui !...

Les pas de la Vendéenne, l'osier du fauteuil qui craqua ;... puis la clarté du ciel s'atténua devant mes yeux, car les deux silhouettes rapprochées, l'une étayant l'autre, obstruaient maintenant l'ouverture de la porte... Je retenais ma respiration. Je suivais l'angoisse muette de l'homme. Était-ce un cri de joie ou une plainte de détresse qui allait me parvenir ?... Ce fut la plainte, une plainte cent fois plus déchirante que celle que j'avais entendue la nuit où je veillais dans mon rouf, et l'autre nuit où je tenais la lampe tout près des yeux exorbités.

— Fini !... Cette fois, c'est bien fini ! Je ne distingue plus rien... qu'une espèce de voile noir, un voile noir qui passe. Je n'aperçois plus l'horizon !

— Mais le soleil ! clamait Juliette. Vous voyez bien le soleil qui se couche ? C'en est aveuglant !

— Non, je ne vois pas le soleil, gémissait le malheureux. Je ne vois même plus la chaussée... Au delà du terre-plein, il n'y a plus que l'ombre,

une ombre comme je n'en ai jamais vu... Oh ! c'est atroce !...

La plainte s'était muée en sanglots. Et la voix chevrotait sur ces sanglots. Et la forme de l'homme se tassait contre celle de la femme. Mon cœur secoué battait à coup violents.

— Aveugle ! Demain, je serai aveugle ! Demain, elle passera là et je n'en saurai rien. Qui viendra à mon secours ?... Celui qui est couché là dans le rouf. Oh ! non, hélas : pas lui !... Il est insensible au chagrin, à l'amour. Toute ma misère, tout ce que je lui ai raconté, rien ne l'a apitoyé. Il ne croit pas en Dieu ; il ne croit à rien... Et vous, Juliette, vous allez repartir avec lui... Je vais être seul, seul !...

Seul, seul ! Ces mots répétés, gémis par celui à qui je devais l'abri, le salut, la vie ! Cette détresse des pauvres yeux qui mouraient en face de ce soleil couchant ! Autant de coups assénés sur le roc aride qui recouvrait mon cœur. Et ce roc s'effondrait en moi. Et je sentais comme une source qui commençait à en jaillir...

— Seul ! suppliait-il. Oh ! ne me quittez plus, Juliette. Je ne puis plus me passer de vos yeux.

Elle avait pris dans ses bras la tête chavirée. Elle parlait tout bas. Que disait-elle ? Que promettait-elle ?...

C'est alors que le flot de l'émoi déborda, submergea tout mon être. Je m'arc-boutai sur mes poings. D'un seul sursaut je fus au pied du lit. J'appelai :

— Pablo Torres ! Pablo Torres !

Il se retourna.

— Je suis là, criai-je. J'ai tout entendu !... Ne pleurez plus... Je reste... Mes yeux, mes yeux sont à vous ! Je ne vous abandonnerai pas. Je veillerai nuit et jour désormais... Et si elle apparaît à l'horizon, j'irai à elle, je vous l'amènerai... Rassurez-vous ! Consolez-vous !

Il était venu à moi. Il s'était laissé choir contre le lit et je sentais sur mes mains couler, couler ses larmes. . . . .

. . . .

Et cela s'est passé, il y a quatre jours. Et, depuis quatre jours, relayé par Juliette, je n'ai pas quitté la porte et le hublot...

Tu comprends maintenant, Mortaine, comment ma vie a changé de rythme dans un coup de vent et pourquoi je dévore l'horizon, le cœur anxieux, les yeux ardents...

III

LA RÉSURRECTION

Ils dorment, mes deux compagnons ; ils dorment profondément... Juliette, qui a veillé de l'aube jusqu'au milieu du jour — car, sous ce toit, on veille maintenant sans lassitude, ni trêve, — Juliette est étendue sur la couchette de fer scellée au mur de la cabine. Son sommeil est le sommeil de plomb de tous ceux que fauche la fatigue et qu'une belle santé protège des cauchemars fiévreux. Plus près de moi, au centre même du rouf, don Pablo repose sur le lit. Il continue de vivre en songe le rêve perpétuel qu'il poursuit dans sa grande nuit devenue presque complète. Quelques mots inarticulés s'échappent de ses lèvres. Un nom revient, toujours le même, un nom que nous connaissons bien tous les trois et que nous prononçons sans cesse. Mais sa respiration est calme. Ses mains n'ont plus leurs gestes de délire. Il dort rassuré et confiant, car il sait

qu'il n'est plus seul et que nos yeux ont remplacé ses yeux. Voici quinze jours que l'existence nouvelle a commencé, quinze jours que j'ai échoué ici, épave de la vasière, cerveau affaibli, membres en loques, cœur bouleversé tout prêt à recevoir le baptême de l'émoi. Quinze jours que je n'ai pas quitté ce rouf, et ces deux pauvres gens !... Quelle métamorphose depuis lors ! C'est à peine s'il subsiste en moi quelques vestiges de l'homme ancien, tout juste une ombre qui se rapetisse et diminue comme diminue l'ombre que nous portons sur la terre au fur et à mesure que progresse le soleil vers le zénith flambant. Je suis changé, Mortaine, changé au point de ne plus reconnaître le visage de mon âme et de douter de ma voix elle-même en surprenant ses accents. L'homme qui dort là a opéré le miracle, le soir où ses yeux commencèrent de mourir aux lueurs du couchant. Et, tandis qu'un peu plus, chaque jour, ces yeux-là achèvent de s'éteindre, le miracle en mon cœur se perpétue et se développe. Juliette et moi, nous savons qu'elle va venir. Nous avons la certitude qu'elle ne peut plus tarder désormais. Notre vie n'est qu'un perpétuel éveil. La confiance est de tous les instants. La foi de l'aveugle nous soutient, nous élève. Le hublot est ouvert et je guette au hublot.



Immobile et droit dans son fauteuil, Pablo Torres regarde dans le vide, de ce regard impression-

nant des aveugles qui, par sa fixité inexpressive, se dérobe à toute analyse et dont on ne saurait dire s'il cueille au loin la joie ou la douleur, le souvenir, le regret ou le désir. J'ai pris place à sa droite et je lui tiens la main. Juliette, accroupie à ses pieds, le contemple avec des yeux de chagrin et d'extase. Au bout d'un temps très long, elle épanche enfin le souhait qui la hante. Elle dit :

— Parlez-nous d'elle.

Et Pablo sort de son rêve, avec un pénible effort, en frissonnant comme celui qui secouerait une vision torturante. Quels lointains d'amertume contemplait-il donc ? Redoute-t-il que nous le questionnions sur certaines heures de son passé qui furent peut-être des heures tragiques et dont il veut garder le secret, pour lui seul, jalousement ? Entre lui et cette femme, qui fut sa femme adorée, un drame a dû surgir. C'est sans doute ce drame qui les a séparés ? Quel est-il ?... Je l'ignore. Le saurai-je jamais ?...

Toujours fléchie devant le fauteuil, Juliette réitère sa demande et la précise d'un ton plus suppliant :

— Il faut nous parler d'elle. Comment voulez-vous qu'on la reconnaisse si nous ne savons même pas comment elle est ?

Cette fois, l'hidalgo s'est ému. Une paix très douce a pris la place des nuages qui embrumaient son front. Il s'est penché vers la pauvresse et enveloppant ses phrases de gestes compatissants :

— Quand elle s'avancera sur la chaussée, vous

n'hésiterez pas un seul instant. Nulle créature humaine n'est passée par ici qui lui soit comparable. Elle marche d'un pas si glissant, si léger que ses pieds semblent effleurer la terre. Sa tête en arrière est toujours un peu rejetée. Son visage est pur avec une bouche très petite et des yeux qui toujours ont l'air de contempler au loin. Je ne connais pas de ligne qui ait la grâce de sa ligne et de douceur de voix qui puisse égaler la douceur de la sienne. Si c'est vous, Juliette, qui l'apercevez la première, il ne faudra pas vous troubler. Vous irez à elle simplement. Vous lui direz : « N'êtes-vous pas la dame de la Silencieuse ? » Alors vous la verrez sourire et je suis sûr que vous serez émerveillée et que vous penserez : « Jamais je n'ai vu de ma vie un aussi beau sourire. »

— Que faudra-t-il lui dire ensuite ?

— Oh ! c'est bien simple. Vous lui direz qu'un homme est là dans ce pauvre rouf, un homme qui souffre et qui, depuis bien des années, l'attend. Inutile de prononcer mon nom. Elle comprendra tout de suite. Peut-être pâlira-t-elle un peu, car sa surprise sera grande ; mais elle est vaillante et vous la verrez bien vite se reprendre.

— Supposez qu'elle hésite, qu'elle ne me croie pas... J'suis si peu hardie !... Et j'saurai peut-être pas trouver les mots qu'il faudra.

— Si elle hésite, Juliette, vous viendrez ici chercher monsieur Veyral. Lui au moins il trouvera le moyen de la rassurer, de la convaincre. N'est-ce pas, Veyral ?

— Vous savez bien, don Pablo, que je vous suis dévoué maintenant corps et âme. Comptez sur moi. Je courrai vers elle et je vous promets que, cinq minutes après, elle sera devant vous.

De quelle voix je viens de lui parler ! C'est la voix chaleureuse de l'homme nouveau, de celui que j'ai tant de peine encore à reconnaître.

— Devant moi ! Ah ! devant moi ! s'écrie-t-il. Il se pourrait donc que ce grand bonheur arrive ! Elle entrerait ici. Elle s'arrêterait. Je sentirais sa présence, ses mouvements, son parfum ?... Mais la verrais-je encore ?

L'enthousiasme est tombé. L'angoisse monte dans son âme, fait fléchir ses épaules, ravage brutalement ses traits. Il étend ses mains qui tremblent. Il fouille l'espace ; il tâtonne. Il reprend :

— Vous êtes là, Juliette ? Approchez-vous ; approchez votre visage du mien. Et vous aussi, Veyral, penchez-vous sur moi, très près... Oui, je vous distingue tous les deux. Vos profils sont troubles et dans une légère buée. Mais je vous reconnais bien cependant... Il me semble que vous souriez. Sans doute est-ce pour me rassurer. Qu'importe ? Je vous vois ; je vois encore ! Ah ! qu'elle vienne vite ! Qu'elle vienne avant ce soir ; car, demain !... Oh ! j'ai peur de demain ! Songez donc : si demain il était trop tard !... Courez au hublot, Veyral, regardez ; regardez ! Ne la voyez-vous pas ?

Je me suis arraché à la main qui se crispait à mon bras. J'ai plongé mon visage dans le châssis

béant... Hélas ! L'horizon est vide et la chaussée déserte ! D'une âme désolée et qui freine les mots tant j'ai conscience du mal que vont faire ces mots-là, je laisse échapper :

— Non... non ; je ne vois rien encore.

— Êtes-vous sûr ? insiste-t-il. Regardez bien au loin.

— Il n'y a rien, vous dis-je. Il n'y a que le ciel calme et le marais tout rose et les goélands du soir qui tournent sur la vasière.

— Le soir ! Comment : le soir, déjà ! Le jour si tôt fini !... Le jour ! mais c'est l'espoir pour moi ! Et voilà l'espoir encore une fois qui s'en va... qui s'en va !...

La voix cahotante se perd dans cette plainte informe et sans fin que nous n'entendons jamais sans blêmir. J'attends qu'elle s'apaise. J'attends jusqu'à ce que je ne perçoive plus rien. Alors, je jette un regard en arrière. Juliette, à genoux, soutient le pauvre être effondré dont la tête se dodeline sur le traversin de varech. Et Juliette, déjà enveloppée d'ombre, pleure en silence de grosses larmes qui montent de son cœur si simple et si sincère, de ce cœur qui s'avoua pitoyable à l'amour... Et moi, dont les yeux sont secs, mais qui sens ma gorge se serrer jusqu'à la souffrance, je me retourne vers le marais, vers l'immensité crépusculaire où des vols en triangle passent là-haut, très haut, dans la lumière pâlissante. Je regarde cet horizon si vide, si triste et cette chaussée par laquelle rien ne vient... rien ne vient !



Saint-Michel d'automne a prolongé pour nous la grâce des belles nuits indulgentes. Pas un nuage ne vogue aux profondeurs du ciel. Des bases du firmament aux sommets de sa coupole, mes regards voyageurs parcourent les infinis stellaires. Et les heures passent et rien ne trouble ma veillée extatique. Je les connais toutes, les étoiles ! Dans leurs champs de pierres précieuses, je distingue les rubis, les saphirs, les turquoises; Bételgeuse d'Orion et Bellatrix du même, Alcyone des Pléiades, la goutte de sang d'Arcturus et le diamant d'Altaïr. Jamais je n'avais tant contemplé les étoiles. Je dialogue avec les étoiles. Leurs millions de scintillements réveillent en moi une âme qui, depuis la petite enfance, dormait mortellement engourdie. Elles me dispensent la paix, la sérénité, du bien-être et du rêve. Le rêve ! Qui m'eut dit que j'aurais pu redevenir un jour celui qui rêve la nuit, le cœur tremblant, le visage renversé vers les feux des étoiles!... Que voient-elles du haut de leurs paradis aériens ? Se doutent-elles qu'à leurs pieds, sous une pustule imperceptible de terre, deux lumières non moins émouvantes que les leurs, les lumières de deux yeux achèvent de s'éteindre ? Savent-elles qu'un nouveau Tristan dont je suis le Kourvenal fidèle, espère, désespère, attend quand-même, appelle, appelle toujours ? De leurs cimes éblouissantes voient-elles venir de loin l'Yseult tant désirée ?

On le croirait vraiment tant elles palpitent ce soir. Oh ! comme elles brillent, les étoiles !... La chaussée est toute claire de leur rayonnement. On dirait d'un tapis que la nuit sème de lys et apprête pour les pas de la chère attendue. Il n'est pas jusqu'à l'étier lui-même qui ne fume un peu de brume, comme un nuage d'encens pour parfumer la route... Le nuage s'élève, s'étire... Il prend forme humaine... Il s'avance. La belle ligne se dessine, se précise... Je distingue le visage si pur, la tête appesantie par la lourde chevelure, le sourire idéal sur la bouche très petite. Au comble de la joie, j'appelle : « Juliette ! Juliette ! »...

Et, peu après, je sens contre mon épaule la tiédeur d'une épaule. Un souffle a frôlé ma joue. Une voix, qui fait tout pour s'assourdir, murmure :

— Vous dormiez au hublot. J'vous ai réveillé. Vous rêviez sûrement et c'est dans vot' rêve que vous avez cru voir, que vous m'avez appelée. Tout cela, c'est la faute de la fatigue. Allons ; remettez-vous. Regardez : vous voyez bien qu'il n'y a rien en vue.

— Je ne dormais pas, Juliette ? J'ai dû rêver un instant, tout éveillé. Le marais est peuplé d'illusions et de charmes et l'œil bien souvent se laisse abuser par des mirages... Mais il ne faut pas désespérer pour cela... Regarde les étoiles.

— Oh ! c'qu'elles s'agitent là-haut ! Quand elles dansent ainsi, c'est signe de bonne nouvelle.

— Alors, ce sera pour demain, n'est-ce pas ?

— Oui, pour demain, peut-être.

Demain, demain ! Pour mieux nous persuader, nous répétons le mot en nous tenant la main. La déception s'efface. La confiance renaît. Et tournés vers le ciel, dans le silence immense, nous recevons l'espoir qui ruisselle des étoiles.



Les étoiles auraient-elles eu raison ? Don Pablo Torres touche-t-il enfin au terme de son attente ?...

Un homme, aux premières heures du jour, est passé sur la chaussée. C'était un pauvre hère, courtaud et sans âge, dont le visage et les vêtements étaient de la teinte uniforme des mottes de la tourbe. Il revenait des étiers du sud où l'anguille abonde. Sa pêche avait dû être heureuse à en juger de loin par le sac gonflé qui courbait son épaule. Assis contre une brousse de roseaux je me chauffais l'échine au dernier beau soleil... L'homme ne m'a pas aperçu ; mais, à dix mètres de Juliette qui, le long du talus, étendait sa lessive, il s'est arrêté, appuyé sur sa ningle ; et je n'ai rien perdu de ce qu'il lui a dit :

— Alors, Juliette Corbin, t'es toujours ici avec tes deux maudits ? Le fou ne t'a donc pas encore jeté ses sorts ?

— .....

— Qué fichu métier qu'tu fais là ! Si c'est pas

pitié ! Une belle fille comme toi ! Y a pourtant assez d'amoureux au bourg qu'ont l'feu de ta peau et qui ne demandent qu'à courir après toi.

— .....

— C'est tout c'que tu réponds ? Vrai ; t'es pas bien causante... Probable que ta langue, elle est déjà plus qu'à moitié ensorcelée. En tout cas, si tu voulais, des fois, changer d'patrons, peut-être qu'y aura bientôt d'meilleurs maîtres à servir que les tiens, et pas bien loin d'ici encore... Tu sais, Juliette ; on attend du nouveau, ce soir ou demain, à La Silencieuse.

— Qui t'a dit cela, Houzeau ?

— Ah ! v'là qu'tu parles à c't'heure ! J'savais bien que j'la réveillerais ta causette. Eh bien, pisque tu veux savoir, c'est l'garde qui m'a averti hier soir. Il a reçu un mot d'écrit par la poste comme quoi l'monde est su' l'point d'arriver... Alors, tu parles s'il s'est débrouillé les guêtres à aller ouvrir et nettoyer la maison ! Lui qu'a rien foutu là-dedans depuis huit ans, j'te jure qu'il remue la poussière. Faut voir ça ! Toutes les fenêtres sont bayantes de la cave au grenier. L'vent d'mer, il entre à grandes goulées, tout partout. La patronne va être contente.

— Tu la connais, cette dame-là ?

— Si j'la connais ! Songe que j'ai servi ses père et mère quand j'étais jeune. Du grand monde, eusses ! On n'en fait plus de pareils... Elle, je l'ai vue naître. J'l'ai vue grandir, car faut pas oublier qu'j'ai mes soixante-six ans sonnés et qu'c'est tout juste si elle en a trente-

cinq. Les parents sont morts. Pourquoi qu'elle, elle est partie pour s'marier et qu'elle est jamais revenue depuis des années ! Ah ! la brave demoiselle, et si avenante ! T'as jamais dû la voir, parce qu'on la tenait dur et qu'elle sortait jamais d'ses quatre murs ; et puis t'étais trop jeune alors... Mais moi, j'en ai gardé une sainte mémoire.

— Approche un peu, Houzeau ; j'ai deux mots à te dire. Approche donc. Tu vois bien que j'peux pas lâcher mon linge, rapport au vent.

— J'ai pas l'temps. L'anguille sent la poêle, ma fille, et mon estomac tire la faim. Et puis, pense un peu, si elle allait débarquer avant la nuitée ! Faut que j'sois d'attaque. C'est moi qui ai réclamé au garde l'honneur de l'escorter jusque chez elle.

— Toi ! Alors, tu vas m'promettre de m'avertir quand elle passera. Il faut qu'tu me l'promettes... J'veux la voir ; j'veux lui parler.

— Pourquoi qu't'as un air tout chose en me regardant ? Pourquoi qu't'es drôle comme ça, Juliette Corbin ?... Quoi qu'tu m'caches ?

— Houzeau, n't'en va pas, j't'en prie !

— Non, non, j'ai déjà trop causé. Je m'sens pas à l'aise ici. Je me méfie des oreilles qui écoutent dans les roufs... Oust ! J'prends l'large et au trot... Tiens ; v'la les goélands qui rappliquent de la mer ! Bon Dieu ! c'qu'ils s'amènent en bande ! C'est qu'ils piaulent, les fils d'garce ! C'est y, par hasard, qu'ils viennent nous annoncer la fin du beau temps ?... On l'dirait, ma foi,

rien qu'à voir le soleil qui monte dans l'jus... Attends un peu ; j'vas leur causer, à ces grands voyous-là. Bonne chance, Juliette.

Le dos en cercle de barrique, la marche chaloupante, le vieux s'était éloigné. En passant sous le vol tournoyant des oiseaux, il s'est mis à les héler : — « Holà ! Mathurin... Hé ! L'Flottard !... Hé ! Joséphine ! Écoutez voir. Et toi aussi, l'Braillard ! et toi, la Poulie ! et toi d'même, la Misaine avec tes plumes qu'ont pris deux ris ! Écoutez un peu vot' pépère ; descendez tous. V'la d'la friture, les enfants ! » — Et il leur lançait à tour de bras ses anguilles. Les goélands glissaient sur l'aile, s'abattaient vers la terre, happaient tour à tour la bonne provende, puis remontaient en courts virages et reprenaient leurs cercles fous à la grande joie du pêcheur qui puisait à pleines mains et criait de plus belle : — « Allons, revenez-y ! Y en a encore. Y en a toujours ! Ah ! mes salauds, faut-y que j'vous aime pour vous fout' mon souper dans l'bec ! »

Je n'avais pas bougé de mon coin de roseaux. Je suivais toujours des yeux le pauvre bougre qui maintenant, son sac presque vide, s'en allait au lointain, qui s'écrasait dans la distance et, de plus en plus, se confondait, tout minable et terreux, avec la couleur et les formes du marais bossué. Et je songeais, Mortaine, je songeais : voilà encore un humble au cœur divin, compatissant, un de ceux que je méprisais en des temps tous récents, des temps qui, chose étrange, me semblent déjà très vieux. — « Bienheureux les

pauvres d'esprit », disait l'autre soir don Pablo en fixant son regard sur Juliette. — Bienheureux aussi cet autre habitant du « pays de la pitié », cet homme de bien, ce Saint-François des goélands qui s'en va sans se douter que, dans quelques heures, il escortera le bonheur et contribuera à ressusciter un de ses semblables.

Un bruit pareil à celui des voiles qui faseyent brisa soudain mes pensées. C'était le linge qui prenait le vent et claquait derrière moi. D'un coup de rein, je me remis sur pied. J'aperçus Juliette. Sa besogne finie, elle avait renoué sous son cou son fichu de toile blanche et déchaussé ses sabots. Elle semblait avoir des ailes. Elle galopait vers le rouf, enjambant les petits étiers, sautant de bossis en bossis, coupant au plus court. Je l'appelai :

— Arrête-toi ! Arrête-toi !

Le soleil blanc l'aveuglait. Une main en écran à hauteur de ses sourcils, l'autre main comprimant son souffle, elle me cherchait.

— Je suis là, Juliette. J'accours ; attends-moi.

Et quand je fus à portée :

— Ah ! vous étiez là ! criait-elle. Alors, vous avez dû entendre ?... Vous savez tout ?

— Oui, je sais qu'elle arrive.

— Elle arrive ! Songez donc : elle arrive !

Sur ce petit glacis entre les deux vasières, nous avions l'air de naufragés à qui l'on vient d'annoncer la voile en vue, le navire porteur de salut et pour lesquels rien n'existe hormis ce prodigieux bonheur.

Et, tandis que, côte à côte, nous nous hâtions du même pas vers le rouf, nos pensées se précipitaient, nos voix alternaient, se chevauchaient.

— On va lui apprendre la grande nouvelle, murmurait Juliette.

— Oui, mais doucement, bien doucement, je t'en conjure.

— Comme lorsqu'on cause à un malade, n'est-ce pas ?

— C'est cela, comme à un malade, avec des précautions infinies.

— Mais je m'demande comment j'vais faire. J'ai peur déjà.

— Tu me laisseras lui parler, Juliette.

— C'est convenu. Et quand vous lui aurez tout dit, moi, je m'chargerai du reste. J'lui mettrai ses plus beaux vêtements ; j'arrangerai d'mon mieux sa pauvre figure de manière qu'elle ne fasse pas trop d'impression... Pourvu qu'celle qui va venir n'ait pas dégoût d'lui !

— Quand on est femme et forte et qu'on a pour deux sous de cœur, on ne recule pas devant un visage glorieux.

— C'est vrai, monsieur, que c'est un grand blessé d'la guerre. Où est l'temps où nous l'prenions pour un fou ?...

— Où tu mourais d'effroi, Juliette, où tu le fuyais. Ah ! tu n'es plus la même.

— Et vous, si vous croyez que vous n'êtes pas changé. C'est à s'demander si c'est vous. Votre voix, c'est comme la voix d'un autre. Vos yeux, ils ont rajeuni.

— Il n'y a peut-être pas que mes yeux qui aient rajeuni.

— Il y a vot'cœur aussi... Pourquoi pas l'dire?

— Tais-toi Juliette !

Nous parlions de plus en plus bas, par saccades, à cause de la course rapide qui nous essoufflait et par précaution aussi, car le rouf n'était plus loin. La porte était entre-bâillée. L'hidalgo aurait pu nous entendre.

Juliette, la première, atteignit le terre-plein. Elle s'avança sur la pointe des pieds, s'arrêta, tendit l'oreille.

— Me semble bien qu'il se plaint, chuchota-t-elle. Il est sûrement réveillé.

— Ah ! il est réveillé !

Nous nous regardions anxieusement, irrésolus tous deux, troublés du même trouble, dans un commun regret qui nous venait tout à coup de ne pas le trouver endormi. Quand on apporte avec soi le bonheur ou le désespoir, il arrive souvent qu'à la dernière seconde et sur le seuil on hésite.... Et nous touchions le seuil et nous hésitions à le franchir !...



Il ne dormait pas en effet quand, après un sourire de confiance échangé, Juliette et moi nous sommes entrés. Il geignait, plié en deux dans son fauteuil. Le chapelet de bois qu'il avait dû égrener était tombé à terre. Ses mains étaient posées sur ses genoux. Ses traits respiraient la plus

navrante résignation. Au bruit de nos pas, il a levé la tête et proféré simplement :

— Pourquoi m'avez-vous si longtemps délaissé ? L'isolement est mauvais pour moi. J'ai trop usé mes forces dans la solitude et dans l'attente... Tout s'effrite... Tout s'en va !... Je viens de mûrement réfléchir et ma décision est bien prise. Je me suis accordé encore quelques heures de confiance, les dernières. Si demain, elle n'est pas là, je vous rendrai votre liberté. Je n'ai pas le droit d'en abuser plus longtemps. Je resterai seul. Advienne que pourra !

Ni l'un ni l'autre n'avons répondu. Juliette a ramassé le chapelet. Et moi, perplexe, j'ai attendu quelque temps avant de me pencher vers lui, de tout lui dire. . . . .

. . . .

C'est fait. Depuis une heure, il est au courant de l'arrivée imminente. Je la lui ai annoncée doucement, par étapes successives et sagement dosées, en graduant la nouvelle depuis la probabilité jusqu'à la quasi-certitude pour ne pas le tirer trop brusquement de son abîme et pour épargner à ses nerfs si sensibles de trop forts soubresauts. Je l'ai monté petit à petit vers la joie. Il n'a pas eu, dans l'expression de cette joie, de ces grands cris expansifs comme je lui en ai tant de fois surpris dans les manifestations de son chagrin ou de ses souffrances physiques. Son bonheur fut tout de suite en lui comme un trésor cher dans un écrin aussitôt refermé. A peine, à l'heure actuelle, le percevons-nous, ce bonheur,

sous forme de longs soupirs qui, par intermittences, montent du tréfonds de son être à la façon de ces grosses houles qui gonflent une mer plate et proviennent d'insondables profondeurs agitées. Il a tout supporté sans plainte ; les soins de Juliette, ses empressements excessifs, les miens, nos allées et venues tumultueuses dans le rouf dont nous avons fait la toilette avec un soin minutieux. Nous redoutions beaucoup qu'il ne nous réclamât un miroir et que, en constatant vaguement avec le peu de vision qui lui reste, l'horreur plus accentuée que jamais de son sinistre visage, il ne tombât dans une crise de désespoir. Il ne nous a rien réclamé. Mais je viens de retrouver une petite glace de poche dans un repli de la couverture étendue sur ses genoux. Pourquoi et comment se trouvait-elle là ? Seraitce donc qu'il a fait la redoutable expérience pendant le temps que nous étions absents ? Aurait-il alors acquis la certitude de sa complète cécité ? Et pourtant il ne manifeste, en apparence du moins, aucune appréhension, aucun découragement nouveau. Il est calme, dans l'immobilité. Il attend patiemment. De loin en loin, il nous pose de menues questions auxquelles nous répondons avec un redoublement de sollicitude : — « Quelle heure est-il ? » — « Fait-il toujours beau temps ? » — « L'horizon du nord est-il bien dégagé ? Voit-on distinctement au loin sur la chaussée ? » — Nous vivons en silence toutes ses préoccupations et faisons tout pour les apaiser. Sans perdre de vue ce qui se passe au dehors,

nous suivons en même temps le trajet des aiguilles sur le cadran de la montre. D'ailleurs point n'est besoin de consulter la montre : la fuite des heures s'inscrit là-haut sur la courbe du ciel où descend le pâle soleil. Car il pâlit terriblement le soleil. Des effiloches de brume passent sur son disque blême. La lumière perd ses ardeurs. Et quand elle renaît, entre deux nuées, c'est pour se ternir tout aussitôt et s'effacer davantage... La Vendéenne, qui revient de vider ses balayures dans le proche étier, me coule à l'oreille :

— Le beau temps a du plomb dans l'aile. Pourvu qu'il tienne jusqu'à demain !

Que n'arrive-t-elle, la tant désirée, pour voir sourire le cher et triste visage avant le dernier sourire de ce dernier soleil !



Quatre heures et demie. Juliette, que l'attente énerve, est allée s'asseoir sur le petit talus qui, demi-circulaire, limite le terre-plein. De la chaise que j'occupe à côté du fauteuil, je vois son sévère profil, je m'attache à ses regards obstinément rivés à la ligne fuyante de la chaussée ; j'épie ses moindres mouvements et jusqu'aux battements de ses paupières pour y surprendre enfin quelque indice précurseur. Aux rares instants où elle se retourne vers le seuil, je l'interroge d'un coup d'œil. Elle comprend ; elle remue négative-

ment la tête. Rien ! Elle ne voit rien encore !...

Qu'est devenu le pauvre maraichin ? Lui aussi, il doit guetter. Il est sans nul doute à son poste, là-bas, à l'entrée du bourg, entre ces bourines de torchis recouvertes de rouche, sur cette placette au sol tourmenté qui m'accueillit, il y a plus d'un mois, le soir où je descendis de l'antique patache. C'est là que finit la route carrossable qui vient des terres solides, du monde civilisé, la route par laquelle elle a dû arriver. C'est de là qu'elle a aperçu l'immensité verdâtre striée de serpents d'eau et de flaques miroitantes, qu'elle a reconnu le pays de sa jeunesse, la lointaine oasis où dort la Silencieuse et le ruban grisâtre de la morne chaussée. Derrière les brouettes grinçantes qui portent ses bagages, guidée par le charmeur de goélands, elle marche, en ce moment, vers la douceur de ses souvenirs sans se douter qu'elle s'avance vers trois cœurs transfigurés par la pitié et par l'amour.

... Le temps fuit... La petite caravane devrait maintenant être en vue. Bien peu de chose, cette caravane, au fond du large espace ! Un faible point noir qui d'ici, tout d'abord, a dû sembler immobile et qui doit prendre vie et forme à présent peu à peu. Pourquoi Juliette ne fait-elle pas un geste pour me la signaler ? Houzeau nous aurait-il trompés ? Ne serait-ce pas pour ce soir ? Et faudra-t-il encore attendre un autre lendemain incertain ? Don Pablo paraît avoir reconquis toute sa force d'âme. A sa tranquille et muette sérénité, je devine que sa confiance, sans faiblir,

se prolonge. Il doit planer au zénith de l'espoir. Quelle abominable chute s'il allait en descendre !... Je fais tout au monde pour chasser cette angoisse, mais l'angoisse revient et me talonne sans répit. On dirait vraiment que l'impatience de l'homme est devenue, presque au même degré, ma propre impatience. Mais lui, il a le privilège des ténèbres ; il ne se rend pas compte de la marche du soleil et du rapide déclin du jour... Certains coins du rouf, où je distinguais encore tout à l'heure bien nettement les choses, s'enfouissent maintenant dans l'obscur. Comme la lumière diminue ! C'est ce grand nuage, tout là-bas, qui la mange, un nuage violâtre aux bords ourlés d'orange. Il monte de la mer. Déployé en large éventail, il s'avance ; il a l'air d'attirer à lui la clarté. De minute en minute, il l'absorbe. Un seul champ de flammes rouges s'allonge encore aux confins du marais et du ciel. Sur ce champ écarlate, la silhouette profilée de Juliette se noircit, se durcit... Son regard en quête a fait un quart de cercle du nord à l'occident. Il me revient, creusé, alourdi de souci. J'ai senti toute l'anxiété qu'il me jetait. Sans bruit, je me lève, je gagne la porte. Penché sur l'épaule de la fille, j'interroge tout bas, très bas :

— Comment se fait-il qu'elle n'arrive pas ? Es-tu bien sûre de tes yeux ?

— Regardez vous-même.

Le marécage est plus mort qu'un paysage de Genèse. Toute vie semble s'en être totalement

retirée. Pas un vol, pas un cri d'oiseau. Les grands chardons secs sont immobiles. Le roseau ne bouge pas, dans sa courbe incliné. Aussi loin, aussi loin que la vue peut porter, il n'y a rien sur la chaussée. Le silence et l'espace se rassemblent, se confondent pour rentrer d'un même bloc dans le royaume de la nuit.

— Alors, fais-je, le cœur serré, elle ne viendra donc pas ce soir ?

— Non, elle ne viendra pas. Si elle se mettait en route à l'heure qu'il est, m'est avis qu'elle ferait l'chemin en grand péril et il ne faut jamais tenter l'péril. Vous savez c'qu'il en coûte!... Écoutez la mer : comme elle corne ! Et l'ciel ! Voyez c'qu'il est rouge au bas du grand nuage !... Pas besoin de vous expliquer c'que tout cela veut dire. C'te fois, j'vous jure sur mon âme, que ce n'sera pas d'la petite danse comme l'aut'jour ou d'la sale brume qui poisse ; ce sera aut'chose, monsieur, qué qu'chose que vous avez jamais vu, ni entendu !

Lamentable voix que celle de Juliette ! Il y a de l'épuisement dans cette voix, de la déception infinie, un je ne sais quoi d'effondré, de mortel dont la raison m'échappe.

— Tu penses à lui, Juliette ? Tu es comme moi, n'est-ce pas : tu penses à tout ce qu'il va souffrir ?

— Non ; pour l'instant, j'pense qu'à elle. Je m'dis que c'est peut-être comme dans les contes de la nuit ; vous savez, ces histoires de chez nous qu'on raconte les soirs d'hiver, et où l'on vous

bourre la tête de choses qui n'arrivent pas. La vérité : eh bien ; j'pense qu'elle ne viendra jamais.

— Et Houzeau qui est parti au-devant d'elle, qui l'attend ce soir, ce soir, sûrement ? Oublies-tu la lettre que le garde a reçue ?

— J'oublie rien. Houzeau est pas menteur pour un sou. Mais quand il a un verre dans l'nez — c'qu'est rare, j'l'avoue — alors il est déclinqué ; il ne sait plus ce qu'il dit ; il voit des mirages ; il s'imagine des choses, des choses... Après tout, plus que je réfléchis, plus je m'demande si nous deux aussi, vous et moi, nous n'vivons pas dans les mirages et les fièvres !

Son regard noir vient de sabrer le gouffre assombri de la porte. Dans l'encadrement, la forme du malheureux s'allonge en avant. Visage navrant qui se rougit de tout l'ensanglantement du ciel ! Juliette a saisi mon bras. Elle se hausse vers moi ; elle murmure entre ses dents :

— Qui sait si j'n'avais pas raison ! Qui sait si cet abandonné-là n'est pas un maudit, un revenu d'l'enfer qui nous a ensorcelés tous les deux... Jurez-moi que je m'trompe ; jurez-le-moi !

— Juliette ! Juliette, tu es folle !

... — Que se passe-t-il ?

Ah ! j'ai parlé trop haut ! C'est Pablo Torres qui vient d'entrer en scène, l'accent changé, le ton nerveux... Je louvoie avant de répondre, j'hésite... Il reprend plus violemment, en assénant deux coups de poing sur les appuie-bras du fauteuil :

— Qu'a dit Juliette ? Je veux le savoir.

Vaguement, je balbutie :

— Elle a dit... elle a dit...

— Soyez franc, Veyral. Ne me cachez rien... Serait-ce que Juliette a aperçu quelque chose au loin et que, selon vous, ce quelque chose n'est qu'une erreur de ses yeux, qu'une folie d'un moment ?... Si c'est cela, ne négligez rien ; regardez à votre tour attentivement. Et même, au cas où vous ne verriez pas un groupe en marche, rappelez-vous qu'il est des signes précurseurs, des signes certains de l'arrivée d'une vie humaine sur la chaussée : ne serait-ce que le tournoiement des mouettes qui toujours se lèvent des vasières voisines. Ne voyez-vous pas de grands vols circulaires ?

— Il n'y a pas de vols d'oiseaux.

— Et pas un point mouvant sur la levée ?... Pas le plus petit point ?

— Rien encore. Mais ne vous affolez pas, don Pablo ; attendez dans le calme.

— Le calme ! Vous m'invitez au calme ! s'écrie-t-il, ironique et mordant. Mais c'est bien plutôt vous qui, tous deux, me semblez éperdus. En ce moment, vous parlez tout bas... Que dites-vous donc encore que je ne puisse entendre ? Que complotez-vous ? Que se passe-t-il ? Veyral ! Veyral ! Venez ici, venez tout de suite. Inutile de me dissimuler la vérité puisque je commence à la soupçonner tout entière... Tout ce que je supposais tout à l'heure n'existe pas. C'est tout le contraire qui est. Non seulement vous n'aperce-

vez rien ; mais vous n'êtes plus certain de ce que vous m'avez annoncé... On vous a leurrés ; et vous êtes en train de vous concerter ensemble pour me préparer doucement à la vérité, à la déception. Allons, avouez... mais avouez donc !...

Que faire, mon Dieu ! Que lui répondre ? Comment apaiser cette folle surexcitation qui, si soudainement, vient de s'emparer de lui ?... Juliette et moi, appuyés l'un contre l'autre, perdant la tête, irrésolus, épions de loin ses gestes. Sans réclamer notre secours, il s'est levé du fauteuil. Ses doigts agités fouillent le vide. Du pas de l'homme ivre, il se dirige vers le seuil... Je me précipite pour le soutenir. Avant même que j'aie pu le saisir, il a atteint la porte. Debout dans l'ouverture, les bras ouverts, les mains plaquées aux deux chambranles, il m'interroge rudement, cruellement :

— Veyral, où en est le soleil ?

— Il décline toujours, fais-je, en butant sur les mots.

— Ah ! il décline toujours. Mon pauvre ami, comme vous dites cela d'un ton mal assuré ! Comme vous avez peur de me faire souffrir, de ruiner mon suprême espoir ! Vous imaginez-vous donc que je sois déjà complètement isolé du monde, fermé à toutes les sensations extérieures ?... Moi, je vous affirme que le soleil est couché ou, en tout cas, qu'il est bien près de l'être. Je ne sens plus sa tiédeur. Je ne vois plus cette espèce de halo, d'aurore boréale, seuls reflets lointains du grand jour dans ma nuit...

J'entends la rumeur proche de la mer. Juliette a dit tantôt que la mer serait haute à sept heures du soir... Cette rumeur est violente ; elle annonce le gros temps... Vous voyez bien que rien ne m'échappe et qu'il est inutile de vouloir me tromper... Je connais le pays, ses dangers. Je sais l'impossibilité de parvenir jusqu'ici quand les éléments sont hostiles... Aussi bien je vous connais tous les deux, pauvres gens qui êtes venus partager ma misère, et je pourrais dire sans erreur ce qui se passe en vous, Veyral, en vous aussi, Juliette... Mais à quoi bon ! A quoi bon !... Demain, vous m'aurez quitté. Il ne faut pas attrister notre dernier soir ensemble. Il est déjà si triste, ce dernier soir !...

— Vous quitter, Don Pablo ! Comment pouvez-vous supposer un instant que Juliette et moi, nous puissions vous abandonner ! Non, non, pas plus demain qu'hier, encore moins demain qu'aujourd'hui ; car, si ce n'est ce soir, ce sera au lever de l'aurore que vous aurez plus que jamais besoin de nos yeux... Courage ! Elle va venir... Je suis sûr qu'elle va venir. Ce n'est pas une vaine affirmation, c'est une certitude, vous entendez, une foi merveilleuse que j'ai là, que je sens là dans le plus sincère, dans le plus ému de mon cœur...

Quels mots, quels accents ne trouverais-je pas pour le sauver du naufrage !

— Ainsi, reprend-il, c'est vous, Veyral, qui parlez ainsi, vous que j'ai connu si glacial, si fermé, si mortellement ennemi ! De nos trois

cœurs, un seul demeure vivant et fort : le vôtre ! Juliette est à bout de patience et d'énergie. Et moi !... moi, après avoir vu mourir mes yeux, je vois mourir mon dernier espoir... Ah ! comprenez tous les deux !... Comprenez-moi !:.. Pardonnez-moi !

Il halète péniblement. Les muscles de sa gorge se tendent. Sa voix veut encore s'élever. Elle croule sur le premier mot. Ah ! le malheureux ! il sombre, il sombre définitivement !... Que faire pour lui ! Quelles raisons d'espérer lui fournir encore ?... Je cherche... J'implore des yeux autour de moi un appui, un secours... Je me débats en face de l'impossible, du néant... Je ne trouve rien !

Toujours appuyé aux deux chambranles, les bras étendus, le masque pathétique éclairé par la sanglante tragédie du ciel crépusculaire, l'hidalgo a l'air d'un martyr cloué à son gibet.

— Juliette ! A moi ! Il s'affaisse ! Juliette ! Juliette !

Mais Juliette est sourde à mon appel. Que fait-elle ? N'est-elle plus là, derrière moi ?... Un rapide demi-tour. Ah ! la voilà ! Elle n'a pas quitté sa place... Est-ce la peur qui la paralyse ainsi, le dos tourné, le corps roidi ?... J'ai saisi don Pablo à pleins bras. Il ne se défend pas... Je le soulève. Il pèse d'un poids terrible... Oh ! comme il pèse ! C'est comme un mort que je traîne à l'intérieur du rouf, que je laisse choir sur le lit... Je prononce son nom. Pas de réponse... Sa tête se renverse... Son visage livide m'apparaît

dans la pénombre. Je me penche... Aucun doute. Don Pablo Torres est tombé en syncope...



— Juliette ! rentre vite !

Cette fois, elle a entendu. Sa forme sombre se dérigide. Mais, au lieu d'accourir, elle s'élance sur le premier bossis, le bras horizontal, l'index pointé vers la chaussée. Et, en même temps, elle jette un cri, un seul cri qui m'accroche, m'aimante, me fait plonger au dehors, me soude à ses côtés. Avant qu'elle ait prononcé un mot, j'ai compris.

— Est-ce possible ? Tu ne te trompes pas, Juliette ?

— Non... je suis sûre... Ce sont bien eux !... Deux ombres... trois ombres. Les voyez-vous ?

— Mais où ?... Mais où ?

— Là, à droite de la grosse brousse de roseaux. Trois ombres, très loin... Je les compte maintenant. Y'a pas de doute... Comment qu'ça se fait qu'vous les voyiez pas ?

Le crépuscule se noie peu à peu dans la nuit. Il y a bien encore une toute petite lueur au couchant, mais si misérable, si lointaine qu'elle n'a presque plus la force d'éclairer. Dans tout ce brun où se confondent les eaux, les vases, les bossis, la chaussée, dans cette profondeur uniforme sans autres reliefs que les lignes estompées des premiers plans, je fouille de tous mes yeux ardents.

— Là, là, répète Juliette, dont la main libre étreint mon bras... là, en avant de nous. Tenez : juste dans la direction de mon doigt... Y en a un qu'est caché en c'moment par les talus ; mais les deux autres se suivent. Regardez bien ; on les distingue tous les trois maintenant.

— Ah ! je les vois, Juliette. Enfin, je les vois !

— C'est pas trop tôt !

Non, cette fois, il ne s'agit pas d'une hallucination. Trois petites choses noires, encore imprécises et lointaines, s'avancent là-bas. Tout à l'heure je regardais trop à gauche. Je les tiens maintenant, les trois ombres ; et j'ai si peur de les perdre que je ne les quitte plus... Mais il y a l'autre ! Lui, que j'oubliais ! Lui, que j'ai laissé sans connaissance !...

— Juliette, au trot, va-t'en au rouf. Don Pablo doit être évanoui ou peu s'en faut. Tu sais où sont les sels, l'eau-de-vie, le vinaigre. Ranime-le ; soigne-le. Mais surtout ne lui dis rien, ne lui annonce rien. Songe ! Si, encore une fois, nous nous trompions, si ceux qui viennent étaient des pauvres diables perdus ou des gens en route pour la contrebande ou l'affût.

— Pas de danger ! Les besogneux, les rôdeurs de vasières, les poseurs de nasses ou de lacets, ils sont tous à c't'heure ramassés dans leurs bourines. Ils ont déchaussé leurs sabots et clampinent devant l'âtre... Ah ! non ! pour s'amener sur la chaussée, par ce noir et l'mauvais temps qui menace, faut être pressé de rentrer chez soi. Je vous jure que c'est elle !

— Tu as raison, Juliette ; ce ne peut être qu'elle.

Tout bas, de plus en plus bas, comme s'il s'agissait d'une merveille sans égale, d'un prodige inouï, espéré, attendu depuis des âges et des âges, nous murmurons mystérieusement : « Elle ! C'est elle ! C'est sûrement elle ! » — De l'humble cœur de Juliette et de ma vie étrangement exaltée, ce murmure s'élève avec le même élan de chaleureux désir. Nous sommes comme deux enfants qui attendent en tremblant l'apparition d'un rêve...



Juliette n'est pas revenue. Voici cinq minutes qu'elle m'a quitté. Où en est don Pablo ? A-t-il repris ses sens ? Ah ! quel réveil va être le sien ! Il est si loin du bonheur. Et pourtant le bonheur s'avance. Les trois ombres gagnent du terrain, mais avec quelle lenteur maintenant et quelle peine ! C'est aussi que le vent s'est levé tout à coup. Il est sorti du suroit brusquement. Le petit cortège a reçu en pleine face le violent coup de soufflet. En route depuis plus d'une heure, et bien lasse sans doute, la femme doit sentir ses forces s'épuiser. Jamais elle ne pourrait atteindre la « Silencieuse » dont trois kilomètres encore la séparent. Bénie soit la tempête qui va la faire échouer, juste au point précis où son destin l'attend !

Et Juliette ne revient toujours pas... Mais ce

qui se passe dans le rouf n'a plus pour moi qu'un intérêt secondaire. Toute ma vigilance est accaparée par les trois arrivants. Abrité derrière un talus, sans souci des rafales qui galopent au-dessus de ma tête, je mesure la distance qui me sépare encore du groupe en marche, j'attends le moment de me porter à sa rencontre... Les ombres vivantes progressent en file indienne. Courbées en deux, peinant, s'arrêtant tous les cinq ou six pas, elles semblent arrivées aux limites du courage. Plus vite j'interviendrai désormais, plus j'aurai chance de les arrêter sans leur causer trop d'appréhension. L'instant est venu...

Poussé par le vent dont la poigne m'a saisi entre les deux épaules, je marche sur la chaussée vers les trois voyageurs. Ce sont bien eux. Houzeau est en tête, aisément reconnaissable à son allure qui a l'air de suivre le mouvement du roulis. Il m'a déjà aperçu. J'ai surpris ses hésitations, son haut-le-corps. A vingt pas de moi il s'arrête et se ramasse tout prêt à la défense. Je lui crie dans le vent qui porte :

— Houzeau ! Houzeau ! N'aie pas peur.

D'entendre son nom l'a sans doute rassuré. Il abaisse sa ningle qu'il venait de brandir ; il avance le mufle, darde sur moi ses yeux d'oiseau de mer. Je le calme d'un geste, je répète :

— Allons ; n'aie donc pas peur. Je ne vous veux aucun mal.

Et, délibérément, je passe sous la phophorescence des prunelles, sous le mufle qui me flaire. Le gosse qui, derrière, roulait la brouette à ba-

gages, vient de stopper à son tour. Je vais droit à la femme qui prudemment s'est écartée. Elle a reculé de trois pas. Enveloppée dans un ample manteau de route, le visage strictement dissimulé sous un voile épais, elle n'est pour l'instant qu'une forme hautaine qui se redresse et de toute sa taille me domine. Est-ce l'émotion véhémente ou bien le vent qui m'étouffe ? Les deux, sans doute... Je n'ai pas eu le temps de l'interpeller. Elle me devance :

— Que voulez-vous de moi ?

— Je veux votre pitié.

— Et d'abord, qui êtes-vous ?

— Je suis Jacques Veyral. Un nom obscur, inconnu de vous, un nom indifférent. Mais qu'importe mon nom ! Moi, je sais qui vous êtes. Et voilà pourquoi je viens de surgir sur votre route et j'implore votre pitié.

— Pour qui la demandez-vous ? Pour vous ?

— Non, pas pour moi ; je n'en aurais que faire. Pour un autre... un autre qui est non loin d'ici et qui souffre... et auquel, seule au monde, seule, entendez-vous, vous pouvez apporter le soulagement et le bonheur...

— Moi ! Moi !... Je ne saisis pas... Mais pourquoi souffre-t-il, cet homme ?

— Parce qu'il a perdu dans la vie une femme adorée. Cela s'est passé, madame, il y a sept ans... Comptez bien. Réfléchissez... sept ans ! Cela ne vous rappelle rien ?...

Et c'est tout ce que nous avons dit, Mortaine, dans ce premier dialogue, rapide comme une

passe d'armes, haché par le coup de vent, dramatisé par la nuit et par le ciel de tempête. C'est tout, mais ce fut amplement suffisant : — « Comptez bien. Réfléchissez... sept ans ! » Cinq mots, cinq coups de poignard en plein cœur du passé. Il n'en fallait pas davantage pour changer la surprise de cette femme en une déroute poignante. — « Cela ne vous rappelle rien ? » Ah ! je n'avais pas besoin d'ajouter ce bout de phrase ! J'eus encore moins besoin d'insister. Elle venait de comprendre ; elle avait tout compris. Ses mains s'étaient emparées des miennes. Elle se pencha si près de mon visage que je sentis la tiédeur de son haleine. A chacune de mes réponses, j'eus ensuite l'impression qu'elle tremblait des pieds à la tête.

— Dites : où est-il ?

— Là, à cent mètres à gauche, sous ce monticule de terre.

— Malade ?

— Ah ! s'il n'était que malade !

— Mourant ?

— Pis encore, car il y a pire que l'agonie.

— Et quoi donc ?

— Quand vous l'aurez aperçu, vous serez fixée tout de suite. Mais de grâce, de grâce, madame, s'il ne vous reconnaît pas, ne manifestez aucune surprise, aucun chagrin... Sachez qu'il s'est conduit en brave, il y a quatre ans, et que ses yeux ont souffert, beaucoup souffert.

— Ah ! je crois deviner ! Conduisez-moi auprès de lui. Houzeau, suivons cet homme.

Mais le pêcheur d'anguilles qui rôdait autour de nous commença de rugir ; et, virant ses deux bras comme s'il voulait barrer la route.

— N'y allez pas, madame. Ne croyez pas c'qu'il vient de vous raconter. Celui qui gîte dans l'rouf est un possédé du démon... Si vous entrez chez lui, vous n'en sortirez pas vivante. Il vous jettera des sorts... il vous tuera.

— Houzeau ! m'écriai-je, les poings menaçants ; Houzeau, marche devant, et droit au rouf. Et pas un mot de plus ou je t'envoie au fond de la vasière.

La femme, de son étreinte nerveuse, me brisait le poignet.

— Monsieur, je me confie à vous ; c'est tout ce que j'ai à vous dire. Et maintenant allons vite. Houzeau, obéis et guide-nous.

Oh ! oui, Mortaine, tout cela fut rapide. Plus rapide encore, si possible, fut notre course vers le rouf. Comme un chien fouetté et tenu à bout de laisse, Houzeau trottait devant nous. L'inconnue voilée n'avait pas lâché mon poignet qui lui servait d'appui. Je dirigeais ses pas sur le bossis. Par derrière, cahotait et grinçait la brouette à bagages poussée par l'enfant silencieux qui suivait sans comprendre. Nous ne proférions pas une syllabe. Je respectais le recueillement d'une âme que je sentais tourner dans le remous de ses souvenirs. Je ne songeais à rien de précis ; car il est des instants où, sur l'écran du cerveau, passent et repassent trop d'images pour que l'une d'elles s'y puisse fixer de façon persistante. Je

savais seulement que ma mission était remplie, que j'amenais le bonheur avec moi. Comment Pablo Torres allait-il l'accueillir ? En quel état était-il ? Anxiétés passagères qui ne durèrent tout au plus que le temps d'un frisson. Elles firent place à une autre pensée. Encore quelques minutes et j'allais voir apparaître les traits tant de fois célébrés par l'homme de la souffrance, ce front divin, ces yeux incomparables... Quelques minutes ! Erreur : quelques secondes plutôt. En effet, la lumière du rouf rayonnait plus vive dans l'abîme des ténèbres. Nous touchions au terre-plein. Du bossis vaseux et limé par les eaux, je sautai le premier sur l'étroite esplanade. A ce moment la porte s'ouvrit ; Juliette apparut et nous saisit dans la zone d'éblouissement de sa lampe électrique.

— Comment va-t-il ? lui criai-je angoissé.

— Pas bien fort, il n'a pas encore donné grand signe de vie.

— Vous avez entendu, fis-je en me retournant vers la femme qui, agile, avait enjambé à ma suite le talus du terre-plein.

Elle ne répondit point. D'un pas ralenti, elle allait vers l'entrée lumineuse. Je vis ses doigts qui dénouaient l'écharpe. Le voile fin déroulé s'affaissa sur ses épaules. Deux yeux étincelants fouillèrent fiévreusement l'intérieur du rouf, se fixèrent, s'agrandirent dans une expression de stupeur, puis se refermèrent douloureusement... Claudia Torres avait vu le corps inerte sur le lit. Échouée contre la porte, le front appuyé au

sommet du montant, elle pleurait en silence, elle pleurait à chaudes larmes...



Voici un quart d'heure bientôt qu'elle est entrée et que la porte est close. A deux genoux, au bord du lit, elle guette le souffle qui s'émeut, le pouls qui, sous ses doigts, s'accuse et se régularise ; elle épie la vie qui peu à peu revient. De sa main libre elle caresse lentement le front que ravinent deux sillons parallèles, ceux-là mêmes qu'a creusés la charrue des douleurs. Elle regarde celui qui, pendant tant d'années, n'a vécu que pour elle. Quels peuvent être ses regrets, ses remords, ses pensées ? Elle n'a pas demandé : — « Où en est-il ? Voit-il encore ? » S'abuse-t-elle sur l'état du malheureux ou, plutôt clairvoyante, a-t-elle compris déjà que tout est bien fini et que les pauvres yeux sont à jamais fermés ?... Son silence est plus tragique que toutes les plaintes, tous les discours et tous les pleurs. Il est de ceux qu'on respecte et qu'on redoute surtout de voir se briser.

Derrière elle, tassé contre la paroi, il y a l'humble groupe que nous formons tous les quatre : Houzeau, Juliette, l'enfant et moi, accroupis ou debout, serrés les uns contre les autres, attendant craintivement, attendant... Mais qu'attendons-nous ? Que faisons-nous ici en face de cette femme qui n'a certes nul besoin de présences importunes ?... J'ai voulu regagner

mon rouf en la laissant seule avec la Vendéenne. Pour toute réponse, elle m'a montré, par la gueule noire de la porte, la nuit de fin du monde, les horreurs déchaînées. Elle m'a dit : « Écoutez. » Et j'ai prêté l'oreille et j'ai entendu la grande pluie qui s'est mise à tomber, rendant désormais tous les sentiers dangereux et la fuite impossible. Alors, sans plus rien ajouter, elle a refermé la porte. Refusant l'aide que Juliette et moi voulions à toute force lui donner, elle a tiré d'une valise des flacons et des sels. Et voilà comment Pablo, soigné par elle, est sur le point de recouvrer la vie.

Que va-t-il se passer tout à l'heure ? A quelle scène de désespoir ou de joie sans pareille allons-nous assister ?... Houzeau et l'enfant sont comme hallucinés par le visage horrible. Ils ne savent rien. Ils ne comprennent pas pourquoi celle qu'ils guidaient est venue jusqu'ici. Ils s'expliquent encore moins la caresse de ses doigts passant et repassant sur les joues balafrées. Tout pour eux est mystère, inquiétude et frayeur. Juliette, elle, a l'air, en son accroupissement, d'une dévote éperdue qui attend le miracle. Et moi, qui suis au bord de ma résurrection, je sens s'ouvrir, dans le profond de mon cœur houleux, les dernières écluses que rien jusqu'ici n'avait déverrouillées. Le Crucifié d'ivoire de son mur nous contemple. La femme, en entrant, devant lui s'est signée : — « Priez, a-t-elle dit, pour que le malade revienne bien vite à la vie. » — Nous nous sommes regardés timi-

dement ; et c'est le plus faible de nous tous, l'enfant à la brouette qui, d'une voix fragile, minuscule comme un fil dans la hurlée du vent, a dévidé la tremblante oraison. Et je me suis mis à genoux, Mortaine, comme lui, comme les autres, à genoux, tu entends, dans la poussière de la terre ! Non seulement j'ai fait cela qui, il y a deux mois, m'eut paru révoltant, risible, invraisemblable ; mais j'ai suivi, répété mot pour mot cette prière, pauvre chanson égarée sur les chemins de mon enfance et dont chaque syllabe taraudait mon passé jusqu'aux sources enfouies des croyances et des larmes.

L'oraison est finie. La voix du petit s'est éteinte dans un sanglot du vent. Je suis resté le dernier, prostré sur le sol, regardant aux lointains de ma vie passer tous mes vieux rêves. Et je n'aurais pas bougé de longtemps si la main de la femme n'était venue effleurer mon épaule. Elle est debout devant moi. La clarté de la lampe auréole sa tête. Elle est pâle, d'une pâleur étrange, surnaturelle, presque radiante comme si sa chair recélait de la lumière infuse. Cette pâleur s'allie à je ne sais quelle troublante suavité qui coule de ses yeux purs et vastes comme un pan de ciel. Ces yeux-là ont la couleur fluide de l'air bleu quand, au petit matin, une brume d'or l'irise et le sème de subtils flamboiements. Ils ont pris possession des miens. Leur puissance magnétique est prodigieuse, presque inquiétante. Je comprends que l'homme qui repose là ait été sur-le-champ dompté, conquis par eux. Ce sont des yeux qui

forgent des chaînes d'esclavage, bouclent une vie avant même qu'elle ait eu le temps de se reconnaître et de se débattre. Je viens de subir leur ascendant. Quinze secondes m'ont suffi pour me rendre compte de leur étrange pouvoir... Ils ne me laissent pas le temps de me reconquérir. Leurs flammes sont autant d'appels pressants. Avant même d'entendre la voix, j'ai saisi l'ardent souhait.

— Vous avez besoin de moi ? fais-je en me relevant.

— Oui, j'ai besoin de vous. Le voici qui s'agite. Dans un instant il va reprendre connaissance. Vous devinez ce qui va se passer. Si la minute qui s'apprête est émouvante pour moi, elle est encore plus terrible pour lui !... Car il ne se doute de rien, je suppose ; il ne sait pas ?... Il faut à tout prix ménager ses forces affaiblies. — Vous allez me remplacer à ses côtés, le préparer doucement. Je redoute tant pour lui la brutale secousse, le moment où il va ouvrir les yeux, m'apercevoir...

— Vous apercevoir !.. Mais, mais...

Je n'ose achever. Comment ! Elle n'a donc pas compris. Elle ne se rend pas compte que les deux yeux brûlés ne la reverront plus jamais !... Ah ! ce n'est pas pour lui que je redoute la secousse ; c'est pour elle que je la crains maintenant ! Mon hésitation lui cause en apparence plus de surprise que d'inquiétude.

— Qu'avez-vous ?... Ah ! vous vous étonnez peut-être que je survienne ici après si long-

temps, que j'aie pu l'abandonner ainsi, le laisser sans un signe de vie ! Vous n'admettez pas ?... Plus tard je vous expliquerai... vous saurez tout. Mais ce n'est pas le moment. Venez, je vous en supplie ; venez vite ! Encore une fois, j'ai confiance en vous, je m'en remets à vous.

Je la suis. Elle s'est effacée derrière le lit. Son visage s'est perdu dans les ombres supérieures. Les mains basses et jointes, elle attend. L'avertir en deux mots, la mettre en présence de la cruelle réalité : il en est temps encore... Mais non, non vraiment je ne m'en sens pas le courage. Je l'abandonne comme j'abandonne aussi les pauvres gens qui, là-bas, contre la cloison, forment, dans les demi-ténèbres, un bloc muet et quasi pétrifié.

Deux ou trois contractions viennent de passer sur la figure incendiée. Les mains cireuses errent sur la couverture. Je rapproche le flacon de sels des narines qui s'animent et semblent flairer l'air. J'appelle doucement :

— Don Pablo ! Don Pablo !

Un gémissement faible qui a l'air de sortir de très loin, des gouffres où dormait la vie repliée.

— Pablo ! M'entendez-vous ?

Un petit mouvement de la tête. Une pression des doigts glacés qui ont rencontré les miens. Et puis un lac de silence que nous traversons, la femme et moi, unis dans une commune anxiété. Une lente aspiration enfin. Le souffle expiré passe entre les lèvres ; et les yeux s'ouvrent : deux yeux nouveaux, complètement vitreux, dépouillés de

leurs filets sanguins, deux prunelles ternies, vidées de toute expression qui glissent de bas en haut, vacillent, s'occultent en partie sous la paupière supérieure ! La vérité m'apparaît. Que faire pour reculer l'instant où elle s'en rendra compte où lui-même s'en apercevra ?... Je cherche à combler le vide des secondes pesantes qui se traînent ; je voudrais fixer ces deux êtres au point où ils sont, les abuser le plus longtemps possible.

— Vous venez de passer de bien mauvais moments, don Pablo !

— Peut-être... J'ai la tête vide... Je ne me souviens plus.

Du ton le plus assuré, le plus consolant, je continue :

— Mais voici que vous allez mieux, beaucoup mieux, je vous assure.

Sa main trace un vague geste dans l'air. Je le regarde. Une expression de mélancolie mortelle a envahi ses traits. Il tourne la tête vers moi.

— Veyral, quelle heure est-il ?

— Neuf heures du soir.

— Déjà !... Il fait très mauvais temps, n'est-ce pas ?

— Un temps affreux.

— En effet, en effet... J'entends le vent, la pluie, et quelle pluie !... Le marais doit être horrible... A l'heure présente, tous ceux qui croient implorent Dieu. Ils récitent la prière du soir... vous savez bien, la prière pour les voyageurs, les malades et les agonisants... Mes voyageurs à moi

ne viendront plus jamais. C'est fini. Inutile de supplier le Ciel pour eux. Mais on peut prier pour l'agonisant que je suis...

— Don Pablo, de grâce !...

Il m'arrête d'un signe. Il se recueille. J'ai saisi pendant ce temps très bref le regard éperdu de la femme. Je vais intervenir. Il coupe mon élan et d'une voix aussi nette que singulière.

— Écoutez-moi bien, Veyral. Avant de me quitter pour toujours, vous me rendrez demain un service, un dernier service. Si le temps est meilleur et si les chemins sont praticables, vous vous rendrez au bourg. Vous en ramènerez deux hommes, quatre bras solides, un brancard. Sur le brancard, on me couchera ; on m'enlèvera d'ici où je n'ai plus, hélas, que faire... Je donnerai toutes les indications voulues... J'espère être assez fort pour supporter le long voyage, le voyage jusqu'à certain asile fait pour les morts vivants, les tristes gens de mon espèce.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien que vous ne deviniez parfaitement. Je n'espère plus l'ombre d'une joie sur la terre.

— Mais si le bonheur par un miracle allait entrer ici, ce soir, don Pablo, ce soir même !... Souvenez-vous qu'on nous l'a annoncé.

Ç'a été plus fort que moi. Ma réplique a coulé toute seule. Je viens d'ouvrir la porte tragique. Le malheureux a sursauté :

— Ne me martyrisez donc plus, Veyral, avec vos mensonges et vos espérances vaines... Vous savez bien que je ne crois plus au bonheur.

— Et pourtant, fais-je en tremblant, si je vous affirmais que le bonheur est ici, si je vous invitais à le toucher de vos deux mains...

— Que me dites-vous !

Je recule d'un pas. Je fais place à la femme dont le visage entre dans la lumière et m'apparaît ruisselant de larmes. Je prends ses belles mains que je noue aux doigts du supplicié.

— Vous voyez bien, Torres, que, cette fois, je ne vous ai pas trompé !...

... — Pablo ! Pablo !

Le cri de l'épouse a vrillé l'air. Lui, il s'est jeté en avant. Il est livide... Ses lèvres remuent.

— Je rêve, exhale-t-il avec peine... Encore une hallucination ! Je rêve !

— Non, vous ne rêvez pas. C'est moi, Claudia ! C'est moi qui suis là, qui vous appelle !

— Vous ! Est-ce possible ! c'est bien vous ?

— Comment ! Vous ne me reconnaissez pas?... Je suis donc si changée !

— Votre voix : je reconnais votre voix, la voix du jour radieux et de la nuit enchantée... Approchez-vous ; laissez-moi toucher vos cheveux. Donnez-moi votre visage. Je veux le voir de tout près votre cher visage. Claudia ! je veux voir vos yeux adorés.

Il a saisi la tête entre ses mains frémissantes. Il la caresse d'abord. Et puis il l'attire comme il attira la mienne un soir précédent, mais avec quelle autre ferveur !... Il la rapproche de ses yeux. Et voilà que, peu à peu, ses yeux s'agrandissent, se creusent comme deux abîmes, devien-

nent des yeux d'angoisse, de vertige, de catastrophe !...

Je frissonne. Tout ce que je redoutais tant s'accomplit. L'atroce seconde est en suspens. Le gémissement de l'homme la remplit.

— Trop tard !... Trop tard ! Je ne vois plus. Je ne vois plus rien !

Ses bras sont retombés dans le vide. Son buste s'est effondré.

— Trop tard ! plus rien !... plus rien !... répète-t-il d'une voix d'égarement, tandis que la femme qui, cette fois, a tout compris, berce contre sa poitrine la tête branlante et épuise sur le front renversé des baisers qui durent et qui ne finissent plus...

... Le vent de la mer rugissait au dehors. La nuit était longue, longue !... Les pauvres humbles, apeurés, avaient pris la fuite, je ne sais où. Dans le rouf, il n'y avait plus que Juliette écroulée dans un coin. A travers mes yeux mouillés de larmes, je voyais la femme toujours agenouillée près du lit. J'entendais le murmure éternel de sa voix qu'étouffaient par instants de tout petits sanglots.

IV

LA TOURMENTE

Le temps a passé depuis l'émouvante nuit. Fini bientôt l'automne. Brefs sont les jours. Misérable est la lumière qui descend des ciels désormais sans soleil. C'est novembre qui décline, un novembre sans rigueurs, humide et doux comme une arrière-saison qui se serait oubliée. Le marais s'allonge sous la mélancolie des grisailles et des nuages. Roseaux, salicornes et joncs, plantes des eaux marines et plantes des vases mortes, tous et toutes, brûlés par le vent, ont pris la teinte du sol ocreux. La vie de la terre est déjà endormie. Dans la léthargie ambiante, ma vie seule est en éveil. Et quel éveil ! J'ai l'impression d'être sur les planches d'un radeau en dérive qu'entraîne un courant de flot. Le courant porte sur d'invisibles brisants derrière quoi sont des îlots féeriques d'où partent des chants de sirène. Je n'entends pas la rumeur des brisants ; je n'entends que les chants et je soupire vers eux dans

l'émerveillement de mon âme étrangement dilatée. Mortaine, retiens la date d'aujourd'hui, 16 novembre. Elle clôt une nouvelle étape de mon existence et ce n'est pas la moins fertile en secousses poignantes. Les sismes de la terre sont destructeurs et ne laissent le plus souvent que ruines et que failles derrière eux. Les sismes du cœur ne le détruisent pas ; ils le rénovent ; ils lui donnent une manière d'être différente ; ils font parfois surgir de ses profondeurs bouleversées de puissants sommets d'ivresse et d'exaltation. C'est sur un de ces sommets que je me trouve aujourd'hui, à cette heure du soir où, devant la paroi de mon rouf, j'arrache d'un doigt nerveux la feuille de l'éphéméride. C'est de là que je veux te montrer le paysage nouveau de ma vie, te présenter son aspect changé, te mettre mon âme à nu pour que, pas à pas, tu en suives les successives métamorphoses.

Le crépuscule est presque consommé. La nuit vient à pas de loup. A pas de loup également, chemine et trotte dans le rouf la haillonneuse qui a remplacé Juliette. Car Juliette n'est plus avec moi. Elle est passée dans la tanière d'en face ; elle est devenue le chien de l'aveugle, la pauvre bête dévouée que sa détresse a conquise. Elle le soigne ; elle le promène ; elle le sert. Celle qui a pris sa place ici est une petite femme qui doit compter largement ses quarante-cinq printemps. Vieille avant l'âge, la face hâve, de la teinte des goémons qu'elle aidait à fourcher les lendemains de gros temps, rôdeuse de grèves, guetteuse

d'épaves, un nez pincé sur une bouche d'aboyeuse hors de laquelle proéminent trois dents de suie, des yeux à éclairs intermittents comme les yeux des grands phares, un cou squelettique, le cou de l'oiseau qui se dresse à la minute de l'envolée ; et, avec cela, maigre, maigre effroyablement : voilà celle que les gens du marais appellent « La Sarcelle », celle que j'ai prise à mon service. En tournant autour de la table où elle met, comme chaque soir, mon couvert solitaire, elle m'a vu détacher le feuillet du calendrier. Le museau en arrêt, elle m'interroge :

— Dites, monsieur, combien ça fait-y d'jours qu'on est ensemble tous les deux ?

— Dix-sept jours, la Sarcelle.

— Que ça ! M'semble à moi qu'il y a bien plus longtemps, comme qui dirait des semaines, des mois, tellement qu'on s'accorde et qu'on est habitué l'un à l'autre. Pas vrai ?... Et dire que si j'avais pas rencontré Houzeau sur la chaussée, l'matin du grand vent, j'aurais jamais rien su d'vous, pas plus qu'j'aurais connu le pauvre aveugle que j'prenais pour un démon sorti d'l'enfer. J'y repense souvent à c'matin-là.

— Et tu n'es pas la seule, fais-je gravement dans un retour brusque vers le matin évoqué.

Elle est maintenant devant le fourneau. Elle découvre la casserole où mijote mon maigre ragoût. Ayant replacé le couvercle, elle reprend avec des hochements de tête :

— Oui, j'y repense toujours. Cré bon sang ! Il en faisait un vent c'matin-là !... J'avais pas

fermé l'œil de la nuit. Oh ! c'était pas à cause du coup d'temps, j'vous jure bien, c'était rapport à trois lignes de fond qu'j'avais mouillées en douce, la veille au soir, dans l'grand étier de la Silencieuse ; et je m'disais qu'il y avait bien des chances qu'elles aient filé avec le courant d'jusant... Au p'tit jour, v'la qu'en trottant sur la chaussée pour y aller voir j'ai aperçu Houzeau qu'avait l'air de m'guetter, assis sur le talus entre les deux roufs... Je m'suis dit : « Il a pipé mes lignes, le frère ; il va m'faire des histoires. » Pas du tout. Sa figure était pas c'que j'croyais. Elle était tout à l'envers, un peu comme la mine des petits quand ils ont d'l'émotion ou du chagrin. — « Qué qu'tu fais là, que j'lui dis, tout près d'la case au fou ? Il va sûrement t'porter malheur. » — Et v'là qu'il me répond d'un ton chaviré : — « Tais-toi Sarcelle ; faut plus parler du fou. Il n'y a plus d'fou. Y a jamais eu d'fou. Il n'y a qu'des braves gens dans le rouf. J'ai passé une partie d'la nuit avec eux. » — « Toi ! avec eux ! m'ai-je écrié. » — « Oui, avec eux, qu'il reprend et j'ai vu... non, j'ose pas dire tant c'est pas croyable... J'ai vu ressusciter un mort ! » — « Un mort ! » — « Si tu veux pas m'croire, Sarcelle, t'as qu'à venir de c'pas avec moi. Ils sont tous encore dans la case. Tu verras l'miracle. »

Elle a suspendu son récit pour aller respirer le fumet du ragoût. En torchonnant une assiette, elle revient vers moi et continue :

— Vous pensez si j'étais qu'à moitié à mon

aise à l'idée d'aller voir ce mort revenu de l'aut' monde dans l'terrier du fou. J'comprenais pas grand'chose à l'affaire ; mais, quand même, j'ai suivi Houzeau de confiance. Sur le devant de la case, on a trouvé P'tit Pierre, l'dernier gars à la Merlureau. C'pauvre gosse avait l'air tout r'tourné. Paraît qu'il avait vu l'ressuscité et passé l'restant d'sa nuit, contre le mur du rouf, couché dans sa brouette. Il y avait aussi Juliette Corbin, pas bien faraude, et l'grand Grelotteux qui hutte, comme un courlis, sous une brousse d'roseaux. Ç'ui là qu'vous avez pris en affection; j'sais pas pourquoi, bon Dieu !... Il y avait encore la Roussette avec ses bras d'chauve-souris et Jujules qui, sans qu'on l'sache, apportait tous les jours la pitance au fou. Autant dire que toute la miséraille du marais était là, quoi ! — « L'miracle ! que j'confiais tout bas à l'oreille du Grelotteux... T'as su toi aussi qu'y a eu un miracle, ici, c'te nuit ?... Quand donc qu'on l'verra, l'miracle ? » — « Espère un peu, Sarcelle, qu'y m'répondait, bien sûr, ça n'tardera pas. » — Ça soufflait bougrement dur, plein d'la mer, sacré nom ! Mais on tenait bon quand-même, assis sur nos talons, et l'cœur nous battait, je n'vous dis qu'cela !... A force d'attendre, la porte a fini par s'ouvrir. Vous êtes sorti le premier et, derrière vous, on a vu v'nir la dame de la Silencieuse, si belle, mais si triste, si triste que Grelotteux et moi, on l'a prise d'abord pour la Vierge des Douleurs en apparition. — « L'miracle, qu'on mendiait, en touchant sa robe, faites-nous

voir le miracle. » C'est à c'moment-là qu'Juliette a voulu nous faire partir et qu'la dame lui a dit : — « Ce sont de pauvres gens du marais. Quel mal vous font-ils ? Laissez-les donc en repos. » La Roussette et Grelotteux étaient comme moi ; on en avait les larmes aux yeux... Je m'souviens de tout cela comme si c'était d'hier...

Moi aussi, comme elle, beaucoup mieux qu'elle, je me souviens, Mortaine. Du seuil de la porte que je venais de franchir, j'aperçois sur le terre-plein cette demi-douzaine de loqueteux, accroupis, fouaillés par la rafale, suppliant qu'on leur permît d'entrevoir celui qu'en leur foi naïve ils considéraient comme un miraculé. Je revois la femme s'avançant au milieu d'eux comme une sainte parmi des affligés. Je l'entends. Elle s'adresse à Juliette ; elle s'adresse à moi. Elle nous confie l'aveugle pour quelques heures, quelques heures seulement, le temps d'aller jusqu'à la Silencieuse et d'en revenir aussitôt. Elle le recommande à nos soins. Qu'avait-elle besoin de nous le recommander ! Et puis je la suis des yeux qui s'éloigne sur le bossis, précédée du charmeur de goélands appuyé sur sa ningle, suivie du petiot peinant aux bras de la brouette, suivie à distance par tous les autres que sa pitié avait conquis et à qui elle avait dit : « Vous reviendrez demain. » — Devant moi, il n'y a plus, sous le ciel de bitume, que le grand paysage maudit, les coulées de vases, l'eau qui suinte, l'eau qui court, les roseaux et les joncs balancés, torturés, la boue, les fondrières et les flaques,

mon rouf au delà, fermé comme un tombeau ; et, plus loin, derrière le jaune sale de la dune, la mer qui pousse ses houles, ses embruns, ses clameurs, son appel infini...

« Dès que je serai de retour, m'avait dit la femme, je vous rendrai toute votre liberté, votre liberté tout entière. » — Ma liberté tout entière ! Ces trois mots tout d'abord ne m'avaient pas frappé... Ils me revenaient maintenant à la mémoire. Quelle pouvait bien être sa pensée ? Voulait-elle me signifier par là que j'étais de trop désormais dans le voisinage de sa vie réunie à celle du malheureux ? Était-ce l'invitation au départ que, discrètement, elle formulait ainsi ?... Peut-être ! Mais alors cette liberté que, l'arme en main et la menace aux lèvres, j'avais revendiquée devant l'aveugle qui, hanté déjà par la jalousie, voulait d'abord à tout prix m'éloigner avant que n'arrivât la femme de son désir, cette liberté, j'allais sans résistance et sans délai la sacrifier devant elle !... Partir ! partir ! Au fait n'était-ce pas ma destinée d'être un éternel errant !... Mon esprit de détermination jouait à ce moment par spasmes rapides et brutaux comme il a toujours joué. Je me souviens que j'appelai Juliette, assise dans le rouf, et dont je sentais venir jusqu'à moi les regards lourds de mélancolie. Quand elle fut sur le terre-plein, je l'entraînai à l'écart : — « Je n'ai plus grand'chose à faire ici, Juliette. Vous vous passerez bien de ma présence désormais. Je vais vous quitter. » — Son visage altéré par la fatigue se nuagea de sur-

prise et de chagrin. — « Pourquoi qu'vous voulez nous quitter ; pourquoi ? Où irez-vous tout seul ? » — C'était bien l'unique chose à laquelle je n'avais point songé. Où aller en effet ? Voilà que subitement la perspective de l'inconnu et des lointains me faisait peur. Je n'avais plus l'âme des lointains. Changé ! J'étais donc changé au point de ne plus pouvoir envisager l'idée de la solitude, de souffrir à la pensée de quitter ce coin de terre misérable, de me séparer des pauvres humbles et des deux autres, l'homme et la femme, aux cœurs souffrants. Partir ! Ne plus jamais revoir Pablo Torres, ne plus jamais l'entendre, me retrouver très loin d'ici, perdu dans la horde humaine, marcher sans but, coude à coude, avec des êtres indifférents, sans rêves, sans idéal, sans espoirs, sans émoi, sans amour !... Retomber peut-être, malgré moi, dans l'atmosphère glaciale de mes abstractions et sentir se recoaguler le sang un instant rajeuni et réchauffé de ma vie ! Partir !... Non, j'étais trop faible encore. La fuite solitaire était au-dessus de mes forces à peine convalescentes. Un immense besoin de secours, de chaleur, de tendresse se réveillait en moi. Plus tard, je pourrais peut-être songer au départ. Mais pas maintenant... C'était trop tôt.

Juliette était rentrée dans le rouf où l'aveugle dormait paisiblement d'un sommeil salutaire. J'attendais le retour de la femme en remuant mes soucis... Deux heures déjà s'étaient écoulées depuis sa disparition, au loin, dans les fonds gris

du sud. Elle ne pouvait tarder beaucoup désormais. Avant qu'elle pénétrât dans le rouf, il fallait à tout prix que je lui parle. Elle ne me connaissait pas. La moindre des choses était que je fisse le premier pas vers elle, et que je lui soumisse franchement la question de mon sort.

...Quand elle traversa le terre-plein, résolument j'allai à sa rencontre. Elle me tendit la main, une main ferme qui brisa la mienne d'une rapide et fiévreuse étreinte. Sans plus attendre, sans prononcer un mot, elle passa le seuil hautainement et referma la porte. J'étais resté muet... Il est dans la vie certaines choses nécessaires qu'il faut dire à certaines minutes essentielles, sans se laisser troubler, distraire ou retarder... J'avais laissé passer la minute ; et, je ne sais comment, la minute ne revint jamais !... Que ne suis-je parti ce soir-là, Mortaine ! Cela eut cent fois mieux valu. . . . .

. . . .

Dix heures du soir. La Sarcelle dort à même le sol, roulée dans une couverture de grosse bure. J'enjambe son corps. J'ouvre la porte de ma case. Une lumière tremblote dans le rouf d'en face. Juliette doit coudre auprès du lit où l'hidalgo, mains jointes, rêve dans ses ténèbres éternelles... Pourquoi cette lumière qui veille la souffrance n'a-t-elle pas retenu mes regards ? Que font mes yeux à s'attarder maintenant dans ce noir perdu du sud, dans ce noir où il n'y a ni lune, ni étoile, rien que de l'inquiétude, du mystère et du rêve ?...



C'était trois jours après son arrivée, par un petit temps gris, somnolent, un de ces temps comme il en fait souvent après les grosses bourrasques et qui ont l'air de demander pardon, de vouloir guérir, rassurer, consoler. J'avais, depuis l'avant-veille, réintégré mon triste domicile, emmenant avec moi cette Sarcelle pour remplacer Juliette dont Pablo avait instamment réclamé la présence et les soins. Soucieux de respecter la vie des deux êtres qui, en des circonstances terribles, venaient de se retrouver, je m'étais abstenu de paraître dans le rouf. Je ne savais plus rien d'eux, sinon que la femme s'était installée à la Silencieuse et qu'elle allait et venait de chez elle au logis de l'aveugle. La Sarcelle, que j'avais envoyée par trois fois demander des nouvelles, ne m'avait rapporté que de vagues renseignements : — « Ça va pas bien fort là-bas... Les larmes coulent tout le temps ! » — « Ils ne t'ont pas parlé de moi, Juliette ? » — « Non, ils ne m'ont rien dit de vous, rien. » — Comment aurais-je pu m'en étonner ? Cet homme et cette femme, rapprochés brutalement en plein cataclysme, avaient d'autres soucis plus pressants... Je regardais souvent vers la porte d'en face. Elle s'ouvrait bien rarement. Que faisait Juliette ? J'avais espéré que l'idée lui serait venue de passer par ici pour reprendre quelques hardes laissées dans ma soupente, pour savoir en tout cas

ce que j'étais devenu... Elle n'avait pas paru... L'isolement me pesait par ce petit temps gris et tristot où l'air mélancolique dormait sous le couvert des nuages...

Ce ne fut pas Juliette qui se dressa sur l'horizon ce matin-là : ce fut Claudia Torres. Je la découvris soudain à cent mètres de mon rouf, errant et hésitant, cherchant péniblement sa route dans l'enchevêtrement des lignes de bossis. Son but était visible. Elle s'acheminait vers moi. Je ne la laissai pas plus longtemps tâtonner ; je pris par le plus court et je la rejoignis. Elle était vêtue d'un costume de drap bleu qui allongeait son corps et en accusait toute la souple sveltesse. Une écharpe de tulle, nouée derrière la nuque, emprisonnait sa tête, s'abaissait par devant au niveau des sourcils, semant un ombre pâle sur les lueurs des grands yeux.

— J'allais précisément vers vous, commença-t-elle, sans me laisser le temps de dire le moindre mot. Vous avez bien fait de venir au-devant de moi. Il y a tant d'années que j'ai perdu l'habitude de ces petits chemins sur lesquels, tout enfant, je courais chaque jour ! Un peu plus, j'allais m'y égarer...

Elle fit une pause et, sur la chute d'un soupir, elle reprit :

— Les chemins ! J'en ai connu bien d'autres, hélas, depuis lors !... oui, bien d'autres, lointains ceux-là et si divers et qui ne furent pas moins enchevêtrés, ni moins pénibles !... Ah ! la vie, monsieur, est une chose magnifique, mais

elle est parfois terrible et bien décevante !... Vous et moi en savons quelque chose, n'est-ce pas ?

Quelle différence avec le débit saccadé et le ton un peu âpre qui avaient frappé mes oreilles la nuit de l'arrivée ! Avais-je devant moi une autre femme ?... Non, elle était bien la même. Mais, c'était la voix enchanteresse que j'entendais cette fois, la voix dont Torres m'avait vanté le charme. Mollement infléchie vers le registre sombre, sonore et douce en même temps, cette voix d'un seul coup venait de m'envelopper, à la façon de ces musiques exotiques qui n'ont pas besoin de paroles, qui vous prennent doucement et qu'on écoute les yeux demi fermés en rêvant d'étranges rêves.

Elle attendait ma réponse et ma réponse tardait. Sentant se condenser la mélancolie du silence, elle la brisa subitement :

— Don Pablo vous réclame. Voulez-vous m'accompagner ?

— Comment va-t-il ? fis-je, revenu soudain du domaine des songes.

— Il va... comme peut aller un homme qui a connu la joie la plus immense à la seconde même où il tombait dans le plus atroce désespoir. Il vit ballotté entre des perspectives de paradis et des visions d'enfer dans une région sans nom où je soutiens fort mal ses forces appauvries, tant mes forces à moi-même sont débilitées et à bout de ressort. Et c'est pour cela, pour cela seulement, que je suis venue à vous ; c'est pour vous dire

que, plus que jamais, votre présence est indispensable ici...

Son débit, un peu lent au début, s'était peu à peu affermi. Elle continua en scandant les mots :

— Si vous aviez par hasard l'intention de partir, renoncez au départ, monsieur ; renoncez-y pour un temps, je vous en prie... Depuis avant-hier, il m'a été donné d'apprendre bien des choses qui vous concernent. Je sais ce que vous étiez en arrivant ici... et je sais ce que vous êtes devenu à l'heure actuelle... Le changement est dans l'ordre des choses de la vie et il est des évolutions d'âme qui ont toute la splendeur d'un chaud lever de soleil... En tout cas, de nous trois, vous êtes aujourd'hui de beaucoup le plus vaillant et il est fort possible que, d'ici peu, don Pablo ou moi, l'un ou l'autre et peut-être l'un et l'autre, ayons besoin de vous...

Que signifiait cette énigmatique conclusion ? Que voulait dire Claudia ? Et pourquoi cette tristesse extraordinaire qui venait, comme un voile, d'enfermer son visage ? Un nuage passait devant le soleil. Je n'eus qu'un peu plus tard l'explication du mystérieux discours. Le nuage dura huit jours. Quand la lumière réapparut, j'en fus tout inondé et comme ébloui. Il était trop tard pour m'y soustraire.

— Je n'ai nullement l'intention de partir, lui avais-je répondu. Quant à ma vaillance, on aurait vraiment tort de fonder de grands espoirs sur elle et d'en attendre une aide que, le moment venu, elle serait incapable de fournir.

Puisque vous êtes renseignée sur mon compte, vous devez savoir que, moralement parlant, je reviens de très loin et que mes pas sont aussi incertains que des pas de convalescent.

— Il me faudra donc soigner deux malades, fit-elle les yeux traversés d'un fragile sourire.

Et se reprenant tout de suite :

— Allons, ajouta-t-elle, n'oubliez pas qu'il vous attend là-bas.

Elle s'était mise en marche sur le bossis. Je la suivais. Sans doute n'avait-elle pas coupé les liens qui la reliaient à sa pensée récente, car, au bout d'une vingtaine de mètres, je l'entendis murmurer à voix basse et comme si elle répondait à un souci intérieur :

— Deux malades ! Et quand aurai-je le temps de m'occuper du troisième !

Quelle était cette troisième personne à laquelle elle venait de faire allusion ? S'agissait-il d'elle-même ?... L'énigme se chargeait comme se charge un ciel où les orages s'accumulent et se massent au même point...

Jusqu'au rouf nous n'échangeâmes plus une parole. Devant moi, elle franchit la porte. Je marquai le pas un instant.

— Que faites-vous ? me lança-t-elle de l'intérieur de la case. Pourquoi n'entrez-vous pas ?

Je comprimai mon cœur dont les battements venaient de s'accélérer et pénétrai dans l'ombre de la pièce. Juliette était assise auprès du fauteuil au fond duquel gisait l'hidalgo, alangui, les épaules au dossier, les yeux directs.

— Me voici, don Pablo, m'écriai-je. J'avais hâte de vous revoir. J'ai répondu à votre appel. Me voici.

Ajouter quoi que ce fut à ce prélude banal eut été, pour l'instant, trop au-dessus de mes forces. L'aspect de l'homme m'avait figé sur place, désagrégeant mes pensées, congelant mes mouvements, me bloquant au point mort. Combien de fois, depuis des semaines, n'avais-je pas eu l'occasion de me trouver en face de ce visage alors qu'il subissait le contre-coup des plus terribles crises ! Je l'avais vu revêtir les expressions les plus atroces... Jamais encore il ne m'avait saisi comme il venait de me saisir. Non que l'horreur du masque se fut beaucoup aggravée, mais la face s'était complètement métamorphosée. Une lividité cadavérique l'avait totalement envahie. Dans les joues s'étaient creusées des ornières d'ombre. Aux commissures des lèvres où je croyais trouver le rayonnement, si pauvre fut-il, d'un sourire, je surprenais le fléchissement des chairs, indice certain de l'épuisement physique. Aux modifications survenues dans l'ensemble des traits, s'ajoutait je ne sais quoi d'affreux qui me serra le cœur. Don Pablo semblait moralement écroulé. En trois jours, il avait vieilli de bien des années... Et pourtant, elle était venue celle qu'il attendait ; elle ne le quittait plus ; elle était là à ses côtés, s'inclinait sans cesse vers lui, rassemblant dans ses mains les deux mains amaigries, le regardant... Mais quel homme, eût-il le don de pénétration le plus

subtil, peut se flatter de lire à coup sûr dans les profondeurs d'un regard qui semble vouloir garder ses secrets, comme les abysses de la mer gardent jalousement leur vie ténébreuse ?... J'avais beau scruter ces grands yeux de femme, je n'arrivais pas à franchir le mur au delà duquel se cachait le mystère. Que s'était-il passé depuis trois jours entre cette belle créature indéchiffrable et ce malheureux abîmé dans le silence ? De quoi était fait leur aujourd'hui ? Je n'osais me demander de quoi seraient faits leurs lendemains.

— Vous êtes heureux, Pablo Torres ? fis-je, en prenant la place que Juliette venait de m'abandonner.

Il esquissa un signe de tête affirmatif ; et garda sa rigidité sans gestes ni sourire. J'eus l'impression que ma question n'avait que très superficiellement effleuré son esprit, claustré lui aussi dans les régions insondables que la percussion ne peut explorer. J'insistai cependant :

— Vous m'avez fait demander. En quoi puis-je vous être encore utile ? Ne possédez-vous pas tout, maintenant qu'elle est venue ?

— Oui, elle est venue, fit-il avec effort ; mais elle est venue trop tard, oui, trop tard !... Contre l'irréparable que pouvons-nous, elle et moi !... Les morts et les vivants n'ont plus rien de commun. Et je suis un mort, Veyral, un cadavre tout juste bon pour le charnier.

— Ne l'écoutez pas, monsieur. Il va peut-être

vous dire... Oh ! ne croyez pas ce qu'il va vous dire !

La femme agitait ses mains ouvertes vers le visage de l'aveugle comme si elle voulait barrer la route à un secret qu'il était sur le point de livrer. Mais lui, du même timbre sourd, avec un hochement de tête qui avait l'air de balancer le plus amer désenchantement, il reprit :

— N'ayez crainte ; je ne dirai rien, Claudia. Qu'aurais-je d'ailleurs à apprendre à Veyral qu'il ne sache... ou ne soupçonne déjà ? — Je veux seulement lui réitérer la prière que je lui ai adressée l'autre soir. Et c'est pour cela que je l'ai fait venir. Je veux lui demander de se mettre à votre disposition, d'organiser mon départ, mon départ, le plus tôt possible.

Son départ ! Comment ! Pablo Torrès voulait partir !... Et pourquoi ?... Sans m'attarder à aucune supposition, je voulus protester. La femme ne m'en laissa pas le temps.

— Vous n'organiserez rien, monsieur, parce que moi, de toutes mes forces, je m'y oppose.

Une volonté souveraine venait de s'affirmer. L'autorité n'était pas seulement dans les mots, elle s'imposait dans le geste, elle se prolongeait dans l'intensité du regard que la femme maintenait fixé sur moi. Don Pablo recommença de supplier :

— Il faut que je parte. Il le faut à tout prix... Ce que j'avais rêvé est impossible ; vous le savez bien, Claudia !

— Je sais, fit-elle, que nous sommes deux ici,

monsieur Veyral et moi, qui, pas plus l'un que l'autre, ne commettrions ce crime que vous souhaitez. Votre vie est désormais entre nos mains.

— Quelle lamentable vie ! soupira l'aveugle.

— Rassurez-vous ; nous ferons tout pour l'adoucir. Je suis là, Pablo ; je ne vous quitte plus. Dans quelques jours vous sortirez de ce rouf qui ne vous rappelle d'ailleurs que des temps malheureux et des heures pitoyables... Je vais faire préparer pour vous cette petite maison qui regarde la mer au bout du bois de la Silencieuse. Je sais qu'elle vous plaît et qu'il ne vous répugnera pas d'y vivre. Nous vous y installerons. J'ai tout prévu ces trois derniers jours, depuis la visite d'un maître de la science jusqu'au séjour d'un interne qui viendra vous prodiguer ses soins... Nous ferons l'impossible pour vous, Pablo.

Ainsi donc, elle m'associait d'autorité à leur existence ! Ne se sentait-elle déjà plus la force de faire elle-même ce que n'importe quelle femme, en pareil cas, tiendrait à honneur de faire seule et sans le secours de qui que ce soit ? Et puis, pourquoi était-il question de cette petite maison sur la mer ? Il y avait donc un obstacle extraordinaire à leur cohabitation sous le même toit ? De quelle nature était cet obstacle et comment surgissait-il à une heure où tout n'aurait dû être entre eux que concorde, bonheur, émotion ?... Énigme et mystère, secrets du passé inconnu, dont sans doute un

proche avenir m'apporterait l'entier éclaircissement. La grande commisération que j'éprouvais pour Pablo annihilait pour l'instant tout le reste. Ployé sous le regard dominant de l'étrangère, je venais de me pencher vers le pauvre anéanti et d'un accent chaleureux :

— Oui, nous ferons tout pour vous ; je vous en donne l'assurance.

Sa tête se dodelina dans le même mélancolique balancement ; il reprit :

— Je sais... je sais. Vous êtes bons tous les deux et je vous remercie. Mais quoi que vous fassiez, il est des choses qu'on ne me rendra pas, hélas ! La lumière de mes yeux d'abord, et puis, et puis surtout...

Claudia Torres se dressa dans un sursaut violent et s'abattant sur le fauteuil, son visage contre le visage de l'aveugle, elle chuchota fiévreusement :

— Taisez-vous, Pablo ! Je vous défends d'ajouter quoi que ce soit... Vous entendez... je vous le défends !

Les lèvres de l'affligé remuèrent encore quelques mots à voix basse. Sa pensée s'éteignit dans un marmottement inintelligible, indistinct. Et puis, il tomba dans une prostration apparente au fond de laquelle son esprit rencontra certainement d'affreuses souffrances, car ses traits en portèrent bientôt toutes les empreintes cruelles. La femme le regardait. Toujours inclinée vers lui, elle avait l'air de l'accompagner dans un pèlerinage de douleur, de gravir, pas à pas, à

ses côtés les degrés d'un calvaire. Plus que jamais j'étais incapable de les suivre. En entrant dans leur silence angoissé, ils avaient refermé une porte derrière eux ; ils m'avaient lâché au bord de la route ; ils s'étaient échappés. Et plus le temps passait plus j'avais l'impression de les sentir s'éloigner au fond d'un pays inconnu, d'un pays désolé dont les frontières m'étaient rigoureusement fermées. Que pouvais-je pour eux ?

Doucement, j'abandonnai la main de Pablo que, depuis un instant, j'avais prise dans la mienne. Elle me quitta sans résistance. Quant à la femme, c'est à peine si elle s'aperçut de mon départ... Parvenu au dehors, je levai les yeux vers l'immense ciel noir où se tassaient les nuages de pluie et il me sembla qu'il y avait moins de détresse dans ce ciel que dans le cœur de ceux que je laissais derrière moi.



... Et jusqu'au soir et toute la nuit qui suivit, une longue nuit où les chagrins du firmament descendirent en averses serrées, je fus aux prises avec la troublante énigme...

En quel étrange désarroi j'avais trouvé cet homme que je croyais revoir moralement transformé ! Pourquoi ce désespoir, cette volonté de partir, alors que les mains de douceur et les yeux de consolation se tendaient vers sa triste misère ?... Ah ! certes, il ne voyait ni les mains,

ni les yeux ; mais il entendait la voix, la chère voix compatissante. Depuis tant d'années il la souhaitait, cette voix ! Et voilà qu'elle chantait à ses oreilles ; et ses oreilles semblaient fermées ! Elle affirmait toutes les sollicitudes, la fidélité, le dévouement. Qu'aurait-elle pu promettre, en ma présence, au delà de ce qu'elle avait promis !... Était-ce donc qu'antérieurement à ma venue dans le rouf il s'était passé entre eux quelque chose d'imprévu, de tragique, ce quelque chose peut-être dont la révélation fut, par deux fois, au bord des lèvres de l'homme et que la femme arrêta violemment à la seconde de l'aveu ?... Était-ce cela qui, né tout à coup du présent ou surgi du passé, excitait chez Pablo l'idée folle du départ ? N'était-ce pas plutôt l'horreur de lui-même, la conscience de sa déchéance physique qui l'affolaient et engendraient en lui la terreur soudaine de se lier de nouveau à l'existence de sa femme, d'être pour elle le fardeau qui semble d'abord léger, mais dont le poids s'aggrave au fur et à mesure qu'on le porte plus longtemps ? Ne devais-je pas chercher de ce côté l'explication de cet « irréparable » qui venait de se dresser entre eux ?... Mais, dans cette hypothèse elle-même, le cœur de l'aveugle que je savais brûlant d'amour et si vibrant, ce cœur qui avait tant souffert de l'attente aurait dû, malgré tout, s'épancher largement et, tout en confessant ses scrupules, laisser libre cours au flot trop longtemps contenu de sa profonde tendresse... Au lieu et place de ce

bouleversement que j'attendais, je n'avais trouvé, de part et d'autre, qu'inquiétude et réserve, mystérieux silences et inexplicable contrainte. Qu'était donc devenue la magnifique passion qui avait porté si haut le cœur de cet homme, cette passion dont l'influence magique avait eu le pouvoir de rajeunir mon âme et de ressusciter tant de chaude sève au sein de ma vie atrophiée ? Quel vent méphitique en avait soufflé la belle flamme ?...

Dans l'insomnie d'une nuit sans fin, j'errais parmi les dédales du labyrinthe. Le petit démon du désenchantement ricanait à mes oreilles. La mélancolie de la pluie venait à la rescousse. Des élans s'appauvrissaient, des lumières se ternissaient en moi. Allais-je donc voir s'effriter ma confiance en la sincérité des hommes et mourir encore une fois mon élan vers l'amour ? — « Ce n'est qu'un nuage, me disais-je, en cherchant le réconfort, toujours le nuage qui passe devant le soleil. Demain le dissipera. Demain je saurai la vérité. Et ce n'est pas Pablo Torres qui partira, c'est moi qui m'en irai bientôt dans un parfait rassérénement. »



Je ne sus rien le lendemain ; et six autres jours passèrent de même sans m'apporter autre chose qu'une recrudescence d'anxiété. Il n'est rien de tel, pour inquiéter les nerfs et en surai-

guiser la sensibilité, qu'un orage qui couve et dont nul ne peut dire s'il éclatera et de quoi il sera fait. A ne considérer que les seules apparences, les âmes étaient entrées dans le royaume de la paix, mais c'était une paix lourde et triste comme le ciel plombé et sans profondeur où les nuées de novembre, lasses de courir, avaient fini par se stabiliser. L'air était tiède sous ce ciel enlinceulé, si tiède qu'on pouvait le respirer au dehors, paisiblement assis. Il donnait l'impression du bien-être, d'un entr'acte reposant au seuil de la tragédie hivernale. Claudia avait résolu que l'aveugle en profitât. Aussi l'avait-on porté dans son fauteuil sur le terre-plein du rouf. Et nous vivions rassemblés autour de lui ; Juliette, attentive, allant et venant du pas discret de celle qui a peur de troubler, Claudia, plus attentive encore, les traits plus que jamais impénétrables, belle sous la lumière grise d'une beauté qui captait trop souvent mes regards et les paralysait au détriment de toutes leurs velléités d'auscultation. — Entre elle et don Pablo régnait une atmosphère paisible que tout autre eut interprétée comme une émanation de la sérénité de leurs cœurs, mais au sein de laquelle je sentais confusément s'amasser, au fil lent des heures, de plus en plus vagues et inquiétantes mélancolies. Ils ne se disaient que des choses douces et ordinaires, comme peuvent en échanger les blessés et ces passagères de la vie que la compassion et le devoir de dévouement retiennent à leur chevet. Pas la moindre allusion

à leurs souvenirs communs. Le passé pour eux semblait lettre morte. En était-il réellement ainsi ou n'avais-je devant moi qu'une façade derrière laquelle sévissait une tempête soigneusement dissimulée ? Le plus avisé des psychologues n'aurait pu sûrement se prononcer. De départ il n'était plus question. En parlant de l'avenir, la femme avait ce ton assuré qui ne laissait place à aucune suspicion et dénotait des résolutions prises et à l'abri de toute atteinte. — « Quand vous serez à la Silencieuse »... disait-elle à l'aveugle ; ou bien : — « Nous choisirons une belle journée pour vous transporter là-bas » ; et, peu après, s'adressant à moi : — « La petite maison lui paraîtra meilleure. Quant à vous, monsieur, s'il vous plaît de la partager avec lui, je n'en éprouverai que plaisir et grande sécurité. » — Ainsi donc, non contente de disposer de lui, elle persistait à disposer de moi. Et telle était la forte armature de volonté dont elle étayait ses décisions que ni Pablo, ni moi ne songions à réagir ou à nous rebeller... Il inclinait la tête dans ce geste vague et tristement soumis qui, depuis quelques jours, lui était devenu familier. Des pauses de silence suivaient que, pour rien au monde, je n'aurais voulu troubler ; car je sentais que, pour ces deux êtres, elles devaient être remplies par de grands mouvements d'âme auxquels je demeurais totalement étranger. Assis sur le talus qui bordait le terre-plein, j'affectais l'insouciance ; j'observais les lointains embrumés ou reposais mes yeux sur le livre apporté et

ouvert sur mes genoux. Toute attitude m'était bonne pourvu qu'elle me tînt à distance, tant était grand mon souci de respecter alors l'étrange et muette intimité de mes deux compagnons.

Et pourtant la curiosité de savoir n'avait pas fléchi en moi au point de ne pas connaître de violents ressauts. Mon rôle passé de confident ne me donnait-il pas quelques droits ? Le tout était que je trouvasse l'occasion de les réclamer discrètement. Mais, quand cette occasion paraissait s'offrir, une certaine pudeur prenait le dessus, et il suffisait que je rencontrasse le regard de la femme pour me sentir du coup en déroute et n'être plus devant elle qu'inertie et soumission. « C'est une formidable puissance, pensai-je, à l'un de ces rares moments où je soutenais, par hasard, sans faiblir, l'éclat de ses yeux, qui, je ne sais pourquoi, venaient de s'implanter dans les miens. Elle est capable de tout, dans l'ordre du plus grand bien, et dans celui des plus terribles malfaisances. Il n'y a qu'une chose qui ne puisse trouver place en son rayonnement : c'est une vie qui prétendrait lui résister ou demeurer à ses côtés dans les grisailles de l'indifférence ou de la médiocrité incolore. » La mienne se révoltait à la seule idée d'un ridicule et inutile esclavage. Alors, n'était-il pas grand temps qu'elle s'échappât ?

Les facultés intuitives de certaines natures tiennent vraiment du prodige. Claudia venait de lire en moi comme en un livre ouvert. Elle posa une main sur le bras de l'aveugle.

— Pablo, fit-elle, avec une nonchalance qui dissimulait mal une mordante gravité, votre ami rumine en ce moment de ténébreux projets.

— Moi ! sursautai-je, interloqué.

Sans tenir compte de mon interruption, elle continua du même ton sec et détaché :

— Parfaitement, il veut vous quitter. Vous admettriez de gaieté de cœur qu'il puisse s'éloigner de vous ainsi, brutalement, sans raison ?

Pablo Torres éleva la voix :

— Veyral est libre et nous n'avons pas le droit de le retenir. Mais je tiens à lui dire que son départ serait pour moi un immense chagrin. Il sait que j'ai besoin encore de grands ménagements... Et puis il a tant fait déjà pour mon pauvre salut qu'il n'hésitera certainement pas, aujourd'hui ou même un jour venant, si je le prie de faire encore davantage.

Encore une phrase chargée à pleins bords d'anxiété et d'inconnu ! Alors que Pablo la prononçait, Claudia s'était levée. — Trois pas l'amenèrent jusqu'à moi. A son front soudain plissé, aux ténèbres descendues sur son visage, au petit sourire amer qui abaissa le coin de sa bouche, je compris qu'elle marchait à l'attaque... Grave et dédaigneuse, elle me jeta sourdement :

— Vous avez entendu, monsieur. Il me semble que, personnellement, je n'ai plus rien à ajouter. Vous resterez donc, ... à moins que ma présence ici vous soit tellement désagréable que

vous ne puissiez la supporter un jour de plus.

Le coup direct me laissa brusquement désarçonné. Je cherchai la riposte. Je ne trouvai que le désarroi. C'est tout juste si je pus sauver un peu de ma dignité en balbutiant des mots quelconques :

— Vous vous méprenez, madame... Loin de moi une telle pensée !... Non, non, ce n'est pas votre présence ici qui me fait envisager le départ...

Je m'aperçus alors que je parlais dans le vide, qu'elle ne m'écoutait plus. Du haut de sa belle taille qui la surélevait comme un orgueilleux piédestal, debout sur le talus, elle regardait bien au-dessus de moi. Encore une fois, elle venait de s'évader. Elle était loin, fabuleusement loin, dans l'inaccessible sans doute de ses souvenirs ou de ses rêves. Entre ses paupières faiblement vacillantes, luisaient ses prunelles lueurées d'or. Vers quels bonheurs, vers quelles chimères allaient leurs flammes horizontales ? On eut dit des yeux hypnotisés par un charme insoupçonnable, tendus vers des désirs ou des promesses ardentes... C'est ainsi, Mortaine, que j'ai vu s'ouvrir et démesurément s'agrandir les yeux des faméliques égarés qui, perdus au désert, voyaient surgir, au fond des espaces, l'éblouissement du mirage. Toujours assis à ses pieds, je la contemplais. Un faible vent qui se leva soudain plaqua sa robe sur sa poitrine, accusa sa silhouette et la pure beauté de ses lignes... Est-ce ce vent qui me fit frissonner d'un bizarre et

imprévu frisson ? Ou bien... ou bien ?... Les herbes du talus s'inclinèrent. Les roseaux frémirent. Une plainte en même temps naquit tout près qui me rappela à la réalité.

— J'ai froid, gémissait l'aveugle. Ce vent me fait mal. Claudia, je veux rentrer... Claudia !

Elle l'entendait certainement. Si près de lui, elle ne pouvait pas ne pas l'entendre... Et pourtant, elle ne s'était pas retournée ; elle n'avait pas fait un mouvement... Elle ne répondait pas. L'aveugle appela encore. Elle bougea imperceptiblement.

— Il vous réclame, murmurai-je en me haussant vers elle.

— Ah ! pardon ! fit-elle lointainement.

Ce « Ah », ce pauvre rien qui s'en alla dans un soupir, les lueurs des yeux qui soudain s'éteignirent comme en face d'une vision refermée, le nuage de souci qui fit place à l'enchantement sur les traits brusquement changés ; tout cela s'inscrivit dans mon cerveau avec la précision dure d'une image à l'eau forte. J'eus conscience d'entrevoir pour la première fois quelque chose de terrible que j'étais bien loin de soupçonner : — « Ne l'aimerait-elle plus ? » pensai-je...

Et, tandis qu'elle se dirigeait vers Pablo, le front orageux, en retenant ses pas, avec ce petit frémissement pénible de quelqu'un qui s'arrache à un grand rêve et qui reprend pied dans la vie, je me répétai en la considérant, inquiet, désorienté : « Non, elle ne doit plus l'aimer !... Elle ne l'aime plus ! »

D'un geste las et sans chaleur, elle effleura l'épaule de l'affligé.

— Vous voulez rentrer ? dit-elle... eh bien, rentrons.

Son mol accent désabusé me glaça le cœur... Le faible souffle de vent s'était fait fort et âpre... La lumière du jour diminuait. Déjà la nuit fermait les horizons, et le marais s'immensifiait dans le noir hostile. La femme fière et haute et l'homme hésitant et tassé s'éloignèrent enveloppés d'un silence effrayant. Il me sembla qu'à leur suite tout le tragique de leur destinée franchissait en maître la porte de la maison !



Triste soir, Mortaine, premier soir de grande tourmente ! Une émeute en moi, une émeute soudain déchaînée ! Des hordes aboyant, ricanant, agitant des brandons d'incendie autour de tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus sincère en mon âme revivifiée !... L'amour ! L'amour ; quelle misère ! Cette femme de qui Torres attendait tout : passion, bonheur, salut et pardon ; cette femme, nature d'exception, cœur unique, bonté, tendresse incomparable, qui devait tout apporter, tout donner à pleines mains ! Hélas ! hélas ! Huit ans de libre essor sur les grands chemins de la vie avaient tout affaibli et tout ruiné chez elle ! Car, je ne conservais pas le moindre doute : Claudia n'aimait

plus ! Au malheureux que le destin avait replacé sur sa route, elle n'offrait qu'une protection passagère, de la compassion éphémère et sans ardeur... Non, elle ne l'aimait plus ! L'avait-elle jamais aimé ?... Et lui, lui qui avait tant vécu, tant souffert pour la revoir et qui, parce qu'elle était arrivée un jour trop tard, ne l'avait pas revue, qu'allait-il devenir dans son précipice noir !... Nul doute que, par humanité, elle n'eut tout fait jusqu'ici pour le ménager et le leurrer peut-être ; mais certaines choses n'ont pas besoin d'être vues ou exprimées pour être comprises et s'imposer à l'esprit peu à peu. Déjà Torres devait commencer à sentir, à comprendre. La détresse de son attitude en était la meilleure preuve. Il n'en restait pas moins qu'une heure allait sonner, prochaine, imminente peut-être, l'heure du grand brisement définitif. Comment alors se comporterait la femme ? Pitoyablement sans doute ; et c'est précisément parce que, d'ores et déjà, elle avait conscience de la médiocrité de son cœur et de l'insuffisance de ses moyens qu'elle implorait tacitement mon aide et me suppliait de rester à ses côtés... Tout se tenait ; tout s'enchaînait. Une à une, logiques, irréfutables, mes suppositions entraient cette fois dans le domaine de la vérité.

— Hé ! Ho !... Vous allez pas rester jusqu'à demain à tournailler comme un chien fou autour de vot' rouf ?... Fait tout juste chaud, vous savez. Et puis, vous n'pensez donc pas à vot' dîner ? Vous avez donc pas faim ?

La Sarcelle, projetant en avant son cou décharné, me hélait du seuil de ma case. Mais son appel pesait bien peu à côté du concert des voix mauvaises : — « Ah ! ah ! clamaient ces voix éparses dans la nuit, tu n'es plus ton maître. Claudia a besoin de toi, tu es son prisonnier. Te voici, encore une fois, sur le point de t'enliser et dans quelles vases ! Prends garde, Veyral! Prends bien garde ! Il est grand temps que tu t'en ailles, si tu ne veux mourir tout à fait, mourir pour toujours. Abandonne à leur sort ces deux êtres qui ne te sont rien ou du moins bien peu de chose. Un jour de plus ici et tu assisteras impuissant à la catastrophe et aux obsèques de leurs cœurs ; et à ces obsèques-là, tu seras ton propre fossoyeur, car tout en toi, sera bon pour l'enfouissement : ta foi dans l'amour, ta confiance en la sincérité humaine, tes illusions, toutes tes illusions. Et, quand tout sera fini, tu te retrouveras seul en présence de la vie telle que tu la considérais en arrivant ici ; c'est-à-dire en face d'un Sahara navrant où, de loin en loin, au dur soleil de l'égoïsme et de l'oubli, se dessèchent les ossements des passions sans lendemains...

— Mais que faites-vous donc ? glapissait la Sarcelle. V'là l'heure des loups cerves et des revenants d'la nuit. C'est l'moment où ils commencent à galoper vers la mer. Vous allez pas coucher su' l'bossis à les attendre !

Les revenants et les loups des légendes ! J'étais si loin de tout cela. Si tranquille et rassurant

me semblait ce soir-là le marécage ! Si calme était la nuit avec son ciel laiteux, libre de nuages et le disque éclatant de la lune qui voyageait à mi-chemin du zénith ! Qu'aurais-je fait dans mon rouf devant un repas indifférent auquel je n'aurais à peine touché, faute de cœur et d'appétit ?... Mon cœur ! Il venait de s'élever au-dessus des tempêtes ; il nageait maintenant à grandes brasses dans les courants de la pitié vers l'infortuné que guettait, d'une heure à l'autre, la suprême agonie morale... Tenter encore quelque chose pour lui ; tâcher de le sauver du désespoir ou, tout au moins, le préparer doucement à la catastrophe. La prévenir même, cette catastrophe. En reculer, si possible, l'échéance !... Agir, intervenir, au lieu de fuir lâchement dans une indigne désertion... C'est ainsi que, prédominantes, ayant réduit au silence toutes les autres, des voix nouvelles me conseillaient, m'entraînaient. Vers quel but me poussaient-elles ? J'aurais été incapable de le dire. Tout ce dont je me rendais compte peu à peu, c'est que, mécaniquement, je m'étais mis en mouvement, que je m'étais éloigné de mon rouf, sans m'en apercevoir, que j'avais marché en droite ligne vers la chaussée, que j'allais, que j'allais depuis tantôt une heure sur cette chaussée, très vite, hanté par des appels étranges et possédé par les troubles de la nuit. Quelle nuit extraordinaire pour une nuit de novembre ! Quelle douceur d'air ! Quelle lumineuse limpidité ! Sur l'étier parallèle au chemin rectiligne, les rayons de la

lune se jouaient aux cimes de petites moires retroussées par la brise, inclinées dans le même sens ; et le souffle léger bruissait mélodieusement à mes oreilles. Je songeais au marais peuplé de charmes et d'enchantements et, libre de toute angoisse, sans penser aux dangers et aux brumes, j'avançais toujours d'une marche de somnambule.

Quand je m'aperçus subitement que je touchais à la fin de la chaussée, quand je vis se dresser devant moi, sur la pâleur du ciel, l'écran noir des pins de la Silencieuse, je n'éprouvai, chose étrange, aucune surprise. D'être venu si loin ne me sembla nullement anormal. Je ne me demandai pas un seul instant : que vais-je faire maintenant, ou pourquoi suis-je ici ? Ma destinée s'était remise en mouvement et me tenait la main. A sa suite, j'escaladai la murette de pierre et pénétrai dans l'oasis sombre. Nulle méfiance, nulle frayeur en moi. Sous la voûte frémissante des hautes cimes, remuées de brise et pailletées de lune, entre deux fourrés impénétrables je suivais un sentier à peine perceptible, et je n'avais cependant à le reconnaître pas plus d'hésitation que s'il eût été nettement délimité sur le sol par un double trait de feu. A mesure que je gagnais du terrain, j'avais le sentiment que la force d'attraction dont j'étais l'esclave augmentait de puissance, qu'un but précis était là, à deux pas, que j'allais vers ce but obscur, aiguillonné, contraint et que nulle autorité sur terre n'aurait pu désormais m'en détourner.

Une éclaircie dans les pins transforma le décor. Le sentier s'ouvrit, s'étala en croissant. J'étais devant la façade de la Silencieuse et mes pieds foulaient les deux petites marches de la porte. Sans savoir sur quoi pouvait s'ouvrir cette porte, sans me demander si elle était close ou non, sans songer aux obstacles qui m'attendaient ou aux défenses que j'allais éveiller derrière elle, je la poussai doucement, résolument. Elle n'était pas fermée. En s'entre-bâillant, elle ne fit aucun bruit... Un faisceau de clartés lunaires me précéda dans le vestibule dallé et rayonna sur l'entrée latérale d'une pièce où la vie rouge d'un foyer se devinait à la lueur qui dansait sur le mur... Deux pas en avant ; puis je fis face à gauche. D'un coup d'œil j'embrassai les profondeurs d'une salle très haute, un grand royaume de solennité et d'ombre, et, tout au fond, un coin éclairé par les seules flammes du foyer. Au bord d'une table massive, assise et vêtue de blanc, Claudia, les deux mains dans les ondes de sa chevelure, semblait effondrée dans le sommeil ou écrasée par un terrible anéantissement. Au tremblement qui me saisit alors, à la conscience subite que j'eus de l'extravagant et de l'inadmissible de mon acte, je sentis que mon destin conducteur venait de m'abandonner à mes propres forces. Ma vie fragile se paralysait cernée par le regrets et les appréhensions. Cette femme dormait-elle donc d'un si pesant sommeil qu'elle n'eut pas entendu le glissement de mes pas ? Quelle terreur allais-je lui causer ? Com-

ment la prévenir et comment amortir le choc qui l'attendait à son réveil ? Le vent se chargea de régler en trois secondes l'inextricable situation. Il s'insinua dans le vestibule et, saisissant la porte, la referma violemment. Au claquement sec répondit le redressement de la femme. D'un seul bond, elle fut debout. Un rayon de lune qui cheminait au bord de la fenêtre l'enveloppa soudain. La lumière d'argent exalta son beau visage diaphane. Ses yeux de rêve devinrent deux yeux de braise. Pas un cri d'effroi. A peine un tout petit recul. Ses mains ne tentèrent pas un geste de défense ; elles se froissèrent nerveusement l'une contre l'autre. D'une voix pâle, presque sans timbre, elle proféra :

— Entrez, monsieur, et dites-vous que chez moi vous êtes le bienvenu.

Après un tel accueil quelles excuses alléguer pour me faire pardonner ma présence ? Quels motifs imaginer pour la justifier ?

— Le bienvenu, ici ! balbutiai-je, même à cette heure, madame ? même en de telles conditions ?

Toujours debout, la main droite appuyée à la table, le corps légèrement cambré comme si elle voulait s'exhausser au-dessus des houles de l'émotion, elle répliqua :

— Il n'est ni lieu, ni heure, ni conditions qui se puissent discuter quand on en est à ce point où nous sommes de ne plus pouvoir demeurer l'un en face de l'autre sans que certaines choses soient d'urgence éclaircies. Notre rencontre s'im-

posait... J'ai tant souhaité votre visite, surtout pendant ces dernières heures, que je vous avoue n'éprouver aucun étonnement à la recevoir ce soir... Je regrette simplement qu'elle me trouve en pleine crise morale et dans un état de dépression tel que votre jugement sur mon compte ne pourra que s'en ressentir fâcheusement.

En m'avançant vers elle, j'esquissai, de la main, un signe de protestation.

— Si, si, affirma-t-elle, je sais exactement où j'en suis et je n'ai pas l'habitude de parler à la légère. Pour répondre à votre incrédulité, laquelle n'est peut-être, au fond, que simple galanterie, je pourrais vous dire : — « Faisons un peu de lumière ici. » Mais je ne vous le dirai pas. Oh! ce n'est pas par coquetterie que je vous demande de laisser dans l'ombre mon pauvre visage, c'est pour créer au sein des demi-ténèbres plus de paix et de confiance entre nous.

Étrange prétention de sa part que celle de vouloir me dissimuler ses traits ! Le clair de lune baignait dans son rayonnement tout le drame poignant dont ils portaient l'empreinte. Et puis n'étais-je déjà pas, par ailleurs, suffisamment édifié ! Sous la pseudo-assurance de son verbe, les trébuchements de sa voix venaient en effet de me frapper. Je la vis qui reculait lentement vers le fauteuil où je l'avais aperçue assise. Son indécision ne fut pas de longue durée. Elle prit rapidement parti et, d'une attaque plus ferme, m'abordant par une tangeante imprévue :

— A défaut de votre estime, monsieur, puis-je

au moins espérer qu'à l'heure où vous sortirez d'ici vous me laisserez votre indulgence ?

— Je ne vois pas pourquoi mon estime pourrait en aucun temps vous manquer. Quant à mon indulgence, vous en avez encore moins besoin, que je sache. Mais, dès maintenant, je vous assure de tout le respect ému que j'ai pour la détresse de vos âmes, pour la détresse de la vôtre, peut-être plus affreuse encore que celle de la sienne.

Je m'étais exprimé bien simplement. En la regardant de tout près et de toute ma pitié, je n'avais voulu que lui faire sentir que je n'entretenais aucune animosité préconçue à son égard. Je ne croyais pas la frapper d'un coup droit en plein cœur. Sa pâleur s'accentua brusquement. Ses lèvres s'entr'ouvrirent en tremblant :

— Alors... alors, balbutia-t-elle, vous avez donc tout deviné ?

Je laissai passer quelques secondes. Mais, certain que la branche était bien morte et que je ne pouvais différer plus longtemps le coup de hache, j'abattis ma réponse :

— Oui, j'ai tout deviné. Depuis quelques heures, je crois savoir... je sais que vous ne l'aimez plus !...

Elle hocha deux ou trois fois la tête et ce fut là tout son aveu. Ses yeux, tout d'abord immobilisés par la stupeur, se fermèrent lentement, péniblement. Et puis elle oscilla de tout son corps et, se laissant aller, elle s'effondra dans le fauteuil, le visage dans ses mains. Le silence de la

pièce s'étendit comme un suaire sur la victime tombée. Étreint par ce silence, replié sur moi-même dans l'effarement de ce que je venais de commettre, j'attendais la résurrection de la vie. Claudia allait-elle réagir par ses propres forces ou n'était-elle plus qu'une blessée trop gravement touchée pour se relever sans mon aide ? Attentif, à ses côtés, je la considérais en ce tassement physique qui eut diminué n'importe quelle autre et qui, miraculeusement, laissait intactes toutes ses merveilles de séduction : ses bras nus aux lignes parfaites, sa nuque de toute blancheur, la chute pleine de ses épaules et le vallonnement d'ombre d'où sa gorge de nacre émergeait sous les neiges de sa robe affaissée. Des secondes passèrent dont il me fut impossible de soupçonner le nombre parce qu'elles s'emplirent peut-être pour moi de trouble trop imprévu et de pensées trop diverses. Quand je réussis à m'échapper de leur tourbillon, la femme renaissait auprès de moi. Des soubresauts ébranlaient le buste prostré. La poitrine, houleuse de longs soupirs, accélérait son rythme. Je sentis que, des gouffres de l'abattement, la douleur montait peu à peu vers l'explosion et la détente des pleurs. Par pudeur, elle luttait encore, mais elle n'était plus maîtresse d'elle-même. Un premier sanglot éclata. Deux autres se succédèrent. Et le torrent, rompant ses digues, se précipita... Au cours de mon existence, j'ai vu couler bien des larmes, Mortaine ; je n'ai pas souvenance d'en avoir vu verser de plus sincères et de plus émouvantes.

Sans effets dramatiques, sans cris inutiles, la misère de Claudia Torres s'étala devant moi. C'était moins son cœur brisé qui éclatait bruyamment que sa vie profonde qui se déchirait doucement et se vidait goutte à goutte.

— Quand je l'ai rencontré, monsieur, j'étais une évadée de cette galère qu'est un mariage inadmissible accepté, par contrainte, sous le coup de poing de l'autorité paternelle. La plus vulgaire des servitudes eut mieux valu mille fois que l'esclavage aux chaînes d'or qu'on avait imposé ici même, dans cette pièce, à la faiblesse et à l'ignorance de mes dix-neuf ans. Qu'étais-je à l'heure de cette soumission ? Une enfant élevée dans un rigorisme austère, souffrant de son isolement et claustrée, faute d'épanchements, dans un mutisme au sein duquel s'étiolait la fleur mal épanouie de son cœur. Pourquoi cette pauvre maison fut baptisée la maison de la « Silencieuse » ; vous l'ignoriez tout à l'heure, vous le savez maintenant. C'est de même, et toujours silencieusement que, par obéissance, j'acceptai le joug et partis, les yeux bandés, vers l'inconnu. Vous me permettez, n'est-ce pas, de taire le nom de celui qui, pendant douze années, m'a tenue sous son odieuse férule. J'ai porté ce nom comme un fardeau et j'ai conscience, je le dis bien haut, de ne l'avoir jamais déshonoré. Un jour vint où la mort me délivra. Ce jour-là, j'eus l'impression de passer des ténèbres au soleil. Avez-vous jamais vu un prisonnier à la minute où on le sort brusquement de sa cellule et où il

respire pour la première fois le ciel et la lumière ? Ce désenchaîné, étourdi, chancelant, exultant, voilà ce que je fus le soir où s'accomplit ma délivrance. Vivre ! N'avais-je pas le droit de vivre enfin ! Mais qu'était-ce au juste que vivre ? Des hommes, qui frôlèrent alors mes premiers pas dans la liberté, se chargèrent de me le souffler à l'oreille ! J'accueillis leurs tentations d'un rire ironique et mauvais. Mes yeux avaient rejeté leur bandeau en même temps que mon corps rejetait ses cilices et ses chaînes. Mon âme rêvait très haut. Elle s'ouvrait largement sur des horizons sans borne, sur l'espace mystérieux au fond duquel palpitait, comme une étoile, le désir, l'ardent et fougueux désir, le désir d'aimer.

— Ah ! comme je vous comprends !... Je sens, j'éprouve tout ce que vous avez pu éprouver ; car, moi aussi, je sors de la cellule noire, je suis un désenchaîné, un ressuscité !...

Elle secoua brutalement ma main qui, dans un élan de flamme, avait saisi la sienne. Et brisant farouchement l'envolée qui m'emportait, me repoussant :

— Silence ; de grâce !... Nous parlerons de vous tout à l'heure et je vous dirai quelle est ma désolation quand je songe que Pablo et moi sommes en train de jeter une ombre terrible sur votre âme... Laissez-moi, pour l'instant, toute à mon passé. Laissez-moi me retrouver près de lui, devant lui, vous savez, sur cette terrasse d'Italie, par un midi de feu, devant la mer... là-bas... là-bas !... C'est si loin déjà !... Et cela me paraît

pâle comme un paysage fané et si vieux, si vieux !... Il me semble, voyez-vous, que c'est une autre femme que moi qui a vécu cette heure-là, une femme qui me l'aurait racontée dans l'ivresse... et qui serait morte, il y a des temps et des temps !... Quelle pitié que la vie, monsieur ! Quelle déception ! Quel néant !...

Une longue crise de sanglots. Et puis de grands trous d'effondrement et de silence. On entendait alors le murmure de la brise passer nostalgique et très doux. Les rayons de la lune très haute étaient venus, comme une bénédiction paisible, se poser sur le front de la désolée. J'avais mis un genou en terre ; et, le coude à la table, incliné vers la femme, je cherchais une consolation introuvable. C'est alors que, relevant la tête, elle reprit, les yeux mi-clos et douloureux :

— Quand je songe à ce jour-là, monsieur, quand je revois, dans la beauté de la lumière, ce visage inconnu, ce regard d'homme éperdu devant moi, ce regard qui, pour la première fois de ma vie, m'imposait le sentiment qu'une âme s'abandonnait dans la sincérité et la ferveur, quand je me retrouve, à cet instant, émue d'une émotion inéprouvée jusque là, je regrette de n'avoir pas expiré sur le coup. Il est des minutes magnifiques qu'il ne faut pas chercher à revivre deux fois. Pourquoi, dans le désir de les ressusciter, ai-je rappelé Pablo vers ce jardin d'Espagne dont je savais d'avance tout le prestige nocturne et les puissances d'enchantement ? Car c'est sur mon désir — il ne l'a jamais su — que ce billet,

le conviant, lui fut adressé. Pourquoi, émerveillée ce soir-là et bouleversée par le vertige et les parfums de la nuit, lui ai-je promis tout ce qu'il m'a demandé ? Pourquoi, trois mois après, en devenant sa femme, ai-je cru à l'éternité de ce qui au monde est le moins éternel ?... Erreur ! Folie ! Chacun poursuit sa vie, monsieur Veyral, et la vie est faite trop souvent de rêves et de chimères, pauvres choses décevantes et fugitives comme ces chansons grisantes qui se succèdent et s'effacent et s'oublient. J'ai compris tout cela le jour où j'ai surpris Encarnacion Faldes, pâmée dans les bras de celui qui depuis lors s'est tant repenti et qui expie cruellement à cette heure.

— Comment ! Comment ! Pablo et elle ! Tous les deux !...

— Vous ne le saviez donc pas ? Il ne vous l'a pas dit ? Il ne vous a pas raconté la nuit de Valence, la nuit où je les ai trouvés, cette fille et lui, dans une maison de la huerta, une auberge de rien au bord de la grand'route. Il se croyait bien loin de moi, bien à l'abri. Il m'avait laissée au « Demonio » deux jours auparavant; il était parti sans rien dire avec de la folie plein les yeux, dans ses beaux yeux d'autrefois, ceux que vous n'avez jamais connus... Je retrouvai sa trace... Ah ! les odieux souvenirs ! Valence écrasée sous la lumière d'été ! Une rue déserte... Pourquoi suis-je passée par cette rue ?... Un mur soudain ! Une affiche jaune!... En lettres rouges, sur cette affiche, le nom flambant d'Encarnacion !... Mon cœur dans la tempête, quand, le soir, elle parut

sur la scène des Delicias Valencianas ! Et la tempête qui devint ouragan quand, du fond des ténèbres de la salle, je m'aperçus qu'elle chantait et dansait pour lui qui était là, pour lui seul, provocante et chaude comme une bête qui s'offre !... Ensuite, ensuite !... Oh ! que tout cela me fait mal ! Pour remuer cette misère, il faut vraiment que je sois contrainte et forcée par l'urgence de justifier ma vie et toute la détresse actuelle que vous avez devinée... Où en étais-je ? Ah ! oui ! la nuit brûlante où je les suis la rage au cœur, une nuit avec des parfums de fièvre, comme aux jardins de Malaga, les mêmes parfums, la même nuit... J'aperçois encore la petite venta toute blanche sous les étoiles... la fenêtre ouverte... leurs deux ombres !... Et puis... non, tenez, je ne veux plus me souvenir !... C'est trop navrant, trop cruel !... C'est au-dessus de mes forces !...

Sa respiration battait à grands coups haletants. Sa poitrine roulait dans le chavirement de son corps sur la table. Aux masses profondes de ses cheveux, elle crispait ses deux mains.

— J'ignorais, murmurai-je apitoyé... Non, je ne savais rien, rien de tout cela ! Et maintenant bien des choses s'expliquent. Je commence à comprendre, à voir clair.

— Mais, voyez-vous bien la triste réalité ?... Pour tant d'autres femmes, c'est l'aventure banale, la faute de l'homme excusée, pardonnée, oubliée le lendemain. Pour moi, ce fut le coup mortel; ç'a été fini, brutalement fini... Je ne l'ai

jamais revu, lui, plus jamais revu. Mon cœur s'est fermé, s'est glacé... Je suis entrée dans une vie nouvelle, une vie errante, solitaire et morne comme le grand marais noir, mais bien plus atroce et bien plus vide... Et cette vie a duré des années ! Parfois, je pensais à lui, mais comme on pense à quelqu'un qui s'en est allé, il y a longtemps, et pour lequel on n'éprouve ni haine, ni désir, ni chagrin, rien ! Le néant !... et voilà !... Que vous dire de plus ? Que vous dire ?...

Elle étouffa une crise de larmes. Et moi, je repris presque machinalement :

— Et puis un jour vous êtes revenue ici, lasse, bien lasse, sans doute ?

— Oui, lasse à mourir. C'est alors que vous m'avez arrêtée sur la chaussée. Le reste, vous le savez ou du moins vous devez le supposer... En le revoyant, la plaie s'est rouverte que je croyais fermée. J'ai passé successivement par toutes les phases de l'attendrissement, de la révolte, de la compassion. J'ai remué au fond de mon cœur les cendres du passé, dans le chimérique espoir d'y découvrir encore un reste de chaleur de mon ancien amour. Hélas ! de cet amour qui était si complet, si sincère, je n'ai rien retrouvé... Il n'y a plus rien aujourd'hui en moi, je vous le jure, plus rien que de la pitié, qu'une misérable et banale pitié. Et c'est tout...

— Et lui, où en est-il ? Qu'éprouve-t-il ? Soupçonne-t-il la vérité ?

— J'ai tout mis en œuvre jusqu'ici pour qu'il ne s'en doute pas. J'ai étouffé ses soupçons,

écrasé ses pressentiments ; et puis, doucement, comme on chloroforme un condamné, j'ai commencé à le leurrer, à l'endormir. Il ne peut plus, comme vous, lire sur mon visage ; il n'entend que ma voix et, cette voix, j'ai essayé de la lui rendre aussi tendre et aussi consolante qu'autrefois. Il sait que j'ai pardonné. Je lui ai promis de ne plus le quitter, de l'installer ici, de veiller sur sa malheureuse détresse. Pouvais-je vraiment faire mieux, dites-moi ? Pouvais-je faire plus, dans le triste état d'âme où je suis ? ... Après quelques crises de désespoir dont, ces jours derniers, vous avez été le témoin, après des heures d'angoissant repli sur lui-même où, muette et tendue vers lui, je le suivais pas à pas dans ses remords et son chagrin, il s'est soudain, je ne sais pourquoi, abandonné ce soir à la confiance. Pour la première fois, son âme s'est épanchée. Il croit en moi ; il croit en ce qui n'est plus, en ce qui ne peut plus jamais être. Il est ressuscité brusquement à la joie. C'est un homme changé que vous reverrez demain... Et moi ! Ah ! moi ! hélas !...

— Et vous, vous en êtes presque à vous repentir maintenant de ce que vous avez fait par charité humaine, par pitié pour lui. Vous lui avez menti. Et vous voici bouleversée. Vous avez peur de l'instant où il faudra payer vos mensonges... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Elle s'était retournée d'un bloc. Elle me découvrit un visage chaviré.

— C'est bien cela, en effet ; vous ne vous

trompez pas... J'ai peur du jour où il découvrira la vérité. Que ce soit demain ou plus tard, ce jour viendra : l'échéance en est fatale. Qu'arrivera-t-il quand il s'apercevra du grand néant qui est en moi ?... Que ferai-je de lui ?... Que ferai-je de moi ? Que deviendrons-nous tous les deux, si nous n'avons personne alors pour nous secourir, si vous n'êtes plus là !

Elle m'avait pris sous les feux ravivés de ses prunelles. Son accent s'était fortifié sur les derniers mots. Je sentais sa volonté qui montait à l'assaut de mon incertitude comme un flux puissant, irrésistible.

— Alors, fis-je, en reculant dans un mouvement d'instinctive défense, je comprends pourquoi vous avez tant redouté que je ne parte ! Vous voulez que je reste ; vous voulez que j'assiste à la catastrophe. Vous ne vous demandez même pas si cette catastrophe n'entraînera pas, par contre-coup, en moi, une ruine définitive ; vous ne pensez qu'à vous...

Comme une saute brusque de vent transforme soudain l'aspect d'un ciel, mes reproches venaient de changer l'expression de son visage. Son décontenancement fut subit. Elle vint à moi et s'emparant de mes mains, l'organe étouffé, suppliant :

— Pardonnez-moi, oubliez tout ce que j'ai dit... En effet, en effet, je n'ai pas le droit de vous imposer cela. J'ai parlé dans une minute d'égoïsme et de faiblesse. Je le regrette. Qu'il ne soit plus question de rien... C'est moi, à mon

tour, qui vous conjure de partir. Allez vous-en et n'emportez même pas avec vous notre souvenir... Mais surtout, quoi qu'il arrive, gardez bien votre foi nouvelle en l'amour. Car il ne faut pas médire de l'amour, voyez-vous. Il ne faut pas le mépriser. Il ne faut pas le condamner parce que, sur le grand chemin de la vie, on a rencontré deux blessés, ses victimes. L'amour noble et grand, c'est encore la plus belle chose du monde ; et, toute mourante et perdue que je suis, à cause de lui et par lui, je l'aime encore malgré tout ; je l'aime de tout mon être... et j'en rêve toujours.

Tout en parlant, elle m'avait doucement rejeté vers la porte. Et je m'étais à peine aperçu du recul tant son visage m'avait saisi et comme magnétisé. Plus de souffrance, ni d'angoisse. Tandis qu'elle glorifiait l'amour, sa voix s'était réchauffée ; ses traits eux-mêmes s'étaient sublimés. Elle avait retrouvé sa beauté incomparable avec une splendeur étrange que je ne lui connaissais pas. Une buée d'ivresse flottait autour de ses yeux qui sombraient dans la nuit, extasiés et lointains, et tels que je les avais vus, du sommet du talus, se tendre vers des horizons féeriques, incertains... Quand elle détacha ses mains qui étaient restées liées aux miennes, il me sembla que je perdais comme une source de bien-être, de chaleur et de vie. J'entendis son « adieu » à l'égal d'un murmure... et je ne vis plus rien qu'une porte devant moi strictement refermée.

Sur le seuil extérieur, le blanc sillage allongé par la lune me traçait le chemin du sous-bois,

du marais, du retour. Je me suis mis en marche lentement, le cœur et le cerveau battus par des vagues retentissantes, de celles qui annoncent les raz de marée prochains et les submersions contre lesquelles on ne peut rien...



Je m'étais arrêté non loin du grand rouf, surpris par une chanson qui montait somnolente dans l'air immobile du matin. Juliette de toute sa voix chantait. Elle chantait une chanson du marais où il était question de bien des choses terribles et simples : de la mer, des brouillards, du pauvre cœur des hommes et de l'amour aussi, immense et périlleux comme le brouillard et comme la mer. Et ils étaient quatre qui l'écoutaient réunis autour du fauteuil de l'aveugle que l'on avait placé, comme la veille et les jours précédents, contre le mur du sud, au rentrant du terre-plein. Pas plus que la chanteuse, ces quatre-là ne m'avaient vu venir et ne pouvaient soupçonner ma présence. J'arrivais en effet par les bossis du nord, et la masse du rouf me dissimulait à leur vue. Quand le couplet tomba, je fis trois pas rapides et doublai l'arête vive du mur. Au craquement des salicornes sèches que je foulais du pied, Claudia releva son front incliné. J'eus le temps de la saisir durant l'effort qu'elle fit pour s'évader d'une pensée qui devait être lugubre. Son aspect changea. Elle me toisa gravement et se tournant à droite :

— Pablo, dit-elle, voici votre ami.

L'aveugle, tirant ses bras hors de la couverture, explora le vide de ses deux mains en quête de l'avance des miennes. En les pressant, il m'accueillit d'un ton dont le bel aplomb me frappa :

— Bonjour, Veyral ! Il ne manquait plus que vous ici. Voyez ; ils sont tous venus : Sarcelle, Grelotteux, Houzeau, tous les pauvres gens qui jadis avaient la terreur de moi. On a dû leur dire que j'étais maintenant plus misérable qu'eux et incapable de leur faire aucun mal.

Pablo Torres souriait. Un sourire sur cette figure calcinée ; une lueur qui était née au coin des lèvres qui durait et ne s'éteignait pas !... C'était la première fois que je voyais sourire Pablo et que ses traits m'apparaissaient tout autres, pacifiés comme une mer de convulsions sur laquelle on aurait filé de l'huile. — « C'est un homme changé que vous reverrez demain », avait dit Claudia dans la nuit. J'avais en effet devant moi un homme nouveau ; mais je n'osais jeter un regard sur celle qui m'avait fait la prédiction, qui était assise à gauche du fauteuil et dont je sentais l'âme inquiète rôder autour de moi.

— Je n'ai pu venir plus tôt, ce matin, don Pablo. Je me suis levé tard ; j'ai passé une nuit peu ordinaire, une triste nuit.

La Sarcelle, accroupie sur le talus, maugréa entre ses dents :

— J'en sais quéqu'chose. Moi aussi, j'ai passé

une sale nuit à vous attendre, jusqu'à trois heures du matin. J'vous l'ai dit tout à l'heure ; quand l'idée vous reprendra d'aller à l'affût ou traîner vos semelles dans l'marais à ces heures-là, faudra voir à m'prévenir. Au moins, je m'ferai pas d'mauvais sang.

— Vous avez fait bonne chasse ? interrogea l'aveugle.

— Je suis parti sans trop savoir où j'allais. Le ciel était si pur et le marais si rassurant au clair de lune ! J'ai marché droit devant moi, à l'aventure... De gibier, je n'en ai pas rencontré ; mais, en revanche, j'ai trouvé sur ma route une affreuse misère.

Instinctivement j'ai tourné la tête. Claudia, les mains tremblantes, me regardait comme une noyée qui coule. Houzeau qui, campé sur le talus, jambes ballantes, polissait à l'émeri le manche de sa ningle, jeta de toute son amère rudesse :

— D'la misère ! Ah ! bougre ! il n'en manque pas par ici !... Sans mentir, voyez-vous, j'crois qu'il y en a bien peu d'chez nous qui mangent leur content : la mer nous donne quasiment rien ; l'étier pas grand'chose. Quant à la terre, elle est pauvre comme les hardes du Grelotteux. Si on avait pas l'cœur accroché à c'marais où on est né, y aurait beau temps, j' vous jure, qu'on aurait tous déserté loin d'ici.

L'aveugle, agitant la main, imposa le silence, et gravement :

— Et cette misère que vous avez rencontrée, Veyral, qu'avez-vous fait pour elle ?

— Je l'ai écoutée en silence, comme j'en ai écouté une autre, certaine nuit terrible dont vous devez vous souvenir, Torres.

— Et puis, vous l'avez consolée ?

— Il y a des détresses qu'on ne peut plus consoler.

— Mais on peut, tout au moins, les secourir.

— C'est ce que j'ai résolu de faire, don Pablo. Mais hélas ! mes moyens sont bien faibles, et je ne pourrai peut-être pas grand'chose.

— Qu'à cela ne tienne, Veyral. Nous pourrons sans doute vous aider ; n'est-ce pas, Claudia ?

Mais Claudia n'eut pas la force de répondre. Ses mains ne tremblaient plus. L'angoisse avait fui de ses yeux qui, maintenant mouillés de larmes, étaient devenus deux abîmes de douceur infinie au fond desquels je me laissais aller. Ce que Pablo n'avait pu comprendre sous le voile de mes réponses, elle, elle l'avait tout de suite compris. Elle savait maintenant que j'allais rester, que je serais à ses côtés quand sonnerait l'heure terrible ; elle se disait que j'avais eu pitié et que je me sacrifiais pour la sauver. Toute sa reconnaissance montait vers moi dans la lumière de plus en plus étincelante de ses yeux. Mais elle ne se doutait pas que cette lumière dont elle m'inondait faisait éclore en moi de la vie inconnue, une vie prodigieuse dont je sentais l'envahissement brûlant et souverain... Il y avait longtemps que sa gratitude était épuisée. Pourquoi son regard ne tombait-il pas ? Que cherchait-il au fond du mien ? Pourquoi se prolongeait-il si délicieux, si

profond, si anxieux en même temps ? Était-ce donc moi qui, sans le vouloir, l'aimantait, le retenait ?... Chaque seconde décuplait la sensation exquise et je m'apercevais peu à peu que Claudia la partageait et en subissait les réflexes... Que se passait-il entre nous ? Quel trouble, quel brouillard enveloppaient les choses autour de moi ?... Je ne voyais plus le marais ; je n'apercevais plus l'aveugle, ni les pauvres miséreux. J'étais comme seul au monde avec le visage merveilleux de la femme, un visage ravi, transfiguré !...

Une secousse profonde m'agita soudain, un bouleversement qui venait du meilleur de moi-même : honte, révolte ou remords ? Sous son levier, mes regards s'arrachèrent des regards de Claudia. J'eus l'impression d'un déchirement. La voix de l'aveugle s'éleva à ce moment :

— N'êtes-vous plus là, autour de moi, Claudia, Veyral ? Que se passe-t-il ? Je ne vous entends plus ; vous ne dites plus rien.

Pauvre appel désolant qui passa sur nous comme le froid d'une bise. Le même frisson glacé qu'il sema dans mes moelles dut se propager jusqu'aux fibres les plus subtiles de la vie de Claudia.

— Mais si, Pablo, nous sommes là, articula-t-elle avec peine, nous sommes tous là. Nous ne songeons nullement à nous éloigner.

Elle s'était levée. Elle oscilla un peu. Je crus qu'elle allait s'abattre la face en avant. Je fis deux pas vers elle pour la soutenir. Elle m'arrêta d'un faible signe. Ses mains avaient rencon-

tré le dossier du fauteuil ; elles s'y accrochèrent un instant. C'est alors que, malgré moi, impulsivement, je voulus retrouver son regard, le reprendre... Je le cherchai vainement. Claudia, m'abandonnant sur les sommets du vertige, était redescendue dans la vie. Elle y rentra par un simple geste qui n'en fut pas moins de sa part nettement délibéré. Quand je la vis se pencher vers l'aveugle et remonter précautionneusement la couverture sur la poitrine et les épaules, je compris qu'elle s'était reconquise totalement. La rafale, dont je sortais épouvanté et frémissant, était passée sans éveiller l'attention des autres. Sarcelle, échine basse, tricotait toujours... Le corps étique perdu dans ses haillons roussâtres, le Grelotteux, à plat ventre, souriait à Pablo d'un sourire misérable qui était sans doute l'expression de son humble pitié. Quant à Houzeau, il s'était tourné vers la mer. Les bras hauts, il criait :

— Ah ! les bandits ! Les v'là tous ! Voyez là-bas, s'ils s'amènent !...

Du fond de l'ouest, ils arrivaient tous en effet, les goélands aux pennes nerveuses. Piquant droit sur nous, comme s'ils sentaient la présence de leur ami fidèle, ils ramaient l'air largement sans s'attarder, ni dériver. Quand ils furent au-dessus de nos têtes, ils commencèrent de décrire leurs grands cercles habituels en piaulant. Pablo avait dressé l'oreille.

— Ils ont faim tes camarades, Houzeau ; donne-leur donc à manger.

Du sac qui ne le quitte jamais, le charmeur avait tiré une poignée de petits mulets. A la volée, il les lançait :

— A toi, Joséphine ! A toi, la Poulie ! Ah ! j'vous reconnais, mes fils ! Tenez ; v'là pour vous et pour toi aussi, l'Flottard, et pour toi, Jean-Pierre !... Eh bien, vous avez donc pas faim qu'vous descendez pas tous en chœur comme d'habitude ?... Quoi qu'vous avez ? C'est y l'ennui qui vous ramène, ou c'est y pas plutôt encore le sacré mauvais temps ?

Le mauvais temps! Il s'annonçait là-haut dans les queues de chat effilochées. Il arrivait, comme les goélands, du grand désert océanique. Ah ! le mauvais temps ! Combien plus terrible était celui que je sentais grossir en moi, Mortaine ! Qu'éprouvais-je, sur ce terre-plein, au milieu de tous ces pauvres réunis dans les pitiés diverses de leurs âmes : pitié pour l'aveugle, pitié pour les oiseaux du large, pitié pour eux-mêmes, enfants des terres déshéritées ? Qu'éprouvais-je donc pour demeurer ainsi chancelant et sans force, en face de Claudia qui, pâle d'une pâleur d'évanouie, avait l'air de mourir d'un mal étrange et sans remède !...



Ce que j'éprouvais, Mortaine ; je ne mis pas longtemps à m'en rendre compte. Il est souvent des incendies qui couvent et près desquels nous

vivons sans soupçonner leurs ravages invisibles. Le feu travaille sourdement au sein des masses profondes. Pour que la flamme jaillisse, il suffit parfois de bien peu de chose. Un rien, un objet qu'on déplace en surface et le brasier apparaît ! Le feu sort de toutes parts. Inutile de vouloir circonscrire le fléau. Il est trop tard ! La flamme s'étend ; la flamme dévore ; le vaisseau brûle !... Et c'est l'irréparable.

... Les grands goélands repus s'étaient envolés vers les cachettes du marais et des dunes. Houzeau avait repris sa ningle ; et, le sac à poisson battant ses jambes grêles, il s'en était allé sautant de bossis en bossis. Ayant enfoui dans sa poche une demi-douzaine d'osselets avec lesquels il jonglait, agenouillé devant l'aveugle, Grelotteux avait laissé choir sa misère au penchant du talus. Étendu sur le ventre, il dormait lourdement. La Sarcelle et Juliette étaient restées les dernières ; mais, appelées par leur besogne, elles venaient de disparaître à leur tour. Nous demeurions seuls, Claudia et moi, en face de Pablo immobile et, depuis un quart d'heure, taciturne. Dormait-il ? Rêvait-il ? Nul n'aurait pu le dire. La femme jeta sur lui un rapide coup d'œil, puis, me faisant face, elle dit à voix basse :

— Après-demain, Pablo quittera définitivement cette pauvre hutte. Je l'emmènerai à la Silencieuse. Les réparations de la petite maison sont terminées ; la chambre qui doit le recevoir est prête... De celle que je vous avais destinée, j'ai fait retirer ce matin le lit et les quelques meubles.

Elle est vide et les fenêtres en sont refermées... Vous comprenez ?

Elle parlait péniblement en reprenant sa respiration entre chaque phrase. On eut dit qu'elle traînait une charge harassante. Et, pendant qu'elle parlait, elle ne perdait pas de vue don Pablo. Celui-ci n'avait pas bougé. Il dormait certainement.

Évitant le regard que Claudia venait de reporter sur moi, je répondis en fortifiant ma voix le mieux possible :

— Vous aviez eu une pensée dont j'avais été très troublé dans le secret de moi-même. Vous y avez renoncé pour une raison que je crois deviner, pour d'autres raisons peut-être qui ne me regardent pas. Vous êtes chez vous là-bas. Vous êtes libre de vos décisions... Il se pourrait que je fusse moins maître des miennes dans l'avenir... En tout cas, puisque le lit est enlevé et que la chambre est vide, eh bien, je resterai dans mon rouf.

Déconcertée un instant, elle reprit peu après d'un ton qui s'assombrissait :

— Vous ne pourrez pas y rester bien longtemps. Voici l'hiver qui vient. Les mauvais jours et les gros temps vont commencer. Votre rouf humide, malsain, secoué par les vents, transpercé par les brumes glacées deviendra inhabitable... Que ferez-vous alors ?

— Je resterai quand même, répliquai-je en serrant les mots ardemment, je resterai jusqu'à ce que je ne puisse plus tenir et résister.

Elle avança son visage et lançant de tout près sa question pour en accentuer sans doute la gravité :

— Vous ferez cela pour Pablo ?

— Oui, pour Pablo.

— Pour lui seul ? insista-t-elle en me tenant sous la puissance implacable de ses yeux.

— Pourquoi me demandez-vous cela avec cette voix étrange ?... Pourquoi me regardez-vous si intensément, comme si vous vouliez épuiser mes forces et pénétrer dans l'infini qui est en moi et que je redoute encore peut-être d'explorer ?

Son assurance faiblit ; ses cils palpitèrent. Elle passa une main tremblante sur son front.

— Pourquoi je vous ai demandé tout cela ? Je ne sais plus... non, vraiment, je ne sais plus... Je songeais à mille choses, si graves et si vagues à la fois, auxquelles il vaut mieux ne plus songer... Votre vie est votre bien...

Une longue respiration souleva et abaissa sa gorge. Elle secoua les chaînes de l'hésitation et, d'une voix légèrement raffermie, elle reprit :

— Oui, votre vie est bien à vous... Mais alors qu'en ferez-vous de cette vie-là quand le rouf ne sera plus tenable ?

— Eh bien, je l'emmènerai.

— Où cela ?

— Je l'ignore.

— Et encore ?

— A l'aventure, sans doute.., très loin d'ici... Dans quel état serai-je alors ? Je n'ose y penser... Tout ce que je puis vous dire, c'est que s'il me

faut partir un jour, je m'en irai comme on s'en va vers l'exil... Je m'en irai à reculons, peut-être, pour regarder longtemps le rêve, pour le regarder silencieusement, le cœur serré, jusqu'au bout ;... tenez, comme je m'en vais, comme je vous quitte, en ce moment, sans troubler celui qui dort, à petits pas... tout petits pas...

Elle avait incliné la tête tandis que, lentement, je gagnais le bord du terre-plein. Elle ne disait plus rien, parce qu'au delà de certaines choses on ne peut plus rien dire, sous peine de provoquer les mots immenses et redoutables. Mais elle avait compris tout ce que je commençais de comprendre dans l'ivresse et dans l'effarement. Que pouvait-elle pour moi puisque je n'étais rien pour elle ?...

Quand j'eus pris la fuite et qu'à mi-chemin de mon rouf je me décidai à me retourner, je l'aperçus debout sur le talus. Elle me regardait comme on regarde de la côte le navire en feu qui s'en va en dérive et auquel, hélas, on ne peut porter secours.

Tout cela, Mortaine, qui marque peut-être l'un des points culminants de ma vie, date d'aujourd'hui même. Ai-je besoin de te dire maintenant pourquoi, ce soir, l'âme en pleine tourmente, j'ai les yeux perdus dans le noir du sud, dans ce noir où il n'y a ni lueur, ni étoile, rien que de l'inquiétude, de l'ivresse et du rêve...

V

LA DÉROUTE

J'aime Claudia Torres. Que m'importent l'hiver et la vie impossible, le vent qui demain fera rage et la pluie transperçante et la faim qui me guettera peut-être dans le rouf où je grelotterai. Que m'importent l'isolement de par les chemins coupés et submergés, les menaces de la brume et des vases, et la longueur des jours et la plus grande éternité des nuits ! Que me fait tout cela puisque j'aime Claudia Torres d'une passion unique et sans pareille ! Passion violente poussée tout d'un coup dans l'humus chaleureux de mon âme régénérée, passion qui s'épanouit d'heure en heure comme la plante tropicale que j'ai vue sortir un matin de la terre fiévreuse et fleurir, le soir même, sous les torrents de la sève surchauffée. J'aime et ma passion est sans espoir. Tout m'interdit de l'avouer. Mon cœur est plein de mots enivrants qui chantent, qui rou-

lent et s'entre-choquent ; et ces mots-là, Claudia ne les entendra peut-être jamais. Telle est l'inexorable destinée !... Contempteur de l'âme humaine et de l'amour, son immortelle fleur, j'ai été ressuscité par l'amour, et voilà que je vais, à mon tour, souffrir par lui !... J'avais si froid jadis ! Je me suis approché, par pitié, d'un foyer qui brillait dans la nuit, et la flamme sournoise m'a brûlé. Et je suis maintenant un homme comme tant d'autres hommes, un blessé qui suit la colonne en marche, les yeux dardés vers une vision idéale dont je n'ai plus la force de me détacher. Tout peut venir : tempêtes, brouillards et frimas. Je ne quitterai plus le rouf désormais ; car je sais qu'en vivant ici je respire l'air qu'elle respire, je vois les mêmes choses qu'elle regarde. Elle est la Circé enchanteresse et je suis le voyageur imprudent qui a touché sa baguette magique. La piste de ma vie a trouvé son tournant et il est trop tard, hélas ! pour revenir en arrière. Il n'y a plus devant moi de sentiers parallèles et de chemins divergents ; il y a la route unique où je m'avance dans le sillage de sa beauté... Je sais que cette route conduit à l'abîme et que chaque pas que je fais est un pas inutile. N'importe encore une fois ! J'aime Claudia Torres et j'envisage sans peur le drame tragique qui va se dérouler d'ici peu, certain d'avance que j'en serai la victime, quel qu'il soit et de quelque façon qu'il se passe !...



Les humbles, aux gestes pitoyables : le Grelotteux, tremblant de froid sous ses hardes, la pouilleuse Roussette, aux relents de vase et de misère, Houzeau, le charmeur de goélands, sont venus, encore une fois, s'accroupir aux pieds de l'aveugle dont le malheur a ému leurs cœurs compatissants. Dans le rouf qui demain sera clos, l'aveugle est claustré, à cause du mauvais temps. Les humbles, attendris, le regardent et, à tour de rôle, pour tuer la journée lamentable, ils lui racontent des histoires de chez eux qui sentent l'hiver, les nuits hantées et les ensorcellements. Ils sont plongés dans leurs superstitieuses chimères. L'aveugle, lui, a l'air d'écouter ; mais son front est bas et sombre comme le ciel, et sa pensée obscure comme la nuit de ses yeux. Claudia et moi, assis face à face de chaque côté du lit, vivons seuls d'une vie muette et intense, d'une vie si forte qu'elle n'a pas besoin de phrases pour s'exprimer... Dans mes yeux, elle a lu la vérité ; et, à la même seconde, comme un feu d'orage dans un ciel déchiré, j'ai surpris au fond des siens une flamme éblouissante qui m'a secoué la chair et m'a exhaussé l'âme jusqu'aux régions où il n'y a plus qu'ivresse et trébuchements. La gorge serrée par le même garrot, nous ne respirons qu'avec peine, par soupirs profonds qui étouffent et font mal. Nos regards rivés se pénètrent, s'enivrent, se torturent. Confondus l'un

en l'autre, délirant du même délire, nous mesurons avec horreur la distance qui nous sépare, l'immensité que nous ne pourrons jamais franchir. Et pourtant bien faible est cette immensité ! Elle a tout juste la largeur d'un pauvre lit de souffrant : mais un homme est là, sur ce lit, assis sur son séant, les yeux vitreux, un homme qui ne voit rien et qui ne se doute de rien... Cet homme, en apparence, est moins que le plus faible des enfants ; c'est une épave, un hochet vide, un peu de matière inerte ; mais la puissance qu'il recèle en lui est sans égale au monde. Elle se dresse, cette puissance invisible, en face de nos consciences ; elle écrase les mots qui font trembler nos lèvres ; elle paralyse nos mains avides de s'unir et de s'étreindre. Et nos lèvres se referment et nos mains se contractent et retombent. Un effroyable interdit pèse sur nous. Un supplice commence que je n'avais pas prévu et auquel il n'est plus en notre pouvoir de mettre fin. Claudia, dont l'âme reçoit, par une transmission immédiate et presque fluidique, les impressions torturantes de mon âme, a voilé de ses doigts son visage incliné.

L'aveugle, corps immobile, est toujours pétrifié dans son mutisme noir. Le jour livide, qui coule par la petite fenêtre, l'éclaire blafardement. Combien il est différent de ce qu'il était hier ! Quand il promène de droite et de gauche les cavités sinistres où vécurent ses yeux, il a l'air, dans sa pose redressée, d'un grand phare menaçant, d'un phare aux feux éteints... Je ne sais pas

pourquoi il me fait peur aujourd'hui ! Jamais, depuis la première nuit de son apparition chez moi, il ne m'a fait si peur, il ne m'a tant angoissé !

L'homme des goélands traîne d'une voix sombre la fin de son récit :

— Quand la belle fille venue du nord eut jeté dans l'amour le pauvre homme de chez nous, elle s'étendit auprès de lui sur le talus et, lui prenant la figure dans ses mains toutes blanches, elle lui donna sa bouche. Et pendant que l'malheureux, sans s'méfier, buvait l'grand bonheur, il sentit sa vie qui s'en allait p'tit à p'tit. L'baiser maudit l'avait empoisonné. Quand il fut mort, la belle fille en souriant lui arracha l'cœur ; et c'pauvre cœur, tout chaud d'amour, elle le jeta dans l'étier des Sardineaux. Et puis, sans s'retourner, elle s'en alla, comme qui dirait un fantôme dans la brume, sans toucher la terre de ses pieds... V'là pourquoi l'eau du grand étier paraît toute rouge à c't'endroit-là, quand on la regarde longtemps, longtemps. On dit même qu'en écoutant, par les nuits d'calme, on entend, au bord de la vase, battre à p'tits coups le cœur du pauvre défunt qui vit encore et saigne toujours... On dit aussi, mais ça c'est une histoire de trépassé, et j'vous la raconterai point à c't'heure, à cause du soir qui vient et d'la peur que vous en auriez tous cette nuit.

Houzeau s'est tu. Les humbles, recroquevillés dans leurs haillons, ont l'air de corps momifiés. Le jour faiblit. La rumeur de la mer gronde au

loin. Un silence inouï pèse sur nos têtes baissées. Que fait Claudia ? Songe-t-elle au cœur qui saigne dans l'éternel supplice de l'amour, à ce cœur si pareil à nos cœurs ?... Son visage est toujours englouti dans ses deux mains serrées. Elle n'a plus l'air d'appartenir à ce monde...

Un roulement sourd vient de passer sur le rouf. Les murs ont gémi. La porte, au même moment, secouée trois fois par le coup de vent, a vibré et battu.

— Qui va là ?... Qui frappe ?... interroge l'aveugle dans un sursaut de tout lui-même.

— C'est personne. C'est l'hiver qui s'amène, répond la Roussette.

— Comme s'il pouvait pas rester où il était ! Heureux qu'on vide le rouf demain, car, avec les coups d'temps et l'toit qui, depuis quinze jours, est à moitié décollé, vous pourriez plus y tenir, mon pauvre monsieur.

A la voix de Houzeau, l'autre voix qui vient du lit répond étrangement :

— Ah ! l'hiver !... En effet, c'est l'hiver !... Et vous, Claudia, et vous, Veyral, qui ne dites rien, vous ne le sentez donc pas, l'hiver ? Vos mains doivent être glacées comme les miennes... Donnez-les moi, vos mains... Laissez-moi les toucher.

Bizarre accent qui siffle entre les dents serrées ! Que signifie cette idée soudaine ? Pourquoi veut-il tâter nos mains ? Pourquoi les cherche-t-il en éparpillant devant lui des gestes désordonnés ?... Claudia a relevé la tête. Le regard dont elle m'en-

veloppe est celui de l'être qui s'affole à la seconde qui précède l'irréparable, le cataclysme, la chute dans l'inconnu. Elle avance ses deux bras, comme une condamnée qui se livre. Torres s'en empare : et puis il se tourne vers moi qui n'ai pas encore fait un mouvement.

— Eh bien, qu'attendez-vous, Veyral, pour me tendre les vôtres ?

La rudesse de son organe a quelque chose d'implacable. Ce n'est plus un désir, c'est un ordre qu'il me jette... et je cède à cet ordre. Il a saisi mes mains. Au creux de ses larges paumes glacées, il les réunit à celles de Claudia... Je sens les doigts de la femme qui s'incrustent dans ma chair. Au frisson enivrant qu'engendre en nous l'étreinte involontaire succède tout aussitôt un invincible tremblement. Nous venons de passer par la même subite angoisse. D'un même effort, en sens inverse, nous tentons de nous dégager. Mais la poigne de l'aveugle est solide. Elle resserre son étau ; elle nous emprisonne ! En même temps, voici qu'à la dernière lueur du jour qui meurt, une sorte de résurrection passagère se fait dans les yeux morts !... Est-ce une illusion ? On dirait que les prunelles s'avivent. Elles se posent tour à tour sur nos visages désemparés avec une fixité effrayante. Amère et rauque, la voix ricane :

— Eh bien ! Eh bien, que se passe-t-il ? Vous tremblez tous les deux !... Vos mains sont en feu. Vos mains me brûlent... Qu'avez-vous à vous débattre ainsi ?... Que me cachez-vous, Claudia ?

Et vous, Veyral ?... Mais vous avez la fièvre, Veyral ? Il ne faut pas jouer avec la fièvre du marais; il faut rentrer chez vous, rentrer tout de suite ; vous m'entendez, n'est-ce pas, tout de suite.

D'une secousse violente, il nous libère ; il nous rejette loin de lui. Ses yeux vacillent, reprennent la vitrosité éteinte de la mort, tandis qu'une souffrance sans précédent s'inscrit sur ses traits !... Aurait-il eu, par hasard, quelque soupçon ? Ne dormait-il pas hier sur le terre-plein ? Aurait-il entendu ?... En unissant nos mains, a-t-il voulu se rendre compte ? A-t-il deviné ce qui est ?... Dans un réveil inopiné de sa vue, si faible, si passager qu'ait été ce réveil, a-t-il eu conscience de notre désemparement ?...

Claudia, effondrée, gît la tête au bord du lit, et moi, flageolant, je me lève.

— Allez-vous en, Veyral, reprend-il d'un ton affaibli. Je n'ai plus besoin de vous ce soir ; je n'ai plus besoin de personne... Que Claudia reste avec moi... seule... toute seule !

Il a murmuré encore autre chose, autre chose que je n'ai pas entendu. Mes oreilles bourdonnaient comme si la clameur de toutes les mers venait de les remplir. J'ai passé entre les humbles, toujours accroupis en demi-cercle ; cœurs innocents et si lointains de nos tempêtes que celle qui me faisait trébucher ne semblait pas les avoir effleurés. J'ai ouvert la porte et, du pas glissant de l'homme chassé, je me suis faufilé au dehors.



Je ne suis pas rentré chez moi. Comment aurais-je pu respirer dans ce petit espace et cet air étouffant ? Comment aurais-je pu demeurer seul, livré à moi-même, alors que tout près, derrière une porte que je venais de refermer, se jouait une scène pathétique où le sort de mon cœur était engagé ? D'un premier élan, presque inconscient, sans savoir où j'allais, j'ai gagné la chaussée. Sur le point de la traverser, un bruit de pas en déroute m'a arrêté net. Elle ! à ma poursuite ! Si c'était elle !... Hélas ! non, ce n'était pas elle. C'étaient les miséreux qui s'en allaient. Je les ai vus : Houzeau, le Grelotteux, Roussette, la Sarcelle, Juliette elle-même, fantômes oscillants, à peine sortis et aussitôt dispersés, disséminés comme les vols d'oiseaux de nuit que la terreur pourchasse. Ils sont parmi les plus pauvres d'entre les pauvres. Et pourtant, j'ai envié leur destin. Ils sont plus heureux que moi !...

... « Vous avez la fièvre, Veyral », m'a dit l'aveugle en me congédiant. La fièvre du marais ?... Allons donc ! Ce n'est pas elle qui me tourmente au bord de cette chaussée où, incapable d'aller plus loin, je me suis laissé tomber. Non, ce n'est pas elle qui me fait ce cœur désordonné et ces tempes en feu. C'est une autre fièvre bien plus grave, parce qu'elle est la seule qui échappe à tout pouvoir humain et que nul remède jamais ne pourra la guérir. Une femme seule, d'un bai-

ser infini, pourrait en apaiser un moment la torture. Mais cette femme, prisonnière dans le rouf, est en ce moment à la merci d'une fatalité contre laquelle, elle et moi, ne pouvons plus lutter...

... Claudia ! Pablo !... Mon Dieu ; que se passe-t-il entre eux ? Peut-être vivent-ils l'heure terrible qui ne devait sonner que bien plus tard, l'heure à laquelle on m'avait convié pour que je pusse soigner le plus blessé des deux ! Mais le destin a avancé cette heure et puis il a changé bien des choses... Nous sommes trois maintenant à nous débattre. Hier encore, je n'entrevoyais qu'une victime. Depuis lors, le tournant tragique s'est présenté différent et tout autre. Quels sont ceux qui seront sacrifiés ?...

... Savoir ce qui se passe dans le rouf ! Les humbles, en s'en allant, en ont-ils avec eux emporté toute la pitié ? N'y ont-ils laissé que l'amertume et les rancœurs de deux êtres incapables de vivre plus longtemps face à face ?...

... Je tends l'oreille. Aucun bruit, aucun son de voix ne m'arrive de cette tanière toute proche, vers laquelle se tendent mes folles angoisses. Le vent seul est maître du marais. Il redit aux chardons, aux roseaux, son sempiternel et mélancolique chagrin, fait de tous les chagrins sans doute qu'il a ramassés sur sa route. Que ne me soulage-t-il, en passant, d'un peu du fardeau qui m'écrase !...

... Oh ! je ne puis plus attendre ainsi sans savoir ce qui se passe en face !... Mais quand je

vais entrer, que va-t-il me dire, lui ? Quelle condamnation vais-je lire sur son visage ? Car il sait sûrement, à l'heure actuelle ; il ne peut pas ne pas savoir que Claudia ne l'aime plus et que c'est moi qu'elle aime !... Peut-être déjà l'a-t-il jugée, et la tient-il courbée sous l'injure ou l'affront !... Elle doit souffrir alors ! Mais, dans l'état d'âme qui est le sien et dont elle m'a fait la confession, est-elle femme à se laisser terrasser, à tout accepter, présent et avenir, passivement, sans révolte ?... Qui sait si, à la minute présente, elle n'invoque pas mon secours, elle ne m'appelle pas ?...

... Mais, j'y songe tout à coup ! Le vent est contraire. Rien de ce qui se passe dans le rouf ne peut me parvenir. Et je suis là, hésitant, perdant des secondes précieuses, alors qu'elle crie vers moi sans doute !... Ah ! la sauver, l'emporter dans mes bras sans regarder en arrière, fuir avec elle, tout de suite, n'importe où !...

... Pablo ! Celui qui m'accueillit chez lui et auquel je dois toute la résurrection de ma vie, l'homme souffrant, l'aveugle, le blessé digne de toutes les pitiés !... Tiens : voilà que cet homme a soudain disparu de mon esprit et de mon cœur ; il n'est plus ! C'est l'autre ! c'est le bagnard, le bandit, le fou, c'est l'ennemi du premier jour qui vient de sortir du passé ; c'est vers son visage diabolique et ricanant que je cours dans le crépuscule, aiguillonné par la jalousie et je ne sais quelle haine subite et farouche !...

... J'ignore ce qui va se passer. J'aime mieux

ne pas y songer. L'amour emporte ma vie tressaillante vers le but, le seul, l'unique !... Ma course est de celles que rien ne peut entraver...

... Voici le terre-plein... Je m'arrête... J'écoute !... Rien d'abord !... Et puis un gémissement qui s'élève : mais, cette fois, ce n'est pas la plainte de l'homme si souvent entendue ; c'est un pauvre petit sanglot !... Claudia en larmes ! Claudia qui souffre !... Et maintenant c'est la voix de l'aveugle qui domine, qui martèle, comme sur une enclume, des paroles terribles, injustes, des menaces !... Ah ! non ! pas cela ! pas cela !... Je suis sur la porte ! Une poussée de l'épaule ! Les planches pourries, disjointes, ont craqué. Je fais pression de tout mon corps et la masse entière cède et s'abîme en morceaux...



Claudia !.... J'ai réprimé le cri à la seconde où il allait sortir de ma gorge. Que vois-je ! Pablo Torres, plus effroyable qu'au plus sinistre jour, est assis sur le lit, lividement éclairé par la lueur crépusculaire qui vient d'entrer avec moi. Debout, devant lui, la femme sanglotante est adossée à la cloison... Le temps m'a manqué pour lire sur son visage. La pénombre qui l'enveloppe ne me l'eût d'ailleurs pas permis. Elle m'a aperçu. Elle balbutie d'une voix moribonde :

— Ce n'est rien, Pablo. C'est encore le vent. C'est le vent qui a renversé la porte. Ce n'est rien, rien !

Le dernier mot s'est étouffé sur ma poitrine. Claudia, épuisée, s'est écroulée dans mes bras. Je l'enlace. Je l'étreins ! Quel émoi prodigieux !... Sous la caresse de mes doigts, elle a fermé les yeux. Sa main est dans la mienne... Je sens contre mon cœur exultant les battements de son cœur éperdu... Je sens sa chaleur qui me pénètre. Et je retiens mon souffle pour que rien ne vienne rompre l'ivresse qui monte, qui nous transporte, qui nous sépare du monde entier et nous isole, seuls tous deux, seuls...

... — Claudia ! Qu'y a-t-il ?... Claudia !

Ah ! Pablo Torres ! Il vient de briser le merveilleux silence ! Je le regarde farouchement...

Le corps de la femme aimée a frémi contre moi. Je le serre plus étroitement... Va-t-elle réagir à l'appel de l'aveugle ?... Non, rien : elle ne réagit pas. Pas un mouvement n'a rompu notre étreinte. Claudia a noué ses bras autour de mon cou ; elle n'est qu'une pauvre chose qui s'est livrée et totalement s'abandonne.

... — Claudia ! Où êtes-vous ? Je veux savoir ce qui se passe. Claudia ! Claudia !...

L'appel s'est fait terrible et violent. La colère et la douleur, l'anxiété, la terreur sonnent dans la voix sauvage et s'impriment presque hideusement sur le visage qui maintenant nous fait face et qui, chose horrible, a l'air de nous voir, de nous maudire.

Sans rompre l'enlacement, à pas étouffés, d'un même instinct, nous reculons. Et voici que le visage effrayant s'avance et suit notre recul... Il est

au bout du lit... J'ai l'impression qu'il nous dévore...

Claudia, la tête abîmée sur mon épaule, n'a rien vu. Je l'entraîne... Le seuil est franchi. Ah ! l'air vif qui remplit mes poumons, qui ranime mes forces ! L'espace libre qui s'ouvre, et nous attire !... Je me penche. Je murmure :

— Venez, Claudia. Je vous emporte avec moi. C'est pour toujours.

— Je veux tout ce que vous voudrez... tout ! Sauvez ma vie ! Ah ! sauvez-la.

— Bien aimée ! Oh ! bien aimée !

Soudés passionnément l'un à l'autre, nous avons passé le talus du terre-plein. Nous sommes sur le bossis dont la ligne grise est encore visible. Nous fuyons éperdûment.

... — Claudia !

C'est l'aveugle qui appelle !... Mais je ne veux pas que Claudia se retourne. Je resserre l'étreinte. De ma main je voile le cher visage englouti sur ma poitrine. J'accélère la course.

... — Claudia ! Qu'êtes-vous devenue !

Quel désespoir dans cette nouvelle plainte !... Sans ralentir le pas, je jette un regard en arrière... Je ne puis d'abord croire ce que je vois. Et pourtant je ne me trompe pas ! C'est lui ! C'est Pablo ! Pablo qui est sorti sur le terre-plein !... Il titube ! Il va tomber !... Mais non, il se ressaisit ; il marche !... Les mains anxieuses, il touche le talus... Il se hisse ! Il roule... Il se relève !... Sur le bossis ! Le voilà sur le bossis ! Il crie :

— Claudia ! Ayez pitié de moi ! Je vous en supplie, Claudia !

Cette fois, c'est le déchirement de tout l'être ; c'est le râle de l'homme qui, là-bas, se sent perdu... En effet, il est perdu !... De mon cerveau à mes lèvres la vérité n'a fait qu'un bond. Elle m'échappe sourdement :

— Mon Dieu, Pablo est perdu !

Claudia a brisé la chaîne de mes bras. Hagarde, elle s'est retournée à son tour ; elle regarde... Elle voit, comme je le vois, sur le fond du ciel cadavérique, le malheureux qui tâtonne, bras ouverts, cherchant en vain un secours, un appui. Elle le voit se reprendre, osciller à gauche, faire trois pas sur la déclivité d'une sente qui descend du bossis... Elle devine soudain, comme moi, où va cette déclivité. Ses traits se décomposent.

— La vasière, gémit-elle... Oh ! mais c'est affreux, affreux ! Vous ne vous rendez donc pas compte ? Il glisse vers la vasière !

— Ah ! oui... La vasière ! En effet ; en effet !

Mes pensées sont chaotiques. Je ne trouve plus de liens entre elles. Il me semble que ma langue se paralyse et qu'une effroyable déroute commence en moi, une déroute qui sape, ravage, emporte tout : mes rêves, mon bonheur, mon amour, et jusqu'aux derniers ressorts même de mon énergie.

Claudia, spectrale et grandie par l'effroi, séparée de moi, livrée à elle-même, murmure dans ses transes :

— Non... je ne peux pas... Ce serait un crime ! Je ne peux pas...

Tout son corps n'est qu'un tremblement. Elle répète, les dents claquantes :

— Je ne peux pas permettre cela !... Je ne peux pas le laisser... mourir... Il s'enfonce !... Voyez ; mais voyez donc !... Ayez pitié...

Un suprême gémissement traverse l'air et fond sur nous.

— Claudia ! Veyral ! A mon aide ! Ah ! la vase ! la vase !... Au secours, Veyral !

Ce n'est plus l'ennemi, c'est le pauvre supplicié, c'est l'aveugle, l'homme qui m'a sauvé la vie ; c'est lui qui m'appelle. J'ai bondi devant Claudia. Elle fixe un regard immense sur ma détresse ; elle me prend les mains.

— Oh ! ne dites plus rien, exhale-t-elle. Je comprends ; je sens tout ! Je sais ce que vous perdez, ce que nous sacrifions... Mais il y a la rançon du passé. Elle est ma part. Il faut que je la paye... Alors, c'est fini de nous... Vous vous souviendrez de moi... parfois... dans la vie... Moi, moi, je ne vous oublierai jamais... Allez maintenant. Allez bien vite. . . . .

. . . .

La suite, Mortaine, tu veux savoir la suite ? Eh bien, la voilà, confuse, indécise, comme on aperçoit des choses ruinées quand persiste encore la poussière qui suit les écroulements.

J'ai sorti de la vasière l'aveugle déjà jusqu'à mi-corps enlisé. Je l'ai soulevé dans mes bras et jeté comme un fardeau sur mes épaules... Jamais

fardeau ne m'a paru si lourd ! Ah ! c'est qu'en le portant, vois-tu, je portais en même temps le poids de mon sacrifice... Le bossis glissait terriblement. C'est peut-être de toute ma vie le plus dur chemin que j'aie jamais parcouru. Pablo me remerciait de toute son âme. Je n'ai rien répondu à Pablo ; j'avais atteint la limite de mes forces. Je l'ai déposé au pied de la femme accourue au-devant de nous. Mais je n'ai pas regardé la femme !... Leur ai-je dit adieu ? Je ne crois pas ; non, en vérité, je ne me souviens pas de leur avoir dit adieu... Je me suis éloigné d'un pas roide. Hélas ! ce pas-là n'a pas duré longtemps. Mes jambes sont devenues faibles, toutes faibles soudain. Je suis tombé sur les genoux et puis doucement ensuite, épuisé, sur la terre. Et j'ai pleuré la joue contre cette terre, humide et douce, cette terre du « pays de la pitié ». J'ai pleuré longtemps à cause de ma vie désemparée et à cause des deux tristes ombres aussi qui s'étaient remises en marche et qui, l'une soutenant l'autre, voûtées toutes deux et également pitoyables, s'en allaient pour toujours dans la misère de la nuit...

VI

AU LARGE

Où suis-je ?...

Aux instants de mes réveils subits qui sont presque toujours de brusques ruptures de cauchemars, je me pose fiévreusement cette question :

Où suis-je ?...

La minute est lourde et trouble. Mon corps anéanti brûle sous le drap qui pèse d'un poids insupportable. Mes yeux s'entr'ouvrent dans la souffrance... Ah ! oui, le rouf ! N'est-ce pas en effet le réduit, ses parois de planches, le plafond en pente, le hublot ?... Mais l'air est irrespirable. J'étouffe, la gorge sèche et les mains en moiteur... Où suis-je ?

Quelqu'un dort dans l'autre couchette, car il y a une autre couchette en face de la mienne. J'entends le souffle pénible de l'être gisant... A quoi rêve-t-il ?...

L'énervement m'a saisi... Je me laisse glisser

à bas du lit... Deux pas dans le réduit et voici la porte ouverte, le seuil franchi. Dans un balancement régulier et doux auquel je m'abandonne, je monte des marches et des marches ; et encore des marches...

Enfin, je viens de me reconnaître ! La lumière, en mon cerveau endolori, est rentrée peu à peu. Et mon cerveau achève de se purifier au contact de l'air qui m'accueille au dehors et procure à mes tempes en sueur une sensation de passagère fraîcheur. Pour mieux goûter cet air grisant, je ferme à demi les paupières et j'avance dans le toujours même balancement continu jusqu'à l'appui sauveur où, les coudes étalés je me laisse choir enfin !

Ah ! pauvre rouf, pauvres miséreux du marais, nuits de tempête et nuits de brume, Pablo lamentable et vous, Claudia adorée et perdue, que vous êtes donc loin !... Autour de moi, phosphorescente et féerique, diaprée de mille lueurs, la mer nocturne trace son grand cercle immense et partout refermé. Je suis sur l'avant d'un grand navire qui vomit ses fumées. Je fuis sous la splendeur du ciel austral. Depuis six jours déjà, la Croix du Sud s'est levée aux espaces infinis où brillent les étoiles changées... Où je vais ? Où j'emporte ma douleur ? Comment pourrais-je le dire ?... La houle longue des tropiques berce mon cœur qui repose comme un enfant moribond derrière des rideaux que, depuis vingt-sept jours, je n'ai pas eu encore le courage de tirer.



... Non, je n'en ai pas eu encore le courage. J'ai trop peur de trouver ce cœur à son dernier soupir. Je ne veux pas encore me pencher sur lui... Je sais qu'il est atteint d'un mal irrémédiable. J'entends parfois en lui comme l'écho lointain de grands effondrements. En présence de quoi me trouverai-je, le jour où, plus fort que je ne le suis actuellement, je me déciderai enfin à l'entr'ouvrir ?...

Je suis, pour l'instant, l'homme qui vit lourdement d'une vie toute matérielle dans l'inappétence physique et morale, l'insomnie, avec des méninges de plomb et une fatigue perpétuelle et sans nom. Je suis le passager de troisième classe — mes moyens ne m'ayant pas permis un luxe supérieur — l'hôte de la cabine 122 que je partage avec un inconnu auquel je n'ai pas encore dit deux mots. Aux heures des repas, je m'assieds à la table commune entre cet inconnu qui porte une longue robe noire et qui s'agenouille le soir devant un crucifix de bois, entre ce prêtre jeune et grave et une femme au teint de bistre, aux cheveux huilés, fardée, déjà flétrie, qui s'en va aux maisons incertaines des grandes villes du Chili. En face de moi, prennent place chaque jour deux petites sœurs craintives et pâles sous leurs cornettes immaculées, un trafiquant bolivien rouleur de mers, écumeur de ports et, à sa droite, un être sans classe et sans

patrie avouée qui porte le vice, le désespoir et le crime sur ses traits. La fille qui va au Chili rit et cause bruyamment avec le trafiquant sinistre dont je ne sais qu'une chose, c'est qu'il débarquera dans une rade péruvienne. L'être sans classe et sans patrie se sera sans doute évadé d'ici là avec un méfait de plus, qui sait, sur la consceince. Les humbles petites sœurs et le prêtre missionnaire, tous trois si recueillis, nous quitteront à leur tour pour gagner les déserts, la sierra, ou les îles... Et moi ! Et moi, que ferai-je si las, si malheureux ? Que deviendrai-je si seul, si abominablement seul ?...



Je ne parle à personne. Assis le plus souvent sur un tas de filin ou penché sur les rambardes avant, je regarde, au delà de la mer d'un bleu paradisiaque, naître et mourir les visions du passé évanoui. De tout ce qui précéda les temps récents : de ma jeunesse, de mes folies, de mes débauches, des amours qui n'étaient pas l'amour, je ne retrouve qu'images insaisissables et que profils noyés... Seuls se dressent forts et douloureusement burinés les traits émouvants de ceux que j'ai perdus et que je n'ose encore trop évoquer à cause du chagrin qui m'étouffe et des larmes qui s'arrêtent à ma gorge et ne peuvent pas couler.

L'hiver des mauvais temps doit régner sur le marais, là-bas... Que devient Pablo ? Qu'est de-

venue la femme qui m'a chaviré le cœur ? Souffrent-ils ? Se souviennent-ils ?... Et les autres : Juliette qui m'entoura de sa pauvre tendresse, Houzeau, Sarcelle et Grelotteux, tous ceux qui m'ont appris la pitié et l'amour ?...

... Sais-je seulement s'il reste en moi un atome de pitié et d'amour, un dernier rayon de ma vie ressuscitée ?... Encore une fois, j'ai peur de m'ausculter. Je recule. Je referme le rideau sur l'enfant moribond.



Toujours la nuit tropicale... De là-haut, des ponts supérieurs, édens des richards et des heureux, nous arrivent des frissons de musiques cabrées et de danses exotiques. Tout cela passe sur nous, les parias de l'avant, sans entamer ma nostalgie, sans troubler la prière du prêtre et le chapelet des sœurs. Il y a seulement de la joie aux yeux du marchand bolivien, parce que la danseuse chilienne, debout, les mains derrière la nuque, obéissante au rythme, balance son corps ému que drape un long châle vert.



L'alizé a faibli, puis s'est éteint. Montevideo a surgi un soir au bord du grand estuaire. Mais Montevideo n'est plus qu'un souvenir effacé. Le ciel du Sud s'est chargé hier. Le vent s'est levé ce matin et la mer de turquoise est devenue

glauque avec cet air hargneux qui présage les temps durs... Magellan ! Magellan dans trois jours. L'Antarctique, du fond de sa distance, souffle déjà sur nous l'haleine de ses frimas ; et le navire s'est mis à tanguer cruellement.

... Triste marais lointain ! Pauvres gens de là-bas ! C'est sans doute ce ciel devenu lugubre et pareil à leur ciel hivernal qui ramène plus obsédantes que jamais leurs images devant moi. Il n'y a pas que le roulis de la mer. Il y a du roulis au plus secret de moi-même. Le vent bat les murs de mon âme... Pablo ! Juliette ! vous qui m'avez secouru et sauvé, si vous saviez combien j'ai mal d'un mal profond, indéfinissable ! Et vous, Claudia ! Pensez-vous à moi ? J'aurais tant besoin de vos bras, Claudia, pour bercer ma souffrance, tant besoin de votre voix pour me donner l'illusion que je ne suis pas tout à fait noyé dans l'océan de l'oubli !



Ils doivent sans doute être tous réunis là-bas dans la petite maison de la Silencieuse, à cette heure qui, pour eux, est l'heure du crépuscule. Il me semble que je les vois : l'aveugle, l'épouse et tous les humbles à leurs pieds. — Réconciliés, Pablo et Claudia se tiennent la main. La paix est redescendue sur eux. La pitié des miséreux les entoure comme d'une douce chaleur. Le feu du foyer fait la chambre bien tiède... On s'aime là-bas !...

Qui donc m'aime, moi, le malchanceux, le délaissé ! Qui me soutient, m'encourage, me réchauffe ?.. Je n'ai pas un réconfort, pas un secours, pas un sourire. Je suis redevenu le spectre errant, le damné sans espoir ! Encore un jour comme celui-là et je recommencerai à haïr, à mépriser, à maudire !... Si j'avais un miroir devant moi, je suis sûr qu'il me renverrait un visage sinistre et honteux, un visage pareil à celui de l'être sans classe et sans patrie... Mais, j'y songe : qu'est-il devenu, ce malheureux ? Depuis Montevideo, je ne l'ai plus aperçu. Lui seul, sur ce navire, m'intéressait. Il avait l'air parfois de tant souffrir !... Disparu à l'escale sans doute?... Je ne le reverrai jamais. Où a-t-il emporté son destin ? Je ne le saurai jamais...



La mer est dure et le pont est intenable. On ne danse plus là-haut chez les heureux du monde. Le navire s'effondre dans les abîmes, remonte, et sonne d'un bord sur l'autre, à gros coups sourds, comme un bourdon en branle. La danseuse chilienne n'a pas reparu depuis avant-hier. Le trafiquant geint dans sa cabine. Les petites sœurs elles-mêmes sont invisibles.

De ma couchette où je suis étendu, j'aperçois le jeune prêtre qui, penché sur la table, lit doucement ses prières. Le Crucifié de bois est devant lui... Il y avait aussi chez Pablo un crucifié d'ivoire qui me parut un jour se détourner de

moi !... C'est étrange ! Celui du prêtre aujourd'hui semble me regarder. Serait-il donc meilleur que les hommes, par hasard ? Aurait-il donc un peu pitié ?...



Magellan est en vue. Terres d'effroi perdues dans les embruns ! Paysage conforme à celui de mon âme. Désolation des désolations !... Toujours la même mer, la grosse mer d'extrême-sud. Les écrous des hublots sont serrés à bloc. L'air de la cabine écœure. Tous les supplices !

Moralement, je crois que j'ai atteint le fond de l'abîme. Que c'est triste, mon Dieu !

... Incliné ce soir sur la lisse tribord, j'ai regardé s'ouvrir et se refermer les profondes vallées d'eau et j'ai songé tout à coup que jamais sépulture n'ensevelirait plus vite et mieux ma destinée bien finie. Cinq ou six secondes, pas plus, le temps de me hisser sur mes paumes, de passer la jambe par-dessus la rambarde, de fermer les yeux et... Froidement, j'ai commencé le geste et puis, soudain, j'ai manqué de cran. Ou plutôt, non : je me suis arrêté net avec l'impression qu'une poigne venait de me saisir à l'épaule... Et pourtant, il n'y avait personne derrière moi ; rien que le pont désert, les terreurs de la mer et la nuit sans étoiles...

Voilà un quart d'heure que cela s'est passé. La tête titubante, je suis redescendu. Ma cabine était

vide. Seul le Christ de bois veillait sur la petite table. Pourquoi lui ai-je fait face ? Pourquoi l'ai-je pris dans mes deux mains et regardé longuement ?

Le prêtre a dû pousser la porte à ce moment. Mais j'étais si absorbé que je ne me suis pas tout d'abord aperçu de sa présence... C'est un peu plus tard que sa voix m'a saisi, une de ces voix très tristes et très prenantes qui creusent dans le mystère de nous-même et nous remuent profondément :

— Excusez-moi, monsieur, de vous troubler peut-être. En vous surprenant ainsi, la pensée m'est venue de vous demander un service. Oh ! ce n'est pas pour moi que j'interviens ; c'est pour un malheureux passager qui s'est éteint tout à l'heure dans mes bras... Vous vous rappelez notre compagnon de table, cet inconnu qui avait un visage si douteux, si navrant ?

— Je le supposais débarqué à la dernière escale ?

— Nullement. Depuis sept jours, il était gravement atteint d'un mal qui ne pardonne pas. Il n'est plus, à l'heure actuelle. Je l'ai assisté ce matin à ses derniers moments... Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'était un pauvre diable à bout de courage, un cœur écrasé par les misères humaines, et bien à plaindre, je vous assure.

— Vraiment ! oh ! vraiment ! ai-je répondu, envahi soudain par un extraordinaire désarroi.

Toujours immobile, le prêtre a repris :

— Dans quelques instants on va filer le corps à la mer. Les petites sœurs missionnaires sont souffrantes et je ne puis compter ni sur elles, ni sur personne... Alors, voulez-vous m'assister ?... Je vous le demande bien simplement ; je vous le demande au nom de Celui dont vous tenez encore l'image entre vos mains et que vous contempliez tout à l'heure sans haine et sans rigueur.

D'un geste gauche, j'ai d'abord replacé le Christ sur la table. Et puis, voilà que je me suis mis à trembler à cause d'un grand vertige qui venait de me prendre le cœur et le faisait tournoyer. Le prêtre a-t-il soupçonné quelque chose ?... Il s'est jeté à mon secours.

— Dites-moi, monsieur, que vous consentez ?

— Mais oui... je consens... Je suis à votre disposition, ai-je balbutié à voix basse, presque avec peur, comme si j'acceptais quelque chose d'affolant et d'infiniment redoutable.

Il ne m'a plus rien dit. Je l'ai vu ouvrir sa petite malle de misère. Il en a retiré une bouteille, une branchette de buis fané, un livre de prières. Dans la bouteille, il a plongé la branche ; puis, ayant passé l'étole noire autour de son cou, il s'est tourné vers moi :

— Prenez le crucifix d'une main, et de l'autre la bouteille d'eau bénite. J'emporte le livre ouvert à la page du *de Profundis*. Vous lirez en même temps que moi... Nous serons deux au moins à prier pour le mort... De Là-Haut, Dieu nous regardera... Et maintenant, venez.

J'ai fait tout ce qu'il m'a dit, ponctuellement.

Et puis, devenu tout faible, avec la sensation que j'allais choir à chaque pas, sans mot dire, je l'ai suivi. . . . .

. . . .

La lanterne, que secouent les rafales, projette sa lueur clignotante sur le livre ouvert et sur le pâle visage du jeune prêtre penché. Elle éclaire plus pauvrement quatre silhouettes rigides qui soutiennent la planche sur laquelle est étendu le corps dans un sac enfermé. Un homme au garde-à-vous se dresse à mes côtés. Nous sommes huit en tout, groupés au couronnement arrière, près du sabord ouvert, et cela par la plus affreuse nuit du monde. Je lis les paroles immenses et simples. Etouffée par le vent, hachée par les coups de roulis, ma voix trébuche, s'arrête, reprend vie et sanglote. — Quelque chose d'inouï se passe en moi. C'est inexprimable ; c'est torturant, prodigieux et doux à la fois. Cela dépasse tout ce que j'ai jamais éprouvé jusqu'ici !... Dans mes doigts crispés, je serre le Dieu crucifié. Je l'élève dans la bourrasque... J'ai envie de pleurer... Pleurer sur qui ?... Sur le mort inconnu qui va descendre dans la grande tombe des eaux ?... Pleurer sur moi ? Je ne sais plus. Je n'ose plus penser... Le dernier verset du *de Profundis* est resté au fond de ma gorge contractée.

Le prêtre a continué seul : *Libera me, Domine*... Et la suite n'a plus été qu'un murmure sur ses lèvres, un tout petit murmure à peine perceptible dans le vent déchaîné et l'épouvante effroyable des choses...

Requiescat in pace !... Un silence où mon cœur a dû cesser de battre !... Bref, le commandement de l'homme au garde-à-vous a retenti... J'ai senti un grand choc en moi. La planche venait de basculer...

Tout est fini. Les hommes se sont retirés. Tête nue, s'accrochant à la lisse, le prêtre a dessiné sur la mer de tempête un dernier geste de bénédiction et puis il s'est retourné vers moi et profondément m'a regardé.

— Merci, monsieur. Dieu vous en tiendra compte... Dans trois jours, ce sera Valparaiso, et je vous quitterai pour le courrier d'Océanie. Je ne vous oublierai pas dans mes prières.

Il m'a repris l'eau bénite et le pauvre Christ de bois... Et il s'en est allé face à l'avant, face au vent, roulé par les coups de mer... J'ai eu alors l'impression que le dernier lien qui me rattachait à la vie allait se rompre ! Porté surhumainement par une de ces forces auxquelles rien ne peut résister, je me suis jeté à sa poursuite... J'ai rejoint son ombre titubante :

— Monsieur l'abbé !... Mon père !

Il a eu un haut-le-corps. Sans le regarder, les yeux tournant dans le vide, j'ai proféré dans l'essoufflement :

— Je veux vous parler !... Il faut... il faut que vous m'écoutiez... Vous avez bien consolé l'autre qui vient de tomber dans la mer... Peut-être pourrez-vous... pour moi... quelque chose !... Je suis si perdu !...

J'ai vu son visage se rapprocher du mien. Il a

souri bien doucement avec un air d'immense bonté, d'immense pitié. Il a dit :

— Venez. Descendons à l'abri ; vous me raconterez tout... Reprenez courage... Chacun trouve son heure dans la vie. La vôtre est peut-être venue !...

Assis auprès de lui, devant le Christ de bois noir qu'il avait replacé sur la table, je lui ai tout raconté...

Quelle nuit, mon Dieu ! Quelle prodigieuse nuit !...

ULTIMA VERBA

Le R. P. Delambre, missionnaire de la Congrégation du Sacré Cœur de Picpus, à Monsieur Henri Mortaine, 50, *rue de Marignan, Paris.*

Molokaï
Iles Sandwich
2 juin 1922.

« Monsieur,

« En même temps que cette lettre, je confierai au premier courrier qui partira pour France une liasse de quelque deux cents feuillets que je viens d'envelopper et de sceller avec le plus grand soin. J'espère qu'elle résistera ainsi à la longueur et aux avaries du voyage. Vous reconnaîtrez sur ces feuilles l'écriture d'un ami qui vous fut cher. J'ai la profonde douleur de vous annoncer que cet ami, auquel j'avais donné personnellement toute mon affection, a rendu son âme à Dieu

le 26 mai, en cette île de Molokaï, des Sandwich, où, depuis près de seize mois, il habitait non loin de mon modeste toit. Je lui ai fermé les yeux sur le lit de douleur où il a tant souffert et où il est mort de la plus sainte et de la plus belle des morts, après m'avoir confié la mission que je remplis aujourd'hui auprès de vous.

« La lecture de ces feuillets vous dira, mieux que je ne saurais le faire, tout ce que cette pauvre âme a connu de douloureux et d'émouvant, et, par quelles étapes de pitié, d'amour et de sacrifice, elle a atteint insensiblement les hautes régions sereines de la foi... Je l'ai reçue, cette âme, dans sa confiance entière, une certaine nuit terrible dont vous lirez, aux dernières pages, le troublant récit.

« Jacques Veyral passa trois jours ensuite, replié sur lui-même, sans presque m'adresser la parole. Le quatrième jour, vers le soir, alors que nous entrions en rade de Valparaiso, il vint à moi :

« — Je ne vous quitterai plus maintenant, je serai votre frère, le serviteur des humbles et des pauvres petits que vous allez secourir... J'ai retrouvé la confiance, la douceur, la pitié... et un peu de courage... Dieu me rendra tout le reste...

« Il a fait ainsi qu'il avait dit. Il a été doux et bon. Il est mort de l'atroce maladie... vous savez laquelle ? Vous avez entendu parler de Molokaï... Molokaï des lépreux... Ah ! c'est affreux, monsieur !

« Priez pour lui, si vous avez la foi... Il dort

son dernier sommeil, à deux pas de la mer, à l'ombre des grandes palmes, sous ce ciel d'Océanie qui est le plus beau ciel du monde.

« Douloureusement à vous,

P. Delambre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1926.

Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, Paris.